



Stage d'écriture Sur la ruffe

Mars 2015

Avant propos



Dans cette histoire il y a d'abord l'"ante-Prima Vera" transformée en projet. Lieux, lits, calendrier, repas, provisions, trousse à pharmacie, animations, réservations, covoiturage, trajet, etc.

Les acteurs se manifestent rapidement, animatrices, baladeuses : relaxeuse, prêtresse de la lecture, reporter sans frontière et bien sur les participantes permanentes et les visiteurs d'un jour ou deux.

Après des explorations multiples pour dénicher le gîte le plus en adéquation avec notre groupe et notre

programme, c'est sur la bergerie du Mas Delon que nous avons jeté notre dévolu. Le projet pouvait prendre sa dimension spatiale.

Chacun prépare alors son voyage à sa façon, muni ou non d'un pyjama, d'un objet insolite, d'une photo, d'un peu de tofu si besoin et de thym. Il est certain que le désir est présent, pour tous.

Donc, au crépuscule du 14 mars, nous sommes "Pendant la Prima Vera".

Les traces laissées tout au long de la semaine dans les textes et les photos démontreront l'intensité de ces journées consacrées au partage des ateliers mais aussi celui de la préparation des repas et des sorties. Seuls les moments de sieste, de repos individuel, d'évasion solitaire dans les ruffes incrustées de messages, seront tus.

"Post Prima Vera" se prépare déjà devant les écrans pour en faire une polyphonie collective. Que ceux qui ont raté l'aube avec ses brins d'herbe émus aux larmes de notre présence, se rassurent. Il y aura d'autres matins, d'autres crépuscules, d'autres soirées qui font peur, d'autres haïkus ! (Attention on peut facilement devenir addict à la poésie japonaise; on a des preuves.). L'histoire de la "prima Prima Vera" (car j'ai bien le sentiment qu'il y en aura d'autres) n'est pas finie.

Dominique

Légende de la chapelle de Clans



Une riche châtelaine se rendait avec sa vieille mule à la messe du 15 Août en l'église de Celles. La mule connaissait bien le chemin et faisait tinter ses grelots (en patois : les clans) à chaque pas. Pour se rendre à la cérémonie, il fallait traverser la rivière du Salagou avec l'attelage. Un violent orage avait fait monter soudainement les eaux, au risque d'emporter l'équipage.

La dame et son cocher prirent peur et la châtelaine se mit à prier la Sainte Vierge, lui promettant de faire construire une chapelle, sur les flancs du plateau de l'Auvergne si elle les sauvait. Le muletier ajouta que s'ils étaient sauvés ils donneraient pour le clocher « les Clans » de sa mule.

Ainsi la mule et l'attelage sortirent des tourbillons de la rivière. Et depuis la chapelle de Clans veille sur la plaine du Salagou.

Le lipogramme

A l'origine ? L'Oulipo, ou OuLiPo qui est l'acronyme de Ouvroir de Littérature Potentielle, groupement mondial d'intellectuels appartenant au monde de la littérature et des mathématiques et qui se déterminent comme étant « des rats qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils se proposent de sortir » ...

Un lipogramme est un texte dans lequel il manque une ou plusieurs lettres de l'alphabet, en général des voyelles. Par exemple, réaliser un lipogramme en O signifie donc écrire un texte sans utiliser de mots contenant la lettre O.

La Disparition est un roman en lipogramme écrit par Georges Perec (1969). Il fait 319 pages, et ne comporte pas une seule fois la lettre e.

Il s'agit ici de réécrire la légende sans utiliser, l'une des 5 voyelles : a – e – i – o – u

Chacun choisit 2 voyelles donc rédige 2 textes.

Vous comprendrez aisément pourquoi on ne considère pas l'y, rien à voir avec une quelconque xénophobie !

A nous, les rats de la Prima Vera, de tenter de sortir de nos labyrinthes !

Lipogrammes en a

Légende de l'église des Cloches

Une riche et opulente duchesse s'en vint, munie d'une vieille mule, prier ce 15 septembre en l'église de Celles. Cette mule suivit le chemin et ses grelots tintèrent lorsque ses pieds heurtèrent le sol poussiéreux. Pour se rendre vers la cérémonie, il est impérieux de trouver le gué du torrent derrière cette bête domestiquée et docile. Le flot fort et impétueux mué en torrent lors d'une brusque intempérie d'équinoxe risque d'emporter duchesse, domestiques, cocher et mule.

Duchesse et cocher prirent peur et cette femme fit une prière en direction de Vierge Mère du Christ. Promesse fut donnée d'édifier une nef sur les pentes des monts d'Overne pour leur vie préservée. En remerciements, le muletier fit une promesse de don des grelots de cette bête de somme pour le clocher de l'église.

Mule, homme et voiture sortirent donc des flots impétueux. Depuis, les cloches des brebis hissées au sommet du clocher, veillent sur l'étendue irriguée sous vos yeux.

Dominique

Les grelots du mulet

Une jeune héritière voulut entendre l'office le quinze du dernier mois d'été. Elle sortit sur le chemin en présence de son mulet, de bonne foi et contente d'entendre ses grelots.

Une tempête fit monter le cours des éléments liquides. Le risque d'engloutissement fit prier le cortège. Celui-ci sortit en bonne et due forme de cette histoire. Ils firent construire un monument pour remercier Dieu qui les entendit. Ce monument se nomme : « Les grelots du mulet »

Elisbeth



Photo Viviane

Lipogrammes en e

La Clans's church history

Un roi rupin, Brian, marchait, tirant son chat pour la missa du trois août virginal à la Salagou's church. Son chat connaissant la camina faisait rugir son poil (du latin pilus). Pour partir, il fallait franchir, dans un charriot, un ru du Salagou. Tout à coup, l'inondation inonda la camina et pourrit tout. Ainsi un grand choc facilita la construction du church's clan.

Brian y ajouta la construction d'un Clan pour son chat. Ainsi un Clan sortit du ru facilitant l'aura du lac Salagou.
Any

La narration d'antan du tumulus du Clans

Prima Dona à califourchon sur son aliboron alla au tumulus du Clans pour la nouba d'août. Aliboron qui connaissait un raccourci tintinnabulait du glas pas à pas. Un abrupt ravin, aux flots assourdissants, fracturait l'abord du Salagou. L'accompagnant cabra tout son attirail pour bondir du bord du ravin au bord du lac. Puis, il sauta loin du flot arrogant. Prima Dona frissonnant au bord du Salagou fit don, à la Madonna, du tumulus de Clans. L'accompagnant y ajouta un glas d'aliboron. Alors, du tumulus du Clans jaillit un son qui couvrit l'autour du lac pour toujours.

Jo

Lipogrammes en i

Ave Santa Madona

Une opulente encouronnée perchée sur sa mule s'en alla à la messe, d'été d'août, en la chapelle de Celles. La mule avançà, en pays connu, tous grelots au vent. Pour se rendre à la messe, tout l'attelage passa à gué le torrent du Salagou.

Cependant, un orage exubérant gonfla les eaux menaçant d'emporter tout le barda, les gens avec.

L'encouronnée et son cocher eurent peur et la dame appela la Santa Madona à la rescousse. En récompense, elle prononça le vœu qu'une chapelle poussât sur les flancs du plateau de l'Averne en échange de sa sauvegarde et le cocher, en surenchère, ajouta «les clans» de sa mule pour le clocher.

La mule et l'attelage émergèrent des flots turbulents.

Dès ce moment-là, la chapelle de Clans regarda amoureusement la vallée du Salagou et la regarde toujours.

Joe

Sauvés

Une dame demeurant le château entouré de hauts murs va avec son âne âgé à la messe de la Fête de la Madone en la cathédrale de Celles. L'âne possède la route sur le bout de ses sabots et grelotte (les grelots ou les Clans en langue d'Oc) à chaque pas. Pour se rendre à cette fête, faut traverser le fleuve Salagou avec l'attelage. Un gros orage provoque la montée des flots, mettant en danger l'attelage. La dame et son cocher sont secoués par la peur et elle lance un appel désespéré à la Madone : Nous ferons don d'une chapelle sur les flancs du plateau de l'Auverne dans le cas où nous serons sauvés. Le conducteur de l'âne ajoute pour le clocher de la chapelle les "Clans" de son âne.

Les deux sont exaucés et émergent des eaux du fleuve. Dès lors la chapelle de Clans garde, de toute sa hauteur, la Vallée du Salagou.

Sylvane

De la mule au clocher

Une fortunée femme, occupante du château va avec sa mule très âgée à la messe du 11 août, en la chapelle de Celles. La mule avance sur la route et grelotte à tous vents à chaque pas. Pour se rendre à la fête, la femme doit traverser le Salagou avec l'attelage. Un gros orage gonfle les eaux et menace d'emporter le harnachement ! La dame et son cocher ont peur. La femme demande à



Photo : Joe

Jésus un coup de pouce, promettant une chapelle, sur les flancs du plateau de l'Auvergne. L'homme à la mule ajoute : Au cas où on en sort, le clocher de la chapelle grelottera avec les clans de sa mule.

La mule et l'attelage traversent le lac. Et dès lors, la chapelle de Clans grelotte sur le Salagou.

Sylve

Lipogrammes en o

La vierge a perdu les eaux

Une riche châtelaine se rendait avec sa vieille mule à la messe du 15 August en l'église de Celles. La mule savait bien le chemin et faisait tinter ses clans, à chaque pas. Afin de se rendre à la messe, il fallait traverser la rivière du Salag avec l'attelage. Un furieux évènement climatique avait fait s'élever les eaux, au risque de liquider l'équipage.

La dame et le valet prirent peur et la châtelaine se mit à prier la Sainte Vierge, lui assurant de faire bâtir une chapelle, sur les flancs du plateau de l'Auverne si elle les sauvait. Le muletier jura que si c'était le cas, ils feraient un beau cadeau : les castagnettes de la mule. L'équipage en entier fut sauvé des vagues de la rivière. Et depuis les Clans de la chapelle veillent sur la plaine.

AnnieB

Lipogrammes en u

Protection divine

La riche châtelaine se rendait avec sa vieille ânesse à la messe, le 15 septembre en l'église de Celles. L'ânesse connaissait bien le chemin, et pas à pas, faisait tinter ses grelots (en patois les clans).

En se rendant à la cérémonie, il fallait traverser la rivière avec l'attelage. Le violent orage l'avait faite monter rapidement et mettait l'attelage en danger.

La dame et son cocher étaient terrorisés et la châtelaine se mit à prier la sainte vierge, en promettant, si elle les préservait, d'ériger une chapelle bordant la plaine.

S'ils en réchappaient, le cocher promettait d'accrocher les clans de l'ânesse à la cloche de la chapelle.

L'ânesse et l'attelage sortirent indemnes des méandres de la rivière.

Désormais la chapelle des clans garde ardemment la plaine de la région.

Françoise

Les clans de l'ânesse

La riche châtelaine de Lodève se rendit à la messe avec son ânesse qui faisait « clans, clans ». L'orage éclata et affolée elle invectiva le ciel : « Sainte vierge qui existe, fais-moi sortir de là avec mon âne et je te paierai ta maison ».

Ainsi a été fait, la chapelle a été édifiée et s'appelle 'les clans de l'ânesse'.

Elisabeth

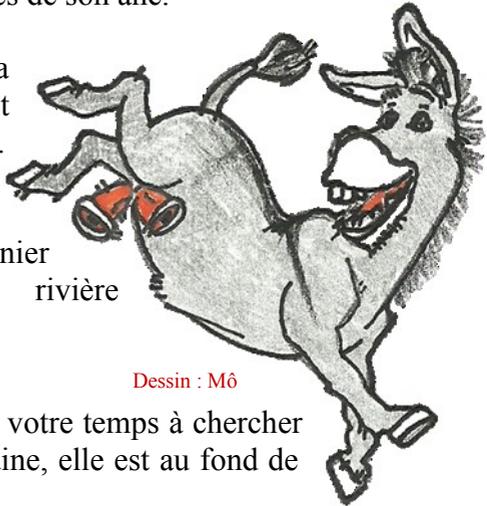
Pas si bête, l'âne

La riche châtelaine se rendait avec son vieil âne à la messe le 3 mars en l'église de Celles. L'âne connaissait bien le chemin et faisait tinter, en rythme, ses grelots (en patois : los colhons). Afin de se rendre à la cérémonie, il fallait traverser la rivière Salago avec l'attelage. L'orage avait fait monter rapidement la flotte, menaçant d'emporter l'attirail et les gens avec. La dame et son cocher avaient les foies et la châtelaine se mit à prier la Sainte Vierge :

« Je te bâtirai ta chapelle, dans les flancs de la colline mais à condition de me tirer de là. »

L'ânier enchérit : si la mort les épargnait, il refilerait volontiers les clochettes de son âne.

L'âne tenait à sa virilité. Il ne l'entendit pas de cette manière. Il jeta, dans les airs, ses sabots arrière et la châtelaine et l'ânier périrent dans la rivière déchaînée.



Dessin : M6

Pas la peine de perdre votre temps à chercher la chapelle dans la plaine, elle est au fond de l'eau !

M6

Padipado

Une dame avec affluence de thunes va avec un baudet ancestral à la messe célébrant la Madre de Jésus en la chapelle de Celles.

Pas d'embûche sur le trajet. Les castagnettes de l'âne se régalent et clang et clung et dang et dung ! Cependant faut traverser le fleuve avec l'attelage. Malheureusement un déluge a déclenché une crue capable d'accélérer le trépas de ces gens-là.

La dame et le valet apeurés se mettent à dealer avec la Madre de Jésus : Tu veux une belle chapelle, sur les flancs de ce plateau de l'Auverne ? T'as qu'à me sauver de cette merde. Le valet, pas en reste, assure que la mule cédera naturellement ses castagnettes. L'attelage et les bagages passèrent saufs, sur l'autre berge. Quand tu entends clang et clung et dang et dung sur le plateau pense à la légende de la chapelle de Celles.



M & Sylve

Esprit, es-tu là ? (Sylvie)

Matériel :

Des bougies

Des papiers vierges

Chacun reçoit 5 papiers. En les passant sur la flamme de la bougie, on révèle un personnage, un objet, un lieu, un animal.

On choisit une image de fantômes parmi celles qui nous sont proposées.

On intègre dans les récits les éléments aléatoires.



Photo : Joe

Plus gore que moi tu meurs



Dessin : Mò

Il hurle à la mort et ça sent le sang... un sang chaud et gluant. C'est un gros chien aux yeux globuleux qui crache tripes et boyaux. Empalé, il a été empalé par un pieu sanguinolent. Au bout de ce pieu, une inscription que l'on peut déchiffrer à la lueur de la lune : « Route barrée ».

Un voile noir déchire le ciel. Une lueur, une trouée nébuleuse et des ombres s'avancent là où tout n'est que mort, désolation, putréfaction.

Parmi ces ombres, deux personnages qui se tiennent par la main. Un homme, on ne voit que des crocs blancs qui pendent le long de sa bouche qui sourit. Une femme vêtue de blanc, de longs cheveux noirs encadrent son visage. Tous deux arrivent sur la scène du meurtre. L'homme se penche sur le chien qui gémit, il passe sa longue main sur le corps de la bête dont les chairs se referment doucement. Le pieu disparaît, l'animal sourit et vient caresser la jambe de l'homme.

La femme s'allonge dans le bain de sang encore fumant. L'homme se penche sur elle et plante ses canines dans son cou gracile. Elle sourit à son tour, un sourire orgasmique. Sa toge est rouge maintenant, elle a les yeux grand-ouverts et regarde l'homme qui hurle à la mort, comme pour expier des fautes anciennes, longtemps tenues secrètes dans son inconscient. Il se relève, le chien à ses trousses.

Un arc-en-ciel dans le jour qui se lève.

Any

Prémises d'une révolution

Dans son château cathare, datant du Moyen-âge, dans un grand lit à baldaquin, le prince a posé sa tête sur un oreiller en plumes. Il rêve d'une fée qui, de sa baguette magique, ferait apparaître sa bien-aimée en robe de mousseline et escarpins dorés. Il pose un regard alangui sur les ombrages du parc éclairé par la douce lune. Mais il est surpris de voir voler, autour des cyprès, un cormoran grossier portant en son bec une chaussure. Dans son grand lit à baldaquin, le prince n'est pas tranquille. Il voudrait tirer les tentures mais les flots de l'astre l'aveuglent. Le cormoran, oiseau de mauvais augure, s'est enfui en poussant d'affreux cris ; le prince en a la chair de poule. Il rêve alors d'une sorcière, à califourchon sur son balai, qui apparaîtrait sur le balcon et chasserait les démons. Mais en guise de sorcière, c'est une horde d'esprits frappeurs qui se mettent à hurler en chœur. Le prince dans son grand château en a froid dans le dos.

Derrière les cyprès se dessinent des yeux, des yeux qui l'épient, s'élèvent des voix qui le traitent de gueux. Les esprits frappeurs font voltiger les rideaux et tourner les lustres. Soudain, s'élevant de la fenêtre, dans un nuage de brume, apparut une voie ferrée. Hallucination ? Mirage ? Sur cette voie déambule une silhouette. Elle avance lentement telle une fleur qui se balance. On dirait sa bien-aimée. Elle avance dans le vacarme, tend vers lui ses menus bras. Derrière elle, un train surgit. Le prince l'attrape par la main mais elle lui échappe. Elle flotte un temps dans les airs puis s'évapore dans la nuit. Le train roule sur le lit à baldaquin ; il emporte tout sur son passage, le prince et le château cathare.

Ce furent les premières prémisses d'une révolution fomentée par les esprits frappeurs pour détruire la royauté.

Gisèle

Chers parents,

C'est drôlement chouette a dit la sorcière. Elle a planté sa plume dans son chignon de danseuse posé sur son crâne et elle a filé dans l'obscurité de la nuit sans lune. Je dis sans lune car évidemment, le ciel est couvert.

Franchement, moi j'aime mieux quand il y a un ciel qui baigne les étoiles.

Une fois, l'été dernier j'ai observé les étoiles tournoyer dans le ciel d'été, autour d'un feu de camp. J'ai dit « J'aimerais les cueillir comme on ramasse des fleurs. » Mais les étoiles sont comme des nénuphars du lac : les couper est impossible. On raconte des légendes fantastiques où ces fleurs sont capables d'enserrer les êtres humains dans leurs racines. Ça me fait un peu peur. Plus en tout cas que ces manches à balai qui se mettent à marteler dans le silence, dans leur langage codé, le nom des revenants.

Vous allez me dire, « Et la sorcière, qui est-ce ? »

C'est la cheftaine. Moi je suis la Jeannette. Je me demande bien pourquoi tout le monde dit que je suis Jeannette. Je m'appelle Marie-Louise. J'ai 10 ans et je suis au camp sous la tente.

J'ai des doutes sur les capacités de la cheftaine ; c'est bizarre qu'on passe des soirées entières à la lueur des bougies sans même chanter. Il y a des soirs où je me mets à trembler parce que la peur se glisse tout à côté de moi et elle me dit : « Marie-Louise, je suis ta peur la plus noire, celle qui peut t'empêcher de dormir. »

Alors moi, du coup, je n'ai vraiment pas envie d'aller me glisser dans mon duvet. D'abord il y a des araignées qui se faufilent jusque dans la tente. Et moi j'aime pas les araignées. J'aime pas non plus la sorcière. Les autres lui disent : « Solange par ci, Solange par-là » mais moi je vois bien qu'elles lui font de cajoleries pour avoir le droit de se mettre à côté d'elle quand on va à la messe. Moi je m'en fiche de Solange qui n'a rien d'un ange. Elle peut bien fricoter avec qui elle veut, même avec monsieur le curé. Lui non plus on n'a pas envie de lui donner le bon dieu sans confession. Il a de drôles d'airs et je trouve qu'il est bien familier avec Solange la sorcière.

J'aime pas cette colonie. A part les étoiles qui glissent dans le ciel quand il fait beau, j'ai l'impression que les esprits du mal me guettent dans chaque flamme, dans chacun des arbres de la forêt, dans chaque coup de balai que je dois passer.

Je dois me hâter, la sorcière n'est pas loin. Elle va dire « Extinction des feux. » et il n'y aura que le silence autour de moi.

Je vous en supplie, venez me chercher, sauvez-moi des griffes de la sorcière que je déteste.

Votre Marie-Louise

Dominique

Le fantôme taché de sang

Il était une fois, Jeanne, une adolescente qui hantait les couloirs d'un château Ecossais.

L'histoire raconte qu'elle aimait particulièrement la bibliothèque de la forteresse.

En fait toute la famille se plaisait dans cette pièce où ses parents leur lisaient des contes fantastiques relatant des récits qui se déroulaient sur des continents lointains et insolites.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, une licorne hantait ce lieu si paisible.

D'où venait cette créature sylvestre ? Tombée d'une reliure mal tournée ?

Crainitive, elle était en lévitation. Elle planait dans la pièce au-dessus du fauteuil paternel. Le châtelain était le seul à pouvoir l'approcher. Elle acceptait même quelquefois la main de l'homme sur sa croupe.

Jonas, le frère de Jeanne, un soir, imita son père, l'animal se braqua violemment.

De sa corne argentée, il empala le jeune garçon. Brusquement le ciel s'assombrit puis s'éventra en pouvoirs maléfiques. La grêle fusa tels des javelots lancés par des assaillants invisibles mais toutefois tonitruants. Le vent hurlait entre les murailles, à croire qu'une nuée de fantômes avait signé un pacte avec le diable.



Tout à coup un éclair fulgurant illumina la bibliothèque, éclairant la scène tragique de l'enfant et la licorne figés en statues de sel. Le chandelier chancela, les tentures s'enflammèrent. Les chauves-souris épouvantées sortirent des murailles. Jeanne ne put rien faire, simple spectatrice de cet horrible cauchemar malin. Elle seule fut épargnée on ne sut pourquoi.

L'orage fit rage et le tonnerre, de roulement en roulement, estompa ses vibrations.

Elle était entourée des flammes de l'enfer. Son chagrin incommensurable la dirigea vers les remparts. Du donjon, elle sauta dans le vide afin de rejoindre pour l'éternité ceux qu'elle avait tant chéris.

Depuis, dans la bibliothèque, à minuit précise, on voit évoluer l'ectoplasme, un livre entre les mains, en sa robe tachée de sang, sur le dos d'une licorne blanche à la corne lumineuse.

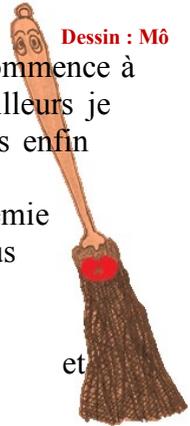
Krikri

L'armoire à balais

152 ans 7 mois et 3 jours que je suis enfermé dans cette armoire avec pour unique compagnon un balai – en bois et brande de genêts. Au début je me suis vraiment fait chier. L'autre, raide comme s'il avait avalé un piquet, me snobait. Pas un mot pendant 31 ans 8 mois et 12 jours. N'allez pas croire que je vous raconte des salades. Avec l'ongle de ma main droite, j'ai fait une bûchette par jour sur les parois de l'armoire, j'ai même dû attaquer les portes. Et j'y ai laissé mon ongle. Vous allez me demander pourquoi je n'ai pas coché avec la main gauche, eh bien, c'est parce que je suis droitier, tout simplement.

Bref, pour revenir à mon camarade, il a fallu que je soliloque très longtemps avant qu'il commence à comprendre les rudiments du français ! D'ailleurs je l'ai félicité : « C'est bien, à 117 balais, tu as enfin réussi. » Il m'a dit : « T'es con toi ! ».

Il pourrait entrer aujourd'hui à l'Académie française, il en a largement le niveau, vous pouvez me croire, mais question humour, ce n'est pas encore ça ! Pour lui arracher un sourire faut que je lui chatouille la brande, et encore !



Avec mon copain balai, on refait le monde. On imagine que jamais je ne me serais fait piétiner par ce putain d'hippopotame au cours d'un safari en Afrique. C'est mon épouse qui m'avait obligé. Moi, j'étais plutôt d'un naturel pépère, du genre calèche-besogne-repos. Je me serais contenté de rester peinarde, à la maison auprès de

ma petite. Mais non, il a fallu qu'elle nous réserve ce voyage à la con.

Elle a ramené mon corps au logis et sous prétexte d'économiser la cérémonie funèbre, elle m'a foutu dans ce placard et a bouffé la clef. A la suite de quoi elle a fait une occlusion et en a crevé. J'ai tout entendu de mon placard. Du coup, la maison s'est vidée et moi, je suis resté ici, à compter les jours.

Depuis on est là, tous les deux, moi et mon pote le balai. Et on attend que quelqu'un vienne nous libérer. Parce que même si je suis un fantôme, je n'ai pas reçu le kit complet, je n'ai pas le pouvoir de traverser les murs, ni les armoires à balais. Mais on ne se décourage pas. Il y a 3 jours, on a entendu à nouveau du bruit dans la baraque. Des meubles qu'on porte, qu'on pose, qu'on glisse, qu'on déplace. Bref, la maison est occupée. On entend des pas légers monter et descendre les escaliers. C'est peut-être de là que viendra notre salut.

Mô



Dessin : Sylvie

Atelier Lecture à voix haute

Ce soir, notre grande prêtresse es lecture est **AnnieB.**

Exercices de souffle, d'articulation, de lecture.

Ça ressemble à une secte. Ça a le goût d'une secte mais ce n'est pas une secte.

C'est la Fabrikulture !





Photo : Joe



Photo : Any

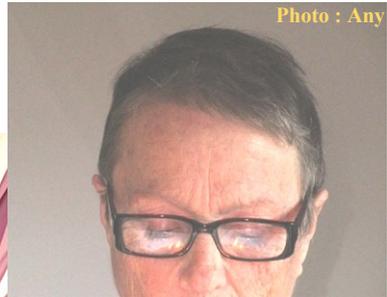


Photo : Any



Photo : Joe



Photos : Joe



Fragments de lectures

Immobile
Une rainette retient son souffle
Sa vie entre tes mains

Jeanne Painchaud

Seuls ceux qui portent des secrets dans leur cœur peuvent deviner ceux qui sont enfouis dans les nôtres.

Khalil Gibra

Quel doux soulagement d'être certaine qu'aucune âme vivante ne posera les yeux sur ce que j'ai griffonné.

Tatiana de Rosnay

L'enfant que j'aime se transforme peu à peu en l'homme que j'aime.

Nancy Huston

Nous sommes ses parents, nous faisons pour eux, les enfants, ce qu'il faut j'espère. Je veux dire nous l'aimons.

Nadine Gordimer

Dans notre récit nous introduisons, dans l'ordre qui nous convient, les citations entières tirées de cinq livres apportés ou seulement des bribes ou des idées.



Palpitations

Tu fais silence, seules tes jambes tremblent un peu de peur de voir fuir cette palpitation légère et fugitive. Ses yeux te regardent et tu souris. Comme un éclair de joie qui se lit sur ta peau rosie par l'émotion et cette sensation unique et indicible de posséder entre tes mains un cœur qui bat. Un cœur, autre que le tien et qui détient peut-être le secret de pouvoir se faufiler dans les herbages au bord de la rivière, de sauter d'une rive à l'autre, de se camoufler en prenant la couleur des feuillages.

Alors oui, tu as, pour un moment fugitif autant qu'éphémère, la jouissance de posséder une vie aussi minuscule soit-elle. Mais son secret, sa connaissance de la nature, tu ne l'auras jamais et c'est mieux ainsi.

Puis quand soudainement le petit animal aquatique t'échappera des mains par petits bonds élastiques et gracieux, tu griffonneras dans ton cœur d'homme étonné, l'espoir ténu et fragile d'avoir pendant quelques secondes partagé une partie intime de cette petite rainette et tu penseras à la pomme rainette que tu tentais de dessiner enfant, en tirant la langue sur ton cahier où se mélangeaient des verts pomme et des rouges fuchsia.

L'enfant que tu étais va interroger sa vie d'adulte qui, dans le tumulte inaudible et le bruit incessant des conflits familiaux, a oublié de regarder les arbres qui plient le soir au crépuscule sous le vent et les petites rainettes qui se cachent en riant dans les méandres herbeux des ruisseaux.

Alors oui, ta vie d'adulte, où comme parent tu crois faire ce qu'il faut pour aimer tes enfants, n'oublie pas, ils ne

t'appartiennent pas. Ils vont faire comme la petite grenouille et s'échapper un jour par petits ou grands bonds. Laisse les partir, l'amour ne suffit pas... le plus dur sera peut-être d'accepter qu'ils ne te ressemblent pas et qu'ils ne feront pas ce que tu aurais aimé qu'ils fassent. Leur cœur va palpiter pour d'autres et le vent va les emporter dans le tumulte de la vie.

Any

Parents-Enfants

Immobile

Une rainette retient son souffle

Sa vie entre tes mains

Comment retenir la vie qui vous échappe ?

La rainette m'a regardée avec ses yeux verts. Son ventre se gonflait, sa respiration devenait haletante, elle avait peur. J'imaginai avoir entre mes mains mon pire ennemi.

Je tue ou je laisse en vie ?

Je tremble, mon ennemi est là, sous mes mains. Tant de fois j'ai voulu lui planter mon couteau dans le ventre. Je pensais à mon ventre qu'il a tant fait souffrir, moi innocente et si petite, sans défense devant ce monstre.

« Seuls ceux qui portent des secrets dans leur cœur peuvent deviner ceux qui sont enfouis dans les nôtres »

Je n'ai rien pu dire, à personne. J'ai porté ce secret dans mon cœur pendant tout ce temps. Et pourtant, je l'aimais, ce père, ce modèle, ce tyran, cet athlète, ce savant. Comment aurai-je pu ne pas l'aimer, lui qui me flattait, qui m'adorait ...comme il adorait ma mère.

Comment sortir de ce déchirement ? Il a déchiré mon ventre, il a déchiré mon âme. Je n'ai plus confiance en personne.

« Quel doux soulagement d'être certaine qu'aucune âme vivante ne posera les yeux sur ce que j'ai griffonné ».

J'ai tenté d'écrire cette douleur. Mais comment oserai-je montrer, aux yeux de tous, ma douleur ? Cela me soulagerait-il ? Je peux écrire, je sais que cela me fera du bien, je sais qu'explorer ma vie sera bon, mais comment jeter la honte sur ma famille, comment jeter l'opprobre sur mon père, comment affronter un jugement, la cour d'assises, les medias, ma mère, mes sœurs ?

Au fait, mes sœurs, ont-elles vu ? Ont-elles fermé les yeux, étaient-elle jalouses de me voir si proche de mon père ?

« L'enfant que j'aime se transforme peu à peu en l'homme que j'aime ? »

Ce père a-t-il était un jour un enfant ? A-t-il été lui aussi abusé pour qu'il répète ces horribles gestes sur moi, sa fille. Je croyais qu'il m'aimait, à sa façon, il m'aimait pour lui, tendre objet de son désir ! Et moi, je suis quoi là-dedans, un objet ? Est-ce qu'un jour je pourrai trouver mon propre désir ?

Oui, écrire, oui parler, oui, me venger ?

C'est mon pire ennemi et c'est l'homme que j'aime et cet homme est mon père !

Dans tous les hommes que je rencontre, je le vois, lui. Son image brouille tout. Dois-je le tuer comme la rainette entre mes mains pour être délivrée ?

« Nous sommes ses parents, nous faisons pour eux, les enfants, ce qu'il faut, j'espère, nous les aimons ».

Ha ! Oui les journalistes, les intellectuels, de tout bord, nous rebattent les oreilles avec leur psychologie de bas étage !

Les parents aiment leurs enfants, alors ils font « ce qu'il faut ». C'est quoi « ce qu'il faut » ? C'est, s'en servir comme d'un jouet, c'est les marquer de la honte à tout jamais. Ha ! C'est beau l'amour de mon père !

Je l'aime, je le hais, je le tue, je finirai mes jours en prison avec des remords éternels.

Elle fut condamnée en Cours d'Assises à 20 ans de réclusion.

AnnieB

Matin de pluie

Immobile, une rainette retient son souffle, essayant de se dissimuler dans les herbes au bord de la rivière. Pour elle, ce n'est pas une bonne journée, trop de promeneurs fréquentent ce lieu habituellement désert. Pas de chance ! Un petit garçon la découvre et s'exclame : Oh ! J'ai vu un petit animal vert pomme adorable ! Il la prend dans ses mains. La grenouille palpite et s'agite. Quelle poisse ! Pourvu qu'il ne me fasse pas de mal et me remette à l'eau !

Le petit garçon devine les pensées intérieures de la grenouille. Il s'empare de ses secrets et comprend qu'ils peuvent rejoindre ceux qui sont enfouis dans son cœur : désir de s'amuser, désir de liberté et de solitude. Il en a assez de la surveillance étroite de ses parents, il a envie de s'évader, de vivre sa vie.

C'est ce qu'il a griffonné sur son petit carnet secret qu'il dissimule jalousement à ses parents. Quel choc pour eux s'ils en lisaient le contenu ! Ils l'emmèneraient immédiatement consulter un psy et feraient des cauchemars la nuit.

Il n'y a que cette adorable petite grenouille qui peut me comprendre. Je vais prendre la poudre d'escampette avec elle. Tant pis pour mes parents et leurs bons sentiments. Ils ont beau dire : «L'enfant que j'aime se transforme peu à peu en l'homme que j'aime», ils m'étouffent et ne me laisseront jamais devenir grand. Je ne tiens pas à rester dans leurs jupes toute ma vie, je veux devenir Moi !

Je peux lire les pensées de mes parents, ils pensent faire ce qu'il faut pour moi, car ils m'aiment bien sûr. Moi

aussi d'ailleurs, mais j'ai besoin d'indépendance comme cette petite grenouille que je vais relâcher et avec laquelle je vais faire un bout de chemin.

Denise



Matin de printemps

Ce matin la grenouille est à la fête ! Et il est tout trempé. Pouah ! Il avait bien prévu d'aller sur les chemins à travers la campagne, de chercher le pain au village, de rencontrer les paysans, le curé à la sortie de sa messe, du maire qui joue les Peponne sur la place auprès des boulistes invétérés. Mais la réalité est là, la pluie silencieuse a jeté des brassées de diamants sur l'herbe du printemps.

Tout est immobile, sauf cette ondée froide qui perle sur les branches encore dénudées. Tout est silencieux, sauf sa voix qui grelotte, sauf les cloches de la chapelle des Clans là-bas quelque part en un endroit dont il ne connaît rien. Ce secret dans son cœur, personne ne peut le deviner, sauf peut-être ceux qui portent des secrets en eux.

Il est venu ici, dans ce havre de tranquillité, loin du monde, se rapprocher de la vie. Cette vie qui lui semble tout à coup si fragile. Cela s'est passé si vite. La route, l'accident et depuis un grand vide à côté de lui. Elle est partie dans les chemins d'ombre. Il ne la verra plus. La pluie lui rappelle ses larmes, ses larmes à elle, qui semblaient sourdre d'une résurgence à chaque émotion un peu violente. Il les cueillait dans ses mains et conservait jalousement leur humidité. C'était fou pense-t-il.

Mais aujourd'hui, il a ressorti ses carnets, les carnets où il griffonnait ces larmes de rire ou de tristesse qu'elle déposait dans mes mains. Je suis soulagé, pense-t-il, personne ne mettra jamais les yeux sur ces pensées ni sur cette vie qui était la nôtre. Elle me disait parfois, oublie

tes carnets, vient souffler ton élan et prenons l'envol ensemble, toi et moi, juste toi et moi.

Elle se croyait seule au monde, elle incarnait le mythe de l'île déserte. J'étais son Robinson, elle était ma sirène surgie des eaux claires de la Lergue. Le lac n'existait pas encore. Il faudrait encore beaucoup de ruisseaux, beaucoup de neiges fondues et beaucoup de larmes.

Il n'arrive pas à relire les mots du carnet. La nostalgie dévie son regard sur ces mots. Ses carnets, si précieux alors, lui semblent dérisoires. Il est devenu un homme, l'homme qu'elle a aimé.

Peut-être les jeter dans le lac, ou les mettre dans le bac prévu pour le papier. Mots soudains transformés en déchets, en scories de vie, en lambeaux de vitalité, autrement dit en pratiquement rien. Juste quelques atomes de carbone. Au bout de son nez, une goutte s'échappe et vient inonder la page qu'il relit.

Un mot s'efface, se dilue dans le no man's land de ces traces à peine lisibles qui le relie à son passé.

Puis une question : Et mon avenir dans tout cela ?

Il en est là et ne sait où porter son regard vide.

Michael. Ma pensée s'échappe soudain du carnet qui enserre mon cœur et va vers lui.

Sa mère me disait «Nous sommes ses parents». Et dans l'intonation inquiète qui couvait sous la phrase si neutre je sentais l'inquiétude sourdre, se tordre. Elle ajoutait «Nous faisons ce qu'il faut j'espère.»

Je ferme le carnet, je laisse mon aimée à sa place, dans les lignes de ces pages.

Je dois vivre. Je dois respirer l'air de ce printemps, me gorgier des pétales blancs qui tombent en pluie. Michael m'attend.

Dominique

Petite reine

Mon cœur entre tes mains relâche. Ta vie entre mes bras palpite subitement, inspire. Recherche du fleuve tout humide de suc ou du liquide de la terre. Le cœur continue son flux avec tes mains tout autour. Petite bête farouche une femme s'élanche. Stoïque, non, mais vivante, portant son secret dans son âme. Portant au cœur de son corps, l'être. Portant dans son corps le cœur de la vie. Fragile, elle prend les armes. Son cœur en brise-lames fend avec courage une attaque de larmes. Elle griffonne en secret une alarme, prête à défendre dans son corps les outrages. Passante certaine d'un âge d'un cœur de petite reine. Elle attend et passe. Atout cœur, elle prend la main. La mort est en face. Elle étale son jeu. Son cœur se serre, se tend, se recentre. Les cartes sont distribuées. Où est la reine de cœur ? Dans sa main sont les enfants à vivre, les fleurs à renaître, à revenir, à repartir, à endormir, à déflétrir, à revêtir sous la feuille. Son cœur de petite reine, dans le sillon creux de ses mains se transforme peu à peu en la femme qu'il aime.

Elisabeth

Le passage

La reinette retient son souffle. Elle a déposé sa vie entre tes mains. Quel sentiment de puissance tu ressens à ce moment-là ! Toi le géant aux yeux de cet être si fragile, tu peux selon ton désir lui laisser la vie sauve, la liberté, ou au contraire l'asservir, la condamner à un enfermement dans un bocal, la martyriser, la détruire d'un simple geste.

Seuls ceux qui portent des secrets dans leur cœur peuvent deviner ceux qui sont enfouis dans les nôtres.

Je te regarde et je vois ton hésitation. Je connais moi aussi ce dilemme. Jouir d'une telle puissance est si exaltant que la raison peut chavirer en l'espace d'une seconde et l'ange se transformer en monstre.

Quel soulagement alors d'être certaine qu'aucune âme vivante ne posera les yeux sur ce que j'ai griffonné.

Personne ne doit connaître les affres de mon âme. Surtout pas toi ! Mon enfant, mon amour. Pourtant coucher sur le papier les cauchemars qui hantaient mes nuits, les angoisses qui peuplaient mes jours avait été le parapet qui me protégeait du gouffre de la folie. Je suis désormais sereine, l'incendie a tout détruit. L'heure est venue de tout reconstruire.

L'enfant que j'aime se transforme peu à peu en l'homme que j'aime.

Je te vois regarder cette reinette, hésiter, te battre contre tes démons et finalement, après lui avoir murmuré tes secrets à l'oreille, la poser délicatement au bord de la

mare, lui tapoter le dos pour qu'elle aussi reprenne conscience et d'un bond rejoigne ses amies dans l'eau.

L'enfant turbulent, bouillonnant de vie, indifférent au pouvoir un instant tenu dans les mains laisse place peu à peu à l'homme futur, droit dans ses bottes, droit dans sa vie, riche de l'amour reçu.

Nous sommes tes parents, nous avons fait pour toi, notre enfant ce qu'il fallait faire, je veux dire nous t'aimons. Nous t'avons consacré nos jours et nos nuits, nos plus belles années, notre énergie. Mais toi, tu n'as rien demandé. Tu vas peut-être choisir un chemin différent de celui que nous avons espéré pour toi. Pourrons-nous l'accepter ? Saurons-nous continuer à t'accompagner sur cette voie qui ne sera pas la nôtre ? Saurons-nous accepter ta différence, nous qui ne parlons que de tolérance ?

Aimer quelqu'un, et surtout son enfant, n'est-ce pas accepter de le laisser partir où que mène son chemin ? Nous, parents n'avons que souvent bien tard les moyens de répondre à cette question.

Evelyne

Les grandes eaux

Immobile
Elle regarde la mer
La mer qui se meut à l'infini
Qui devient blanche noire
Bleu grise et de moire
Qui lui en met plein les yeux
Ses yeux vert-eau
Ses yeux en forme d'amande
Ses yeux qu'elle ferme
Quand le soleil les assaille
Immobile
Elle regarde la mer
Elle compte les vagues
Les vagues qui s'amusent
Qui voudraient bien arriver jusqu'aux dunes
Mais que meurent sur le rivage
En faisant éclater leur rage
Après elles disparaissent
Mangées par la grande mer



Seuls ceux qui portent des secrets dans leur cœur
Peuvent deviner ceux qui sont enfouis dans les nôtres
Elle qui portait un lourd secret
Pouvait comprendre celui de ces grandes eaux
Calmes et tourmentées
Pouvait comprendre comment meurent les vagues

Comment les ressusciter
La mer qui porte le soleil et la lune
La mer qui porte les grands bateaux
Parfois elles s'amuse
A faire se noyer les matelots
Elle la trouve cruelle
Mais en même temps sans elle
La vie n'existerait pas
Elle est la grande mère
Qui nous conduit pas à pas



Quel soulagement d'être certaine
Qu'aucune âme vivante
Ne posera les yeux sur ce qu'elle a griffonné
Elle a griffonné sur le sable
De son amour le doux visage
Puis la bise s'est levée
Le doux visage s'est gommé
Et elle a crié
Oh ! Que reviennent les vagues
Je veux entendre leur murmure
Comment elles divaguent
Comment elles se parent
Se font et se défont
Et meurent sur le rivage



Elles se transforment comme un enfant
Qui se mue en adolescent
Qui devient un homme mûr
Qui finit comme un petit vieux
Parfois gâté par le temps
Mais les vagues s'en repartent à nouveau
Explorer le fonds des eaux
Elles répètent ces mouvements
Jusqu'à ce que s'éteigne le vent
Alors elles se font lisses
Elles se chauffent au soleil
Elles prennent un goût de miel
Elles ne sont plus
Elles ont disparu un peu
Pour reprendre un souffle nouveau
Repartir à l'assaut des grands navires
Qui dans ses yeux à elles chavirent
Elle est l'enfant de ces grandes eaux
Elle les aime, elle s'y baigne
Elle la voit elle la boit
Elle a le goût du sel
Sur le rebord de ses lèvres
Elle regarde la mer encore et encore
Elle s'avance vers elle
Les bras grands ouverts
Elle s'y jette
Elle s'en trouve paralysée
Réduite à un glaçon
Elle sort précipitamment

Et la sèche le vent
Elle regarde la mer encore et encore
Elle a compris son secret
Son grand son lourd secret
Son secret de polichinelle
Qui est qu'elle ne peut vivre
Sans ses éternelles copines

Gisèle



Photo : Mò

Kaléidoscope du 2ème jour

Le grondement de la terre répond au fracas des armes. Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do sifflent les corbeaux sur le mont Ararat. Noé a déserté la terre. Il y a de la crème dessert dans le frigo.

Quel doux soulagement d'être certaine qu'aucune âme vivante ne posera les yeux sur ce que j'ai griffonné. De vertigineuses ratures m'entraînent au bord des interlignes, me noient, consciencieusement, dans le blanc floconneux de la page, me hissent, haletante, d'une ligne l'autre, funambule de la marge au plein, majuscule, de l'écrit, je crie. L'enfant que j'aime se transforme peu à peu en l'homme que j'aime ». Indépendant, joyeux ! Voyageur impétueux aux 20 ans chevaleresques. Arpenteur des Z.A.D en ébullition. Il va taguant l'avenir à grands coups de révoltes. Nous sommes ses parents, nous faisons pour eux, les enfants, ce qu'il faut j'espère, je veux dire, nous l'aimons. Le monde est au bord du gouffre. La banquise fond. Les esquimaux ont chaud. Les forêts sont déracinées. Les fleuves asséchés. Ceux qui fuient les guerres ou la faim meurent noyés. Et pourtant, des enfants continuent de faire des châteaux de sable, des adultes à faire l'amour ou la guerre, la fin des temps n'est pas, encore, pour demain.

Joe

Immobile

Une reinette retient son souffle.
Sa vie entre tes mains.

Une douleur absolue, serait-ce mon châtement ?
Mon attente vacille, stagne dans l'indifférence.
Des angoisses atrophient mon cœur malheureux.
Un cauchemar, toujours le même.
Je veux prendre cet enfant qui me tend les bras.
Puis au moment de l'atteindre il disparaît dans le lac.
Je pleure, je gémis, je ne sais comment m'y prendre.
Je sais où tu es, mais ne peux t'attraper.
J'attends, je t'attends depuis des décennies.
Ce silence obnubilant, m'épuise.
Jour après jour j'espère qu'un événement se produira.

Ceux qui portent des secrets dans leur cœur peuvent
deviner ceux qui sont enfouis dans les nôtres.

Il y a tant de lacunes, seraient-elles si honteuse, pour ne
point les nommer.
Depuis je végète sans toi, telle une marionnette sans fils.
Je substitue ma déception par un surmenage intensif afin
de combattre cette destinée.
Laquelle je ne peux démêler les franges.
Vivre sans toi, est un supplice.
Tu me manques tant. A toi également ?
Pour qui devrais-je continuer ?
Si tu savais ce que j'ai eu peur de te perdre.
Malhabile au point de ne pas savoir te protéger.
Les autres ont décidé pour nous.
Impuissante et faible à la fois.

L'enfant que j'aime se transforme en homme.

Dans ma mémoire ton visage est celui d'un enfant, alors que tu es un adulte aujourd'hui.

Je n'ai pas su m'y prendre, tu fuyais pour mieux me narguer

C'est l'autre qui avait le privilège de t'aimer te chérir, j'en crève petit à petit.

Combien de temps va durer cette obstination ?

Révèle-moi tes amertumes, tu me détesteras que moins.

Tu es en âge de comprendre et pourquoi pas ? Pardonner ?

Je connais des parents qui ont reconquis leurs enfants avec lesquels ils étaient fâchés.

Je suis si affligée que tu puisses soupçonner que ce fût un abandon.

N'avons-nous pas été manipulés ?

Parle-moi, écris-moi.

As-tu un travail qui t'épanouit ? Es-tu heureux ?

Quel doux soulagement d'être certaine qu'aucune âme vivante ne posera les yeux sur ce que j'ai griffonné dans mon réduit.

C'est un leurre d'admettre de m'être débarrassée de ces aveux.

C'est un fardeau si extravagant qu'il ne peut se barbouiller sur feuille noir sur blanc.

L'espoir gardé en veille pourra-t-il se manifester un jour ?

Alors, ce souhait enfin exaucé, j'édifierai un mémorial.

Nous sommes leurs parents, nous faisons pour eux les enfants ce qu'il faut, j'espère. Je veux dire nous les aimons.

Krikri

Agression

Immobile, elle retenait son souffle, sa vie entre les mains de l'homme. Dans l'impasse obscure, nul bruit, nulle ombre mouvante. Seuls ces deux corps, comme enlacés. Qui les eût vus les eût pris pour des amoureux. Mais la poigne de l'homme serrait le cou gracile. Tout en elle n'était que délicatesse. Une silhouette fine, une peau diaphane seule lueur dans la nuit, une douce voix qu'on devinait dans la plainte légère qui s'échappait de sa bouche.

Ses yeux s'agrandirent pour tenter de lire dans le regard de l'homme le secret de son âme. Elle aurait voulu lui demander pourquoi, elle aurait souhaité qu'il se racontât. Elle aurait trouvé les mots qui apaisaient. Elle avait l'habitude de côtoyer des malades. Elle en avait griffonné des pages et des pages, dictées par ses patients. Et quel soulagement de constater que tôt ou tard leurs démons les avaient quittés à jamais.

Mais dans le regard noir de l'homme, aucune lueur. Deux morceaux de charbon la fixaient pendant qu'il murmurait, la bouche humide collée au lobe de son oreille : Tu vas crever, salope.

En un instant, comme celui qui se noie revoit le film de sa vie, des flashs lui apparurent. Une promenade au bord du fleuve avec sa mère et sa sœur, en bruit de fond des chants d'oiseaux et le roulement du moulin à eau. L'ascension du Capucin. Son père est derrière avec sa sœur, elle, elle trotte devant pour être sûre de cueillir le plus beau des coquelicots. Ses amis l'envoient dans les airs et la réceptionnent dans une couverture, histoire de

fêter sa thèse. Et cet homme-enfant qui l'aime et qu'elle aime. Comme il doit être inquiet de son retard.

Justement, de son sac qui traînait comme une dépouille à 2 m d'elle, surgit la sonnerie du téléphone qui résonna démesurément dans cette caisse étroite bordée de hauts murs aveugles.

L'homme fut déstabilisé, il relâcha son étreinte. Vive comme une rainette qui échapperait à la main d'un enfant, elle se libéra et commença à courir. Des volets claquèrent. Une lumière troua le noir. L'homme abandonna sa proie.

Mô

Rainette aux cahiers bleus

C'était une rainette ; vous savez : Une de ces toutes petites reines. Certains disent une princesse. C'est discutable : Une princesse ne devient pas toujours reine.

Mais vous, vous étiez sûr que cette rainette était une petite reine, une princesse et une majesté et une minuscule sérénissime.

Elle avait un diadème sur la tête ; ses diamants scintillaient sous les lumières du soleil et des lampes halogènes. Elle portait une robe de velours, du velours dévoré, de ce bleu profond que vous aimez tant. Les dentelles de ses manches balayaient les meubles et l'air tout autour. Cette petite reine était blonde, ou brune ; personne ne s'en souvient. Quelle importance ?

Vous saviez juste qu'elle portait des secrets dans son cœur et que ceux-ci, bien enfouis, lui permettaient de deviner les vôtres. Elle portait sa vie entre vos mains et vous saviez que, tant qu'elle retiendrait son souffle, vous resteriez vivant.

Certains jours, elle n'en pouvait plus et avouait :

- Je crois que je vais étouffer si je retiens mon souffle plus longtemps.

Alors, vous la couvriez de baisers pour l'empêcher de respirer.

Pour oublier ces étouffements et ces contraintes et cet amour qui lui coupait le souffle, pour ne pas rompre le fil qui vous gardait vivant, elle écrivait dans de grands cahiers bleus. Cette écriture était un autre des secrets enfouis dans son cœur. Elle avait besoin d'être certaine

qu'aucune âme vivante ne poserait les yeux sur ce qu'elle griffonnait.

Elle disait seulement :

- J'écris mon journal, j'écris des poèmes, j'écris n'importe quoi.

Elle confiait tout, ses secrets, ses formules magiques, ses craintes et ses lueurs du petit matin à ses cahiers bleus. Elle racontait cette histoire, qui était la sienne et qui devint la vôtre, cette légende, peut-être, d'un enfant qu'elle avait tant aimé et qui s'était transformé en l'homme qu'elle aimait.

Elle avait transcrit la recette du philtre d'amour en mystérieux alphabet que nul ne pourrait décoder. Elle était remontée aux sources de sa propre histoire pour essayer de comprendre d'où venaient ses pouvoirs.

Si vous aviez su décoder, vous auriez peut-être percé le mystère de votre vie déposée entre ses mains.

Un jour de pluie et de soleil, seulement parce qu'un arc-en-ciel vous avait rempli de couleurs, vous avez osé ouvrir un cahier bleu.

Sur cette page, au hasard des jours et des secousses de son âme, la rainette avait noté cette énigme :

- Nous avons fait ce qu'il faut, j'espère. Je veux dire : Nous l'aimons.

A votre tour, vous avez retenu votre souffle et vous n'avez plus jamais eu peur.

Odile Martin-Chareyre



Photo : Joe

Transmission

Immobile. Une rainette retient son souffle. Sa vie entre tes mains. Surtout ne la serre pas trop fort. Observe la bête verte, ne dirait-on pas une plante ? Elle te regarde de ses yeux globuleux, inquiète.

Ecoute son silence, à cet instant. Dans ton cœur tu portes tes secrets. Imagine qu'elle aussi porte en elle tous les secrets de la nature.

La rainette te confie quelques-uns de ses mystères. Écris-les sur ton carnet. Cette richesse, nul n'a le droit de la dénigrer, aucune âme vivante ne posera les yeux sur ce que tu as griffonné.

Lorsque tu auras grandi, tu reliras tes carnets, l'enfant que tu as été et que j'aime se transformera en un homme libre.

Nous sommes tes parents, nous avons fait ce que nous pouvions pour toi. Nous t'avons confié cette rainette, que nos parents nous avaient confiée. La transmission du savoir mais surtout de l'amour.

Sylvie

Inceste cannibale

Une cuisine : table, cuisinière, friteuse, tabouret.

Sur la table : saladier, farine eau, œufs.

Jo, debout au-dessus d'une bassine pleine d'eau et de grenouilles vivantes, a dans la main une rainette qu'il maintient immobile avec l'index de son autre main.

Sa femme s'active sur la table de la cuisine, les mains pleines de farine.

(Autoritaire)

- Reste tranquille, toi

- Oh, la pauvre, elle est immobile ! La pauvre petite rainette, elle retient son souffle. Elle tremble de partout, sa vie entre tes mains !

- Regarde comment on fait. On arrache la tête et les membres... comme ça. La friture est prête ? Fais gaffe, l'huile va être trop chaude ! Dépêche-toi ! Attention avec la farine, tu en fous partout... Non, non, pas d'œuf dans la pâte à truc japonaise...

- La tempura ?

- Ouais, ouais, la tempura. Juste farine et eau. PAS de sel. Et mélanger MAIS PAS TROP, il faut des grumeaux. Ne mélange pas trop ? Faut pas qu'elle soit trop lisse, c'est pas de la pâte à crêpe. LAISSE DES GRUMEAUX

- Oui, oui, tu m'as déjà dit.

- Tu verras, bien frit, c'est un régal. Avec quelques gouttes de citron et une salade de cresson ou de mâche, c'est top.
- Merde, regarde ce que tu fais, tu lui arraches les viscères, la pauvre !
- Bordel, t'as raison ! Y en a partout, t'as raison, c'est dégueulasse.
- Oh, la pauvre, elle couine. T'entends comme elle couine ? On dit couine, coasse ou croasse pour une grenouille ? Tu dis quoi, toi ?
- Je dis rien, on s'en fout. Grenouille-toi un peu, j'ai la dalle et il y a les autres qui attendent dans la bassine.
- Regarde, y'en a une qui saute. Merde, elle a filé sous le frigo. Va falloir aller la chercher là-dessous. PUTAIN, j'arrive pas à pousser le frigo, c'est trop lourd ! Tu l'entends ?
- C'est pas la putain de grenouille, c'est le frigo qui couine.
- Les autres dans la bassine couinent aussi, mais en silence. Elles souffrent des secrets qu'elles portent. C'est si difficile d'être la proie des hommes !
- Et ma vie d'homme, tu crois qu'elle est facile, peut-être ? Proies, prédateurs, même combat !
- Qu'est-ce que tu trimbales, mon pauvre Jo !
- Ben ouais, moi aussi je souffre. Moi aussi je ne peux pas tout te dire. J'ai des secrets que seuls ceux qui en portent de semblables peuvent deviner.

- Arrête, tu deviens lyrique quand tu joues les victimes. Ça marche pas avec moi. Viens plutôt m'aider à pousser ce foutu frigo. Là, là, attrape-la vite avant qu'elle saute ! Oh, merde ! Tu l'as ratée.

- O.K., ça y est je l'ai. Putain, elle est pleine de poussière. Tiens, passe-la sous l'eau, un peu.

- Oh, ma jolie petite rainette, tu es trop mignonne. Ça me coupe l'appétit de la voir vivante. Sens comme son cœur palpite.

- Oh, tu vas pas chialer pour une grenouille.

- Ben si, je suis triste. Ça me donne envie d'écrire un haïku en son honneur, en sa mémoire, la pauvre.

- Super, tu me le liras après déjeuner. Pour le moment, arrache-leur les cuisses, et que ça saute, j'ai vraiment trop faim. Grouille, l'huile commence à cramer.

- D'accord, d'accord, mais je ne te lirai pas mon haïku, ni rien de ce que j'écris. D'abord c'est loin d'être parfait et tu te fous toujours de moi, et deuzio c'est trop intime. Je ne supporte pas, je me sens violée quand tu t'intruses dans ma vie comme ça. Et puis, si tu savais quel doux soulagement c'est d'être certaine qu'aucune âme vivante ne posera les yeux sur ce que je griffonne !

- Arrête de jacter, passe-lui donc les cuisses à la tempura. Vite ! Plus vite ! Et hop, dans la friteuse. Ouais, c'est ça, et dès qu'elle remonte sur la surface, dès qu'elle commence à dorer, sors-la avec l'écumoire.

- Comme ça ? Voilà. Un peu trop bronzée, non, ma petite rainette ?

(La reinette parle de sa voix de reinette)

- Coa, coa, moa Roa Balouba Coicoi. Roa Igor Coalov jeté sors sur moi. Moa devenir rainette, pouis moa congela. Sors transformoa grand roa Balouba Coicoi dans si grande coualor. Oû princesse pour baiser ?

- Moi, moi. Baise-moi ! C'est moi votre altesse ! Un baiser, mon prince, mon roi. O, toi mon roi. O toi, mon toi ! Sais-tu bien que tu fus mon enfant adoré ?

- Moa ? Moa ?

- Oui, mon amour. D'enfant adoré, tu te transformas en mon homme adoré, avant d'être ensorcelé et enlevé par ce salaud d'Igor.

- Tu vois bien que tu causes qu'à une cuisse de grenouille un peu cramée. Passe les autres à la tempura. Allez, accélère ! Hum, miam ! J'aime quand c'est un peu grillé, comme ça. Ca croustille. Allez, jette les autres dans la friture. Arrête de pleurer !

- Tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu es complètement insensible. C'est incroyable !

- Qu'est-ce qui est incroyable ?

- Tu viens d'avaler mon homme, mon enfant adoré, et tu me dis de pas pleurer ?

- Mais, c'est que des grenouilles !

- Non, je suis sa mère. C'est notre enfant, notre fils. Nous sommes ses parents. Nous avons tout fait pour nos enfants, tout pour lui. Du moins, je l'espère, comme tous les parents qui se respectent d'ailleurs. Et voilà qu'après vingt ans, il resurgit dans nos vies, et c'est lui, l'homme de ma vie. Je le sais, je le sens dans mes tripes, dans mes viscères de femme.

- Mais, putain, chérie, c'est moi ton homme ! Tu le sens pas dans tes tripes quand...

- Je te déteste ! Je te hais ! Tu viens de bouffer mon fils. Mon homme ! Arrête de bouffer des grenouilles, espèce de cannibale, d'anthropophage. Sais-tu combien d'êtres humains, d'enfants tu es en train d'avalé, monstre ? Arrête, arrête.

(Elle prend le téléphone et compose le 17)

- Allo ? C'est pour une plainte ! Oui, c'est ça. Une dénonciation. Y a un homme chez moi, il vient de manger trois personnes, et il continue. Venez vite, s'il vous plaît.

Viviane



Photo M6

Haïkus

Atelier Haïkus ARL (à responsabilité limitée...)

Haïku : Forme poétique très codifiée d'origine Japonaise dont la paternité, dans son esprit actuel est attribuée au poète Bashô Matsuo (1644-1694)

Les écrivains occidentaux ont choisi de transposer le Haïku Japonais, qui s'écrivait sur une seule colonne, sous la forme d'un tercet de 3 vers de 5, 7, 5 syllabes.

Un Haïku s'écrit généralement en un instant, sans travail de construction conscient et laborieux pour sa première écriture. La spontanéité est importante.

Le Haïku est le plus souvent ancré dans le « Cosmos », c'est-à-dire le monde physique, les saisons, l'environnement, les traditions, notre imaginaire. Il peut viser à dire l'évanescence des choses, voire de la poésie dans le quotidien ; il décrit ce qui l'entoure sans emphase, sans exagération mais avec étonnement et émerveillement.

Le Haïku Japonais doit respecter certaines règles dont l'une est essentielle : il lui faut contenir un « kigo », c'est-à-dire une référence à la nature ou un mot concernant l'une des quatre saisons (glace, neige, ciel, arbres...)

Le Haïku contemporain peut être moqueur, insolent, sensuel, érotique, poétique.

Après avoir lu des passages de « L'art de la sieste et de la quiétude » (poèmes chinois traduits et présentés par Hervé Collet et Cheng Wing Fun), on va se lancer dans l'écriture d'Haïkus en feuille tournante

Chacun sur sa feuille écrit un vers de 5 syllabes... puis donne sa feuille à sa voisine qui écrit un vers de 7 pieds... laquelle passe la feuille à sa voisine qui écrit le 3ème vers de 5 pieds.

Puis on recommence l'opération jusqu'obtenir quelques haïkus collectifs. On les lit tranquillement, dans le calme... Chaque Haïku est lu en résonance les uns avec les autres.

Un exemple de Haïku écrit en atelier :

*L'enfant qui sourit
En berceau de bois tressé
Ne connaît pas tout*

Si le cœur nous en dit, on fera quelques haïkus personnels et même si affinités... quelques haïkus en cadavre exquis...

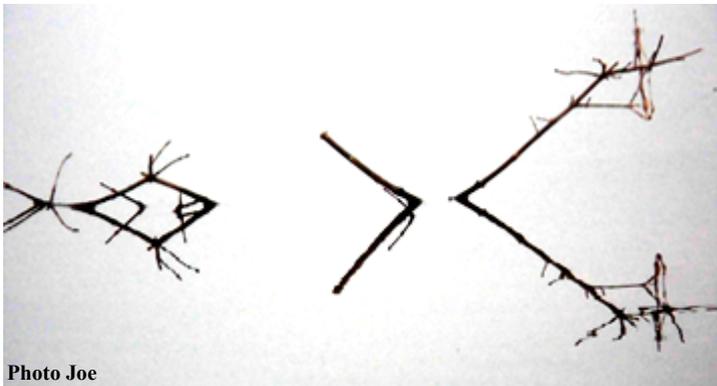


Photo Joe

Haïkus du Salagou



Dès le point du jour
Voir le soleil se lever –
Quel évènement !

**Sans aucun parfum
J'ai failli ne pas la voir,
Violette du Puech.**

Gouttes par milliers
Invisibles dans la nuit,
Si tôt disparues.

**En regardant le ciel
Je vois tous ces nuages –
Où est le soleil ?**

Est-ce un cerisier
Ou des flocons de neige
Ce blanc dans le pré ?

**Nos voix ce matin
Ont-elles été entendues,
Par tous les oiseaux ?**

Couvert de brume
Enchâssé dans la ruffe,
Lac mystérieux.

**Le jour encore loin –
Sur la maison endormie
L'oiseau s'attarde.**

Matutinale
Lune du petit matin,
Je ne l'ai pas vue.

Au petit matin,
Pinsons, moineaux, alouettes,
Effrayés par nos rires.

La rumeur au loin
Taillée dans l'obscurité
Ce n'est pas l'aube.

Rouges collines
Gravées de maints messages
Restez donc rouges.



Dominique

Une variolite
Roulée dans les torrents
A capté mon regard

Accueille la huppe
Olivier de mon jardin
Avec ses petits



Océan en furie
Epargne les vivantes
Qui voulaient te braver

Le lac apparaît
Clair dans la brume légère
Dans son écrin vert

L'oiseau chanteur
M'a réveillée ce matin
Douce musique

Comme un miroir
Étincelant dans le soleil
Le lac a surgi

AnnieB

Destins fracassés
Sur des chemins détournés
Vient la résilience

Femme au fichu noir
Dans la rue a trébuché
L'homme s'est approché

Bruits dans les buissons
Petits cris, chuchotements
Début d'une histoire



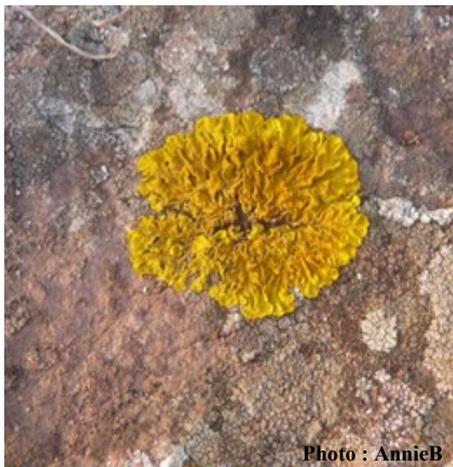
Derrière le rideau
Des ombres chinoises stylisées
Que s'est-il passé ?

Any

**Savourer enfin
Ce silence immobile
Ciel ensoleillé.**

**Fugace moment
De terreur sensuelle
Il est reparti.**

Lichen Caloplaca



**Pleurs d'enfant battu
Violence imbécile
Plus jamais veux-tu ?**

**Instant poétique
Insolente et dure
La beauté perdue**

Françoise



Envol de flocons
Matinée de décembre
Nuage de cendre

La biche aux abois
Boutons d'or dans les sous-bois
Brise printanière

Petit nid douillet
De fils argentés d'étoile
Faucesse dans sa toile

Portail en fer gris
Tombeau à flanc de coteau
Bonheurs évanouis

Plaine enneigée
Blanc soldat ensanglanté
Cheval orphelin

Fontaines gelées
Palais aux murs de cristal
Lune à dorer



Gisèle



Ah comme il est doux
Le frémissement du vent
Dans les hautes tiges

La terre se réveille
Toute enrobée de sommeil
Des premiers rayons

L'aurore à peine née
Irise la terre d'ocre
Et la vie frémit

Aux premiers rayons
Le lac nimbé de brume
Surgit des montagnes

L'ocre de la terre
Le frémissement des tiges
Course des nuages

Jeanne

Le cri d'un oiseau
Manifestement s'éveille.
Une aube nouvelle.

Sur un banc de bois
Cinq insomniaques hument
Figées dans le froid.

Tout autour la ruffe -
La couette sombre du lac
Reflète le ciel.



Pervenche

La rosée pleure
L'aurore trouée de blanc -
Le lac frissonne.

Les ombres du Lac
Pourchassées par les bourrasques,
Ressuscitent l'onde.

Krikri

Le vieux cerisier
A encore produit trois fleurs.
Son dernier pollen.

Une giboulée –
La limace se réveille
Où est ma coquille ?

Les cloches de pâques
Accompagnent le printemps
A toute volée.

Un coquelicot
Trace au fer rouge, là-bas :
Le printemps est là.

La ruffe incendiée
Par le soleil hésitant
Rougit mes semelles.

Mô



**Caltha des marais
(Renonculacée)**

Photo : AnnieB

**Matin de printemps
Pépiement des oiseaux
Grondement lointain**

**Promesse de l'aube
Couleurs sous le ciel plombé
Rose, jaune, vert**

**Le lac scintille
Cratère dans la brume
Vert des montagnes**

Sylviane



Nature se lève -
Respire tous ses parfums
Respire les fleurs

La vague se lasse
Sur le roulement de l'eau
S'éteint le soleil



Photo : M6

Violettes

L'oiseau s'est posé
Sur l'arbre penché et mort
Espoir de printemps

Enfants de l'école
Cavalent après le vent
Fugitif Eole

Un étonnement
Embrassement millénaire
Le lac rougissant

Le matin de mai
Sort les bourgeons soudains -
Changement furtif

Sylvie

Haïkus Collectifs



Sur ta main ridée
Vient se poser un oiseau
Au soir de ta vie

Enfance agitée
L'adulte strict œil fixé
Années sacrifiées

Clochette a sonné
Les vaches ont déambulé
Miracle vivant

Matin au ciel pur -
Tu crois encore au bonheur
Entrouvre ton cœur

Abeilles amoureuses
Se sont disputées le roi
Délaissant les fleurs



Rainette au soleil
Te prélasse en te marrant
Saute dans la mare !

Chemin enneigé
Au bord de l'étang gelé
Otons nos souliers

Le ciel s'est couvert
Suite de nuages noirs
Masque mon sommeil

Pluie d'orage ennuagée
Fracas de l'éclair
Je reste à l'abri

Papillon orange
Continents aux antipodes
Mais où va la vie ?

La lune est voilée
Nuages pourpres rapides
La nuit est tombée

Folle nuit de mai
Dans l'attente des étoiles
Ciel immaculé

Changent les saisons
Feuillages en fleurs ou fanés
Ciel toujours constant

L'enfant a pleuré
De l'amour a réclamé
Mère détournée

C'est l'art de la sieste
Insolente poésie
De l'oisif béat

Tombe triste pluie
Petits pieds bleus de froid
La joie est vaincue

Ciel d'amour ouvert
Maison sans toit et brûlée
Pauvreté des mots

Haïkus en Cadavres exquis



Bourrache

L'hiver est très long
Joyeux et indiscret
Et passe ta vie

Charmante Emilie
Si régulière et posée
Flammes rouges dans l'âtre

Cheminée tordue
Subite et si dure
Dans le vent du soir

Idées partagées
Cœur brisé à conquérir
Colline dévastée

Morphée

Saisir Monique
Aux rives closes du sommeil
Éphémère oublié

Hiroshima

Équinoxe de feu
Au noir manteau de mort
Phosphore le poisson

Orage

Lumière tellurique
Tremblez élytres nervurées
Foudroyant été

Fragrances

Violente violette
À la robe déchirée
Matin de printemps

Transhumance

Éclat de lune noire
Vie et mort écartelées
Suaves odeurs de terre

Printemps

Floconneux tumulte
Graciles bourgeons éclatés
Pluie atomique

Joe



Photo : Joe

Nombril de Vénus

Atelier précoce (Dominique)

On ne peut atteindre l'aube, sinon par le sentier de la nuit. *Khalil Gibran*

Une aube apparaît, elle est encore bien grise. *Geneviève de Gaulle-Anthonioz*

Cette aube avait une odeur si balsamique, que Florent se crut un instant en pleine campagne, sur quelque colline ; mais Claude lui montra, de l'autre côté du banc, le marché aux aromates. *Emile Zola*

Toute nuit noire est une aube qui vient. *Edmond Fleg*

Il est un moment à chaque aube où la lumière est comme en suspens ; un instant magique où tout peut arriver. La création retient son souffle. *Douglas Adams*



Expérience d'écriture à un moment inhabituel. Se lever avant le lever du soleil pour écrire. Qu'est-ce que cette expérience provoque ? Heure du lever vers 7h

- Identifier les mots pour évoquer le moment se situant avant le lever du soleil : point du jour, pointe du jour, aube, petit matin, aurore, potron-minet, commencement, balbutiement, etc.

- Se placer « avant » Avant l'heure, avant le lever du soleil, avant les autres, avant le remue-ménage, avant le bruit, etc.

- Analyser sensoriellement ce moment : lumière, couleurs, sons, odeurs, sensations sur la peau, goûts...

- Utiliser une citation (voir les citations ci-dessus)

- Rapprocher ce moment et les sensations avec une émotion.

- Ecrire un texte en utilisant l'ensemble de ce que vous avez analysé.

- Le début du texte sera : Ce matin-là, ...

Ce matin-là ...



Lever du jour sur le Salagou



Photos : M6

Aube

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq.

A la grand' ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Arthur Rimbaud

L'aube chasse la nuit

La profondeur de la nuit
S'évanouit dans la promesse de l'aube
La vie s'éveille peu à peu
La nature est à l'affût pour s'ouvrir à nous
Rosée qui nous baigne les pieds
Brins d'herbe humide qui nous caressent
Les couleurs tendres sautent dans nos yeux
Ciel rouge, orange, jaune et bleu
Les formes douces nous enveloppent
Arrondi des monts, creux du lac
Platitudes des sentiers empierrés
Ruff éblouissant de la terre
Le ciel est encore plombé
Lumière de potron-minet
Nuages barbe à papa
A déguster avec les yeux
Le silence encore profond
Nous coupe la parole
Et nous teinte de sérénité

Denise

Découverte matinale

Ce matin-là,
Délicieux instant,
Que celui où pointe discrètement,
Le lever du jour.
Juste avant que l'aurore,
Colore le ciel de ses reflets mordorés,
Dans l'attente que le soleil,
Pointe timidement son nez.
Moment de grâce et de beauté,
Qu'il ne faut surtout point rater.
Dès potron-minet,
A l'affût, derrière un bosquet,
Une promesse de l'aube derrière les nuages,
Nous invite à patienter.
Les brins d'herbes pleurent d'émotion,
Silence et sérénité habitent les lieux.
La roche rouge vient s'incruster,
Dans les camaïeux de verts teintés du gris des collines.
Seuls, en compagnie des oiseaux,
L'aube semble nous appartenir,
Dès lors, tout nous paraît possible.
Soudain, la douce couette des nuages,
Se soulève, et le soleil apparaît.
Instant magique tant attendu,
Moment d'émotion intense,
Où le temps semble suspendu.

Françoise

Ode à l'aube sous la couette

Ce matin-là, yeux mi-clos, je retiens la chaleur ouatée du sommeil.

Le dortoir qui abrite mes nuits, réceptacles du sommeil des autres endormies, bruisse à bas bruit de prudences éléphantiques aux sons assourdis... Quelques minutes avant le grand silence, l'agitation est à son comble, étouffée dans l'intention ; Mô livre une âpre bataille avec son pull dont l'encolure se dérobe, en revanche, le pantalon offre beaucoup moins de résistance. Des sons aux odeurs de cafépaingrillé réveillent mes papilles. Je me tiens immobile pour ne pas éveiller mon corps alourdi par la nuit. « Elles sont parties ! »

Je peux dériver, nonchalante, d'un bord à l'autre et remplir tout l'espace de mon souffle apaisé. Le dortoir m'appartient, le nouveau jour peut naître.

Je ne verrai pas le soleil levant lécher les nuages. Je n'entendrai pas le bruissement de la rosée tinter à l'extrémité des tiges. Je ne goûterai pas de ces airs neufs, frais et vifs comme des gardons. Je ne sentirai pas la montagne prendre possession de l'alentour après avoir jeté son voile, en vaillante sentinelle...

Pour moi, juste la jouissance du lit et mon corps nu étendu sous les draps.

Ce matin-là !

Joe

Découverte matinale

Ce matin-là nous étions peu nombreuses à surprendre l'aube croissante.

Sur ce banc imbibé de la nuit, le froid nous pénètre. Rapidement, il va prendre ses distances.

Le potron-minet encore bien gris. C'est le silence. Notre haleine vive s'échappe de nos bouches tièdes. Une couette de nuages se détache, pour laisser apparaître une parcelle de ciel opalin. Les nuances varient, du rose barbe à papa, au bleu feutré de l'azur.

Nos paupières, encore engourdies de songes, s'agrandissent peu à peu émerveillées.

Attentives au moindre son. Un couic-couic modéré. Puis un autre de plus en plus aigu.

Dominique imite les oiseaux à la demande.

Les insectes frigorifiés sommeillent. Une araignée a tissé un fil de soie.

Une atmosphère balsamique nous envahit, Sylvianne est toute ouïe. Françoise photographie, insatiable, ce jour juvénile.

La rosée, émue par notre poésie, dépose ses larmes comme des cabochons sur les brins d'herbe.

Une larmette glisse de mes paupières, tombe au ralenti pour s'unir à ces perles éphémères.

Mes sens s'éveillent, se réchauffent. Subjuguée. Des rails immobiles, en attente d'un train fantôme, de passagers amoureux et curieux de savoir jusqu'où il peut aller.

Se perdre dans la garrigue qui écume, au-dessous de la ruffe rougissante qui s'impose.

Tout se passe dans l'imagination.

Je sors du lit mais je n'ai de cesse de rêvasser. Je ne peux que contempler, difficile d'exprimer un ressenti baladeur, car les mots pêle-mêle se heurtent pour pousser celui-ci et cet autre.

«Ciel, nuages, calme, odeur, ruffe, rosée, oiseaux, matin, bonheur.»

A nos crayons.

Une rumeur, rompt quelques instants le charme. Sur l'autoroute en contrebas ça bouge, je préfère penser que ce sont des lampyres qui se hâtent.

Deux bustes argileux, énormes étreignent le lac du Salagou en son creux. Des reflets pleins de promesses. Les franges nébuleuses modifient ses variantes par intervalles harmonieux sur la nappe impassible. Je suis fascinée. Une odeur furtive de thym. Ma tête virevolte je veux tout voir.

Le sentier proche de nous en pierres larges, blanchâtres, teintées de pourpre m'invite.

La plaine offre une grande variété de roches. Une aquarelle parsemée de végétation luxuriante.

Des verts si différents les uns des autres.

L'ombre d'un rayon perce, puis un stratus l'en empêche, disparaît, enfin le soleil se hisse. Sa lumière généreusement s'étale, ainsi la nature se dévoile entièrement.

Pas un souffle de vent. Les bourgeons d'un arbuste feuillu prêts à éclore. Des iris mauves émergent.

Les pâquerettes, les violettes, les boutons d'or et une autre odeur de thym. Tant de beauté pour nous seules, repues de ce kaléidoscope naturel, c'est alors qu'un véhicule nous surprend sur le chemin du mas Delon. Nous réintégrons la réalité, c'est fini, mais quelle expérience fabuleuse.

Krikri

Sensations matutinales

Ce matin-là, le ciel plombé
Se déchirait
Au-dessus du lac.
Des formes voluptueuses
Se découpaient
En camaïeux de gris.

Ce matin-là, un large cratère.
Accouchait
D'une montagne.
Une larme irisée
S'allumait
Au sommet des brins d'herbe.

Ce matin-là, des bourgeons
Eclataient
En feuilles ciselées.
Des demeures taillées
Se dissimulaient
Dans l'obscurité des dolines.

Ce matin-là, un oiseau
S'enfuit
Sans me dire son nom.
D'insomniaques poètes
Jonchaient
Un banc de bois.

Mô

Ecrire le silence (Any)

Oralement, on énumère toutes les phrases culte et les clichés sur le silence : ex : « La parole est d'argent, le silence est d'or ».

Puis chacun écrit un bout de texte ou liste les différents types de silence (ex : silence de la nature, silence des familles, le vide du silence etc.). Tout ce qui nous vient sur le silence ...

Chacun lit son texte.

Puis en négociant le temps d'écriture, on écrit un texte libre en rapport avec le silence.

Communication

- Pourquoi tu ne me réponds pas ? Hé ! Je te parle. Tu ne me vois pas ? Mais enfin, je te parle, réponds-moi. Vraiment on dirait que je compte pour des prunes. C'est plus que pénible. Tu as les yeux dans le vague. Ho ! Tu me vois, à défaut de m'entendre

- Hum !

- Hum ! Tu crois que c'est une réponse, je t'ai parlé de sujets qui me tiennent à cœur, je t'ai dévoilé des pensées intimes et tu fais comme si je t'avais parlé de... ce que tu veux manger à midi. Et moi je t'ai parlé des enfants. Je t'ai dit mon inquiétude pour notre fils. Ça ne t'intéresse pas ? Pourtant c'est important. Bon sang, tu es son père. Il a besoin que tu lui parles. Mais tu fais comme avec moi. On dirait que tu nous regardes sans nous voir. Pourquoi tu gardes tes pensées à l'intérieur ? Ton silence nous brise. Ha ! Oui, tu dis que les femmes parlent trop, que ce ne sont que des bavardages ! Non, je parle sérieusement, tu sais bien que je n'aime pas «les paroles pour ne rien dire». Peut-être ton enfance entourée de femmes qui parlaient beaucoup t'a fait penser que les paroles de femmes ne sont que des mots en l'air. Non, mes mots ne sont pas des mots en l'air, j'ai une tête, j'ai une cervelle et je veux communiquer. Quoi ! Tu mets ton manteau ? Tu sors ? Tu ne m'as pas répondu ?

- Chérie, je rentrerai tard ce soir. J'ai une réunion.

- Va au diable !

AnnieB

Silence choisi

Rien ne sortait de sa bouche. Trop d'émotions, trop de choses enfouies, trop... trop... pour être dit, de peur d'être démasqué, critiqué, banni de cette société où les paroles s'envolent, sont reprises dans les médias sans réflexion, déformées, détournées. Et pourtant n'est-il pas un lâche de ne rien dire, n'est-ce pas un moyen de se défilier, de ne pas protester.

Des silences fracassants

Et si je n'écrivais rien ! Si je me contentais d'écouter en silence les touches du clavier de Dominique ou le bruissement du stylo de ma voisine.

Tout compte fait, je m'allongerais sur le divan et écouterais ma petite musique intérieure avec en arrière fond des mots, des paroles qui ne peuvent franchir la porte qui ouvre sur la vie, la confrontation, le conflit, les souvenirs enfouis qui trottent dans ma tête en faisant souvent un bruit assourdissant. Oui, je profiterais de ce moment de plénitude pour regarder autour de moi... et écouter.

Oui, mais pourtant, le silence est-il forcément plénitude ? J'en doute bien sûr.

Les secrets de famille, les chapes de plomb, les non-dits qui se transmettent de génération en génération, n'aboutissent-ils pas inexorablement à un vacarme existentiel, à des identités brisées, à des folies ?

Le silence alors ne serait-il que lâcheté, conservation de la bienséance, du politiquement correct ?

C'est vrai, il y a des silences qui ressourcent, qui apaisent mais quel fracas, quelle destruction quand l'indicible ne peut se dire, quand la lâcheté prend le pas sur l'écoute, le conflit nécessaire, le respect de l'autre.

Quelqu'un a dit : «Ecrire, c'est hurler en silence».

Any

Concert

La salle de concert est pleine à craquer. Allegro. Puis vient un moment où tout est suspendu. Immobilité. Personne ne tousse. On dirait que nul ne respire, que c'est la musique qui reprend son souffle, qui gonfle son ventre, pour inspirer l'énergie du public. C'est un moment d'osmose entre le compositeur, le chef d'orchestre, les musiciens, les partitions et le public. C'est un moment de plénitude. Toute chose est à sa place et je suis là, au cœur de cet univers sonore, de cette vibration suspendue, à l'affût. Je ne suis qu'une vibration, qu'une corde tendue.

Dominique

Vocation

Elle a pris le voile. Elle s'est dé faite des rumeurs du monde. Elle coupe les cheveux qui la relie au monde comme les cordes d'un violoncelle. Elle est muette. Une tombe, elle est comme la tombe des ancêtres. Ses pas sont un mouvement silencieux, l'étoffe noire qui l'enveloppe est à elle seule l'expression de sa présence, imperceptible, ondulante, vibratoire. Et si sa voix s'élève entre les colonnes de pierre, ce n'est pas pour parler, c'est pour invoquer le Seigneur, pour fusionner sa propre pensée avec la Parole de Dieu. Le cloître devient le creuset de sa pensée, de ses prières. Il n'est nul besoin de parole.

Plusieurs fois par jour, depuis le moment où le point du jour met chacun à l'affût jusque dans la béance de la nuit, elle emplit la chapelle à elle seule. Là, c'est la musique de sa voix qui témoigne de son existence. Ce ne sont pas des paroles, ce sont des échos de son ancienne présence au monde qui surgissent, imprégnant le monde vivant, l'eau du puits immobile, les haies de buis odorants et les quelques brins de verdure du parterre. Ils se concentrent dans le jardin des simples, mêlés aux parfums de roses, du basilic ou de l'hélycrise, suscitant l'euphorie et presque la jouissance. Son désir a décidé de quitter son corps pour n'être que dans la crainte de Dieu mais, quoiqu'elle fasse, elle sent revenir en elle les cris d'amour de la vie profane.

Dominique

J'écris Silence

Sur le front de l'enfance
J'écris un mot : Silence
Sur les vagues du temps
Sur l'amour fragile et tenace
Sur les années qui passent
Sans pitié
Je n'écris que ce mot

J'écris les sept lettres d'or
Sans jamais dire le mot
Je les oppose au bruit
Les réinvente dans mes abysses

Je ne dirai plus rien
Jusqu'à l'explosion d'une voix
Dans la nuit
Jusqu'à la musique espérée
Tant et tant attendue
Jusqu'à la parole d'argent
Moins précieuse que l'or
Où baignent quelques mots
Qui viennent transpercer
Le tissu du silence.

Odile Martin-Chareyre

O combien j'aimerais entendre le silence

En ces temps de tumultes, taire les bruits trop agressifs.

Taire les paroles qui blessent. Plonger dans le silence profond comme on tombe dans un abîme sans fond. Une trêve dans le vacarme des villes. J'aime le silence des nuits quand le soir s'installe, pose sa noirceur. Le calme qui annonce le sommeil. Je dépose au pied de mon lit mes soucis. Silence ! Je vais dormir. Se taire à tout jamais ? Peut-être pas. J'ai encore des choses à dire, mais seront-elles entendues ? Parler ou me taire. Comblé le silence d'une communication muette. Il faut savoir écouter le silence des autres, il a tellement à dire. Dans les familles il y a des silences qui pèsent lourds : des secrets que l'on tait, de ceux qui empoisonnent s'ils sont dévoilés. Combien de silence sont partis dans la tombe.

Sylvie

Les recettes du silence

La recette du silence

Le silence, comment l'obtenir ?
Si on ne veut pas parler
Il faut écouter les autres
Les regarder, scruter leurs visages, leurs expressions
Les mettre mal à l'aise
Ne pas répondre à leurs tentatives de conversation
Détourner la tête, regarder ailleurs
Se noyer dans ses propres pensées
Rester muet, tourner les talons
L'autre finira bien par se décourager
Et cherchera ailleurs quelqu'un à qui parler
De plus bavard...

Denise

Silence à la neige

Prendre une belle couche de neige, bien aérée, bien légère, la déposer sur le paysage en veillant à ne pas l'affaisser par le bavardage, le tumulte, les secrets, les tabous ou la lâcheté.

Laisser reposer, se retirer en soi. Espérer sa musique. Etendre sur elle une étoffe. Et dormir. La laisser reposer et au matin soulever ce voile lisse. Il est prêt. Déguster.

Dominique

Sous pape ?

- Prendre une dizaine de muets
- Ajouter quelques sourds
- Les mettre dans une pièce.
- Y ajouter quelques nonnes ayant fait vœux de silence
- Calfeutrer les ouvertures vers l'extérieur
- Laissez mijoter quelques jours
- Puis ouvrir la soupape et déguster en silence

Sylvie

Recette de silence de Tatavivi

Recette originale, rapide d'exécution et très peu onéreuse.

Se conserve éternellement. Se consomme à tout moment de la journée, de la nuit, de la vie.

Pour une première fois, faire la recette la plus simple, en suivant les indications du dessin ci-dessous step by step.

INGREDIENTS

Une feuille de papier bien lisse et bien propre (format, taille et couleur au choix) ;

Un crayon noir (ou plusieurs - couleurs au choix, ou plumes, ou stylos) ;

Une gomme (ça peut être nécessaire surtout pour les débutants) ;

Un taille-crayon (ça peut être utile).

Vitamines : toutes sans exception

Calories : 0

PREPARATION

Dans un endroit calme de préférence, posez sur la table votre feuille de papier dans le sens de votre choix (portrait ou paysage);

Avec le crayon tracez, sans faire de pâté, un cercle (si vous êtes expert, vous pouvez faire un ovale ;

Sans sourciller, dessinez dans le tiers supérieur du cercle un œil à gauche et un à droite, à la même hauteur – de tailles égales, ouverts ou fermés – avec ou sans cils ;

Faites les sourcils et le nez d'un trait plus épais, puis marquez les narines – pour qu'il respire – (le nez descend jusqu'au milieu du visage) ; on peut, si on veut, y planter des cheveux, l'artiste décidera.

Pour les oreilles, tracez deux segments de mandarine ou deux coquillages.

Posez un doigt sur l'emplacement de la bouche – juste sous le nez – en prenant soin de ne pas la dessiner – elle doit rester fermée pour ne pas gonfler ;

Laisser reposer en comptant lentement dans sa tête : Une lance – deux lances – trois lances – quatre lances – cinq lances – SI LEN CE.

A déguster sans modération surtout en groupe. On peut fermer les yeux et esquisser un sourire de satisfaction.

Viviane

Tracé du contour du visage et des yeux,

des sourcils et du nez,

des oreilles et pour finir du sourire du plaisir.



Photos d'enfance

Choisir une photo en écartant évidemment la sienne. Ecrire le récit que vous suggère cette photo, tentez d'imaginer la réalité (le lieu, les personnages, l'époque, la situation, l'anecdote qui s'y rattache.). Si vous avez reconnu la fabrikultrice, notez son nom.

Chacune récupère sa propre photo : écrire un texte sur sa photo...

Les jours heureux

Il était une fois une petite fille qui voulait conquérir le monde, le ventre en avant et les bras en arrière, prête pour la lutte.

Cette enfant, c'est moi, déjà le virus de l'aventure était dans mes gènes.

J'étais amoureuse de mon papa (pas très original !) qui était si drôle parce qu'il parlait avec ses mains et inventait toujours des histoires.

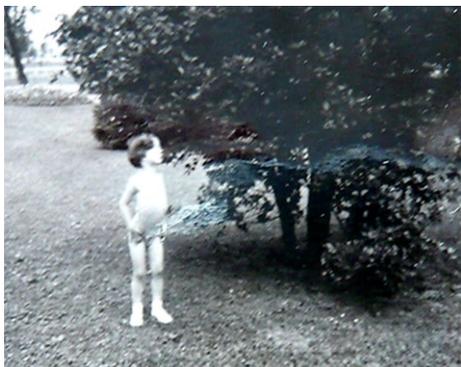
J'avais 4 ans, j'étais heureuse entre mon papa et ma maman et mes deux sœurs. Seul bémol, ma grand-mère qui me semblait méchante, en vrai, je l'ai compris plus tard, elle était malheureuse car son fils était mort le premier jour de la guerre de 14, elle ne s'en était jamais consolée.

Avant cette photo, j'étais assise sur les marches de la maison mais comme je ne restais jamais assise bien longtemps, alors je filais sur l'herbe.

Il y avait des hommes devant la maison, pas beaucoup, en réalité je ne voyais que mon papa.

Il y avait davantage de femmes car on allait faire un bal costumé et elles cousaient les costumes.

Tous ont dit que j'étais jolie déguisée en coquelicot.



Je me souviens de ma mère m'emmenant au concours avec mes sœurs déguisées l'une en indienne, l'autre en petit rat de l'opéra.

Comme dans un rêve, j'aurais été la Belle au Bois Dormant réveillée par le Prince.

Et mes lèvres formuleraient les mots :

JE VOUS AIME

AnnieB

Annie

Annie est en promenade sur l'avenue ombragée qui borde sa maison. Elle a environ quatre ans, elle est heureuse d'être sortie de chez elle en compagnie de sa maman. Celle-ci l'a revêtue d'une élégante petite robe à carreaux, avec un col Claudine qui lui donne un air innocent. Elle a décidé de faire des photos de sa petite fille. Annie est très fière que sa maman la fasse poser et lui demande de sourire. Elle obéit avec grand plaisir ce qui lui vaut des compliments. Sa maman lui promet d'autres séances de photos avec des tenues différentes. Elle s'imagine alors virevoltant à droite et à gauche avec des jupes à volants, qui tournent. Si sa mère lui propose de mettre un pantalon, elle refusera ! Le pantalon, c'est juste pour grimper aux arbres. Moi, je veux être belle !

Son rêve secret, c'est de sortir un jour seule de la maison pour rencontrer d'autres enfants, mais c'est interdit ! Peu importe, pour une fois je désobéirai et je pourrai avoir des copains et des copines... Finie la solitude, vive la liberté !

Denise



Any commente sa photo

(Derrière la photo, de l'écriture de mon père : *Annie septembre 1945*)

Curieux, je me trouve mignonne et mutine... j'ai du mal à me reconnaître... j'y retrouve surtout le regard d'un de mes fils. Marrant, cette robe à gros boutons, ces manches ballons et ce collier... il devait appartenir à ma grande sœur. Pour la coiffure, je me demande qui me coupait les cheveux ? La frange arbore quelques escaliers et on voit le bout de mes oreilles dépassant d'un carré au cordeau !!

La guerre est finie... l'an dernier, j'ai reçu une gifle, la seule et unique de ma vie... les Américains ont débarqué à Gap (Hautes Alpes) pour nous libérer, ils avaient de gros camions et donnaient des chocolats aux passants. Moi, j'étais avec ma grande sœur, sept ans, et on était allé faire les commissions. Elle me tenait fermement la main et moi j'avais envie d'aller voir les américains et

manger du chocolat. Aussi, quand nous sommes arrivées à l'épicerie (curieux je me souviens d'une épicerie très étroite comme un long couloir ...) j'ai profité d'un moment d'inattention de ma sœur pour m'échapper dans la rue. Des gens qui connaissaient un peu mes parents m'ont fait monter chez eux au lieu de me ramener chez moi. Je me souviens : ils m'ont donné du chocolat et une tartine beurrée, moi j'étais ravie et apparemment pas inquiète du tout.

Ma grande sœur est arrivée en pleurs à la maison, et on m'a raconté que maman qui était en train de monter une mayonnaise, et bien elle l'a complètement ratée... et elles sont parties toutes deux me chercher, laissant ma petite sœur (cinq mois) à la garde de mon grand frère (huit ans).

Finalement, les voisins ont décidé de me ramener à la maison, et en chemin, on s'est croisé devant la poste avec ma maman et ma grande sœur. Maman m'a giflée, elle était rouge de colère et soulagée à la fois, elle m'a fait mal mais j'ai pas pleuré, enfin si un peu...

Sinon, on m'a raconté que j'étais très bavarde à l'école et que ma voisine me refilait son chewing-gum déjà mâché, moi j'aimais bien le goût et puis à la maison on en mangeait pas, c'est sûrement les Américains qui lui en avaient donné.

L'hiver, maman venait quelquefois me chercher à l'école avec la luge. L'école étant en haut de la ville et elle me tirait en riant jusqu'à la maison.

Pendant la guerre mes parents ont caché des Juifs à la maison, j'en ai parlé à l'école et la maîtresse m'a dit que je devais me taire là-dessus, je ne comprends pas pourquoi ils se cachent et qu'est-ce qu'ils ont fait du mal.

Je vais en parler à mon père, lui me dira, et m'expliquera tout avec son gentil sourire et ses yeux bleus.

J'ai une petite sœur, elle a un an et quand il y eu des sirènes on est tous descendu dans la cave et on a transporté son berceau rose.

Je crois que je suis contente de ma famille.

Any

PS : C'est ma maman qui a décidé d'écrire Any avec un Y, je trouve qu'elle aurait pu le faire tout de suite à ma naissance. Mon deuxième prénom c'est Alix : j'adore ce prénom.

Concerto pour percussions et voix

C'est un dimanche de Pâques. Maman a préparé le repas pour toute la famille car c'est fête et les grands parents sont venus, ainsi que Tante Renée, Tonton Jean et mes cousins Georges et Jacques.

Evidemment la maison est trop petite. Je dis la maison mais c'est un appartement au 4ème étage d'un immeuble dont je n'ai plus qu'un vague souvenir car mes parents ont déménagé peu de temps après. Le parquet, oui, je m'en souviens car avec Georges et Jacques on s'amusait à glisser dans le couloir qui était toujours bien ciré. Mais ce dimanche de Pâques, je n'ai pas glissé. Ma tenue devait rester irréprochable.

- Claudine, reste tranquille a dit Maman. Je veux que tu sois l'admiration de tous.

Il est vrai que j'avais une robe tricotée par maman, blanche avec des jours sur le bas. Chaussures blanches et socquettes blanches. J'avais presque le costume d'une première communiant. Cela dit, j'étais encore trop jeune pour connaître les mystères de la foi.

Je suis restée dans un coin de la salle à manger.

Jacques et Georges se sont assis sur le parquet et m'ont dit :

- Qu'est-ce qu'on pourrait faire ?
- Les cubes ? Ai-je proposé.
- Ah non, pas les cubes ont-ils dit en chœur.

Ils avaient treize mois de différence, se ressemblaient presque comme des jumeaux et faisaient toujours de grosses bêtises.

- T'as pas des voitures ?

Evidemment je n'avais pas de voiture Noreev ni Dinkitoy comme eux.

Comme je n'avais pas les objets de leur désir, ils se sont mis à suggérer de chercher des casseroles et des cuillers en bois pour faire un concert.

Aussitôt dit aussitôt fait. Les mères étaient si occupées en cuisine qu'elles n'ont pas vu notre manège. L'orchestre se préparait. Ce serait un concerto pour percussions et voix. Jacques aux timbales et Georges à la caisse claire. Quant à moi j'ai fait la soprano colorature d'un opéra de 4 sous. N'allait pas imaginer que tout cela dégageait une parfaite sérénité dans l'appartement. Je m'égosillais, je tordais ma bouche de laquelle sortaient plutôt qu'une mélodie, des cris aussi puissants que ceux d'un monstre. Jacques et Georges riaient aux éclats.

Ma mère et ma tante sont arrivées brusquement.

- Jacques, Georges, qu'est-ce que vous avez fait à Claudine. Il y a eu des cris, des fessées, des punitions

Puis on m'a assise sur la chaise. Toute seule.

Ce dimanche c'est trop nul !

Dominique

Dominique enfant

Ce qui frappe, c'est le regard, comme si le photographe lui avait promis un bonbon si elle souriait, comme si elle voulait faire plaisir à ses parents, à sa maman qui est probablement à côté du photographe et lui dit : «Souris, ma chérie, voilà... c'est bien, le petit oiseau est sorti.».

Et maintenant, soulagée, elle ne regrette pas d'avoir subi le matin même la cérémonie exceptionnelle de la préparation à la photo : la robe en laine à collerettes, la barrette en or, le petit col Claudine et une chaîne en or avec une médaille probablement offerte à sa naissance par une marraine ou un parrain.

Elle a de bonnes joues rondes et des yeux interrogatifs qui cherchent à comprendre ce qui l'entoure.

Ses cheveux sont souples et longs, on dirait qu'on lui a fait des Anglaises (Lui a-t-on mis des bigoudis ?). En tout cas, elle n'a pas pleuré quand on lui a lavé la tête. On peut imaginer qu'elle n'est pas une enfant pleureuse, c'est plutôt une bonne nature, volontaire, aimant l'école, appliquée.

La collerette en laine rayée a dû être tricotée par sa mère ou sa grand-mère, elle aime bien l'avoir sur les épaules.

Quand la séance chez le photographe sera terminée, on lui mettra un petit manteau et elle repartira en sautillant en tenant la main de sa mère fermement pour rentrer à la maison.

Any

Papaouté

2 avril 1954. J'ai donc presque 3 ans. Je calcule. Est-ce que mon père est encore absent ? Il est parti en Indochine alors que j'avais quelques mois et est resté 2 ans et demi loin de son épouse et de ses trois filles. Peut-être la photo a-t-elle été faite chez le photographe afin de l'envoyer à mon père ?

Je me souviens de quelques bribes seulement. Ces paroles ressurgissent de temps en temps dans mes pensées et dans les paroles de ma mère.

- De tes cheveux magnifiques je pouvais faire des boucles, juste en enroulant les mèches sur mon doigt.

Cheveux, comme élément de la féminité, de la beauté.

En contrepoint, cette autre parole de ma mère :

- Quand ton père est rentré d'Indochine et qu'il t'a vue il a demandé « Mais qui est cette belle petite fille ? »

A quoi sert la beauté si je ne suis pas reconnue ?

Sans doute cet homme me semble-t-il un parfait inconnu. Nous sommes des étrangers l'un pour l'autre. Tout un lien à construire. Une nouvelle naissance pour moi. Peut-être pour lui aussi.

Avec papa je n'ai jamais parlé de cela.

Dominique

Souvenirs d'en France

Je me souviens de ces moments. Je me souviens de ce dimanche matin. Mon père, qui venait d'acquérir son premier appareil photo, avait demandé à ma mère et moi de poser devant l'Aronde toute neuve de mon oncle Claude. Le dimanche, jour de marché, était, pour moi, jour de fête. Nous nous levions de bonne heure, nous revêtions nos plus beaux habits. Ma mère mettait un soin tout particulier à me coiffer. Ma tante Margot nous avait offert de très jolis paniers tressés qu'elle avait achetés en Bretagne où elle avait passé ses vacances avec mon oncle Daniel et leurs quatre enfants. Le marché était pour moi l'occasion d'imiter ma mère, de jouer à la grande, mon panier au bras. Ma mère ne manquerait pas d'y déposer quelques légumes pour lui donner toute son utilité.

C'était en 1960, mon oncle Claude était très fier de posséder une voiture et de pouvoir conduire les uns au marché, les autres à la poste. Mes copines qui habitaient les maisons voisines me jalousaient, elles qui ne possédaient pas de voiture et devaient, pour aller en ville, s'astreindre à des horaires de bus. Quand mon oncle venait nous chercher, mes sœurs et moi, nous nous installions, serrées les unes contre les autres sur la banquette arrière et nous adressions des sourires de vainqueurs aux copines restées sur le trottoir et qui, une fois la voiture en route, nous poursuivaient en criant et riant.

Parfois, l'une d'elles avait le privilège de nous accompagner dans ce voyage. Alors, elle devenait reine, elle trônait à nos côtés, parée de ses plus beaux habits. Et

tandis que la foule pressée sur notre passage nous acclamait, elle se penchait à la vitre arrière, un immense sourire aux lèvres et agitait lentement la main.

Jeanne

Moi

Dimanche de juillet – fin de matinée – soleil de plomb –
plage des Sallettes – 10 km d'Oran

Toute la famille, oncles, tantes et parents traînent de lourds paniers chargés de victuailles, les cousins, cousines, frère et sœurs se chargent des accessoires plus légers : pelles, râteaux, sceaux et parasols.

Le soleil, au zénith nous brûle la peau. Nous sautillons pour nous déplacer sur le sable qui devient fournaise. Trouver le lieu idéal pour nous installer – pas trop loin de la mer, non ! Mais pas trop près non plus. Sous cet arbre peut-être ? Regardez ! On pourrait s'asseoir sur ces gros cailloux plats.

La chaleur du sable sous mes pieds est insupportable, je n'en peux plus, je lâche mes sceaux et pelles et je pleure.

Soudain, je me sens enlevée, saisie par une main immense, celle de mon père qui me dépose sur ses épaules. De là, j'observe la tribu avancer péniblement en un long cortège. Mon regard étreint la mer, le sable et les rares arbres donnant une pauvre ombre. Du haut de ses épaules, je domine le monde.

Jeanne

Instantané de photo

Dans l'arrière-cour de la maison, elle est là, jolie blondinette au sourire timide, dans sa petite robe à carreaux.

Devant elle, c'est certainement son papa qui la prend en photo. A cette époque, c'était souvent les hommes qui effectuaient les tâches techniques.

La photo en était encore une au début des années 60.

Personne autour d'elle, pas de frères ni de sœurs, ils sont plus âgés et certainement à l'école.

C'est sûrement la dernière année de liberté qu'elle peut savourer.

Derrière elle, un châtaignier laisse penser à une cour d'école, mais la bassine remplie de linge, posée sur le mur, reflète bien l'ambiance d'une arrière-cour familiale.

Petite fille au doux sourire, elle semble solitaire, attendant le retour de ses frères.

Aux retrouvailles après l'école, elle se transforme en une enfant rayonnante et joyeuse, pleine de vie, malicieuse à souhait, faisant le bonheur de son entourage.

Joli cliché d'une période de petite enfance qui se termine.

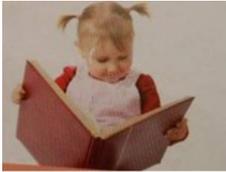
Petite fille deviendra grande et rejoindra les autres enfants, dans les turbulences de la vie.

Françoise

Mon petit monde féérique

Petite fille solitaire, toujours un livre entre les mains, on m'oublie, et je fais tout pour que l'on m'oublie.

Ce matin, ma grand-mère m'a coiffée avec des couettes, j'adore lorsqu'elle s'occupe de moi, elle est douce et patiente. Ma mère, elle, m'arrache les cheveux, tellement elle tire avec la brosse.



Aujourd'hui, je lis un livre de conte. Enfin, je fais plutôt semblant de lire, trop petite pour savoir lire.

Mais les histoires, je les invente.

Alors, je me mets à rêver, j'invente des petits personnages qui s'invitent dans ma vie, et viennent jouer avec moi. Ce sont des petits êtres malicieux, de taille minuscule, on ne les voit pratiquement pas, on les devine plutôt. En fait, je voudrais être comme eux. Rire, m'amuser, faire des farces sans jamais être punie.

Aussi, ce matin, lorsque je vois le petit lutin dans le coin de la page du livre qui me fait un clin d'œil, je l'appelle et lui demande : tu peux me dire ce que je dois faire pour venir vous retrouver ?

Facile petite fille ! Ferme les yeux, dis à haute voix la formule magique, et tu seras dans notre monde.

Oui ! Mais quelle formule magique ? Dis-la-moi vite que je puisse la répéter.

Dépêche-toi, j'entends maman qui arrive, je voudrais me faire oublier.

Trop tard, le petit lutin entend du bruit et s'échappe vite dans une autre page du livre.

Maman rentre et me gronde de m'être cachée.

Mais tant pis ! Dès que je le pourrais, je repartirai dans mon joli livre de contes, j'attendrais que le petit lutin vienne me faire à nouveau un clin d'œil.

Cette fois, j'entendrais la formule magique, et je les rejoindrais dans leur monde de fées.

Françoise

Photo d'une (autre) enfance



- Tu vois ?

- Je vois, je regarde, je ne détache plus les yeux de ta petite photo en noir et blanc. Une impression, une expression, deux petits visages.

Le tien est rond et blond. Regarde, toi aussi. Si les deux pans du gilet tricoté se soulèvent, tu auras tout d'un ange : Les ailes, les membres dodus et, surtout, l'émerveillement.

Tes yeux clairs découvrent la rue, la ville, le monde, un dimanche matin sûrement, dans les années cinquante. Ta bouche minuscule se prépare à prononcer des mots, à en inventer, à rire, pendant des décennies. Tu ne le sais pas encore et cette ignorance est émouvante au-delà de mes propres mots.

Je ne m'inquiète pas pour cette petite fille, malgré son innocence et sa tendre enfance. Elle est solide sur ses jambes chaussées de blanc et, surtout, une grande sœur lui tient la main. Je suis rassurée par l'aînée, tellement plus grande dans son beau manteau, son chapeau bien planté sur ses cheveux sombres.

Il faut la protéger. L'univers sombre des adultes est derrière elle, avec ces hommes immenses et cette femme triste, comme repliée sur un chagrin. Il faut qu'ils restent au loin, barrant la rue comme un mur. Qu'ils n'avancent pas vers elle, qu'ils restent alignés comme des statues, menace imprécise, ou alors : Qu'ils rentrent dans le «Tabac» obscur et laissent avancer l'ange vers sa lumière.

Odile Martin-Chareyre

Petite fille oubliée

Une petite fille sur un trottoir
Une traction avant sur une chaussée
Mais que fait-elle
Elle a l'air désespéré
Les passants qui passent ne la remarquent même pas



Une petite fille aux bras ballant
Mais qu'est-ce qu'elle a
Qu'est-ce qu'elle attend
Ses parents le prince charmant
Qui la prendra dans sa voiture
Lui offrira des bonbons
Lui offrira une toupie
Une poupée aux cheveux blonds
Elle attend peut-être qu'on l'amène
Faire un tour de manège
Une petite fille oubliée là
Et personne qui s'en aperçoit
Elle sourit tout de même
Elle voudrait qu'on lui dise on t'aime
La pluie commence à tomber
Personne qui vient la chercher
Seule sous la pluie
Et voilà que vient la nuit
Elle a attendu durant des heures sur le trottoir
Elle est au désespoir
Mais dans la brume apparaît
Déguisé en polichinelle
Un petit homme rieur
Voilà je suis là ma poupée.

Gisèle

Une petite fille en rire

Une petite fille en rire
Dans une ville en pluie
Une petite fille qui sait déjà ce qu'est la vie
Ses poupées traînent sur le tapis
Elle a vu des bébés chats
Sortir de sa petite chatte
Elle a compris que ce n'était pas de la tarte
Elle s'est fait une tartine de chocolat râpé
Le chocolat a dégouliné sur sa jupette
Par sa mère elle s'est fait gronder
Sa grande sœur lui a pris son pain beurré
Elle a longtemps pleuré
La vie elle sait ce que c'est
Le gros nuage le lui a dit
Quand il a éclaté au-dessus de la maison
Elle a éclaté en sanglot
Son papa l'a consolée
Lui a donné un camion
Elle l'a jeté sur le tapis
Ses poupées s'en sont amusées
Elle a mis sa dent sous l'oreiller
Mais la souris n'est pas passée
Car la nuit les chats sont gris
La petite bête a craint
De se faire dévorer
Alors la petite fille a encore pleuré
Elle a jeté sa dent
Dans un grand bol de lait
La dent s'est perdue
Elle ne l'a pas retrouvée

D'avoir tant pleuré
Ça l'a fait rire
Elle est allée faire une farandole avec ses sœurs
La vie elle la connaît.

Gisèle



Ma Photo

(à deux ans et demi)

Vous croyez que j'avance avec un regard décidé dans une rue d'Aubenas ? On pourrait le supposer, mais moi je me souviens surtout de ce sentiment de fierté et timidité mêlées.

C'est l'été et quelqu'un me photographie. C'est un évènement rarissime et presque aussi sacré que la messe vers laquelle je me dirige.

Je porte mes habits du Dimanche, mes préférés : La robe à smocks et col Claudine, le gilet angora blanc et les chaussettes dans les jolies chaussures, blanches aussi. C'est l'été et c'est Dimanche, jour du blanc.

Mes cheveux lisses brillent. C'est sûrement ma tante Ninette qui les a lavés. Quelquefois, elle me pose des bigoudis. Elle adore s'occuper de moi. Elle est jeune, n'a pas encore de fiancé et m'aime beaucoup. J'ai de la chance. Sans Ninette, je serais passée totalement inaperçue dans cette famille un peu trop nombreuse à mon goût.

Nous avons certainement monté la pente de l'impasse ensemble, ma tante et moi. Nous sommes passées devant la petite épicerie de madame Breysse, où ses deux filles, Jeannine et Marie-Louise, se préparaient aussi pour la messe de onze heures.

Nous avons longé les trois tables du « Café du Champ de Mars », posées en terrasse. Les chaises encombrant le trottoir. Les papets et les mamées se plaignent constamment à cause des chutes et autres accidents provoqués par cette terrasse.

Moi, je pense à Patrick A... en passant devant le café. C'est un garçon très pâle, toujours malade, avec une mère, une grand-mère et plusieurs tantes qui veillent sur lui comme sur la Sainte Eucharistie. Ce garçon maladif me met mal à l'aise. Heureusement, on ne le sort pas tous les jours, à cause de la pluie, du soleil, du vent ou de l'humidité.

Je préfère passer devant le « Tabac » de monsieur Gautier, juste à côté, puis devant le « Café du siècle ». Là, nous traversons et nous marchons vers l'église avec recueillement. C'est un moment solennel et merveilleux. Mon grand rêve est d'être Sainte Odile, mais je ne l'ai encore dit à personne.

Odile Martin-Chareyre

La reine des elfes

Maman et papa sont partis pour la journée chez tante Adrienne. C'est ma grande sœur Nicole qui me garde. Mais Nicole, elle a fait venir le voisin, Paul, pour jouer à la maman et au papa qu'ils ont dit ! Et puis, Nicole m'a dit « Va jouer dehors ». Alors cet après-midi, je suis la reine du royaume des elfes. Les elfes vivent dans le chêne qui est au fond du parc. Je vais là, comme cela ma grande sœur ne me verra pas. De toute façon elle est bien trop occupée avec Paul. Il fait très chaud, alors j'ai enlevé ma robe, c'est l'été... Je mets ma robe de princesse celle qui me rend invisible. Alors je vais voir les elfes près du chêne. « Regardez-moi, elfes, c'est votre reine qui vous parle ! Nous allons faire une farce à Nicole ! J'ai de la force parce que j'ai mis ma culotte à fleurs rouges ! Je suis « invincible » ! (Je crois que l'on dit comme ça). Je prends mes elfes avec moi, ils m'entourent, se posent dans mes cheveux que je porte très courts. Nous partons vers la maison, entrons et montons vers la chambre de Nicole. Nous regardons par le trou de la serrure. C'est drôle, mais Paul et Nicole se font des bisous ; pourtant ils se sont déjà dit bonjour tout à l'heure. Et ils continuent, moi ça me fait rire. Tellement rire que Nicole sort en ouvrant la porte brusquement. Moi, je ne bouge pas, un peu effrayée parce que je sais que ma robe ne me rend plus invisible, c'est pour de faux je le sais. Par contre, la colère de Nicole ce n'est pas pour de faux, et je me souviendrais longtemps de la giflette qu'elle m'a donnée.

Sylvie

Chez le photographe

Aujourd'hui c'est jour du photographe. Maman et papa m'ont emmenée chez Adolf Pérec, le grand photographe de la ville, celui qui fait des portraits. Maman m'a dit que les photos que nous allions faire c'était pour envoyer à tata Berthe, tata Léonie et tata Pauline. Alors avant, papa m'a emmenée chez la coiffeuse pour me couper les cheveux. La coiffeuse a coupé ma frange et mis une pince pour qu'on voie bien mes yeux, papa dit que j'ai un regard coquin ! Maman m'a mis ma belle robe, celle avec le col Claudine et les manches ballons. Et j'ai pu mettre le beau collier de perles multicolores que j'ai fait. Le photographe m'installe sur une chaise haute et me dit : «Ne bouge pas !» Mais derrière je vois papa et maman et j'ai très envie de rire ! «Ne bouge plus petite ! me répète le monsieur, fais un beau sourire !» Le photographe ne sait pas que mes sourires sont toujours très mignons, c'est maman qui me le dit tout le temps ; et celui que je fais sera pour mes taties et j'en suis très fière.

Sylvie

Souvenir brûlant



Il était une fois, dans un pays lointain et très chaud, en bordure de mer une petite enfant, moi, en vacances à Port-Saïd avec ma famille.

Ma mère et moi étions amoureuses de mon père. Moi, du plus loin que je me souviens, je lui enviais sa place.

J'avais quatre ans et voulais grandir vite pour fuir cette famille, loin.

J'étais assise à côté de Maizie, ma sœur aînée, en plein midi, sur cette perrissoire brûlante de soleil depuis l'aube. Nous posions pour la famille et la postérité.

Il y avait des hommes qui riaient de voir nos coups de soleil, d'autres qui se rinçaient l'œil.

Il y avait des femmes, au spectacle elles aussi.

Ils ont dit qu'elles étaient bien mignonnes ces petites juives, surtout la plus grande, dodue, à la peau bien laiteuse, la petite noirette était un peu craintive.

Je me souviens de ma mère passant de la crème Nivea sur le visage, les bras et les cuisses rouges de ma sœur. Toi, disait-elle, tu as ton maillot de corps, il te protège assez. Pourtant je cuisais, je cloquais. Je tenais en l'air, loin de la perrissoire le plus de peau possible. En équilibre fesses et bouts des doigts frôlant à peine l'embarcation.

Comme dans un rêve, mais très prégnant, je sens encore le feu de mes coups de soleil qui m'arrachaient des cris de douleur et des pleurs jusqu'au fond de mon sommeil. Et je vois ma mère à côté du photographe ambulancier, ses lèvres formaient le mot : SOURIS.

Viviane

Les objets insolites (Dominique)

Chacun a apporté un objet insolite.

La force des objets : A quoi sert un objet ?

Tour de table : dites pourquoi certains objets vous sont chers. Qu'il s'agisse d'objets qui vous appartiennent ou d'objet qui ne vous appartiennent pas.

Vous avez apporté un objet insolite.

1/ Faites-en la carte d'identité

Fiche descriptive: Nom, description, matière, forme, dimensions, coloris etc. Expliquez comment vous l'avez acquis (cadeau, achat, etc.) depuis quand.

Texte : Ecrivez pourquoi il a de l'importance pour vous.

On ne lit pas son texte.

2/ Passez l'objet à votre voisine

Prenez contact avec l'objet avec vos sens (toucher, vue, matière, odeur éventuelle, saveur le cas échéant)

Faites comme si cet objet était le vôtre.

Etablir la carte d'identité imaginaire de l'objet.

Nom, comment il a été acquis, à quoi il sert, histoire de l'objet avec vous.

Texte : L'objet est le personnage d'un récit ou d'un texte poétique. Vous avez le droit d'aimer ou non cet objet.

3/ Prendre un objet au hasard (parmi ceux qui sont présentés)

Ecrire un récit dans lequel cet objet sera le centre d'un évènement. Sont attribués au hasard un thème précis : Anniversaire de votre grand-tante que vous n'avez pas vue depuis très longtemps, au cours d'une cérémonie de mariage, hold-up, crime, bal du 14 juillet, vacances ratées, vendanges, pendant un cours de physique, dans un hall de gare, à la piscine, dans un bateau qui prend l'eau, etc.



Photos Any



Le clou arraché du passage

A passé toute une partie de sa vie au Bd St Michel à Paris.

Posé sur sa base, une protubérance en son milieu comme un clou fendu. On pourrait y mettre une petite bougie ou une cigarette.

Souvenirs, souvenirs – « Sous les pavés la plage » - Subversion/révolution/révoltes.

On peut le faire tourner comme une toupie. Une face lisse/une face rugueuse – le Yin et le Yang. La roue a tourné – vestige un peu régressif ? Espoir déçu ?

Idée délicieuse qu'il a été décroché avec force et rage pour servir de barricades ?

A toujours existé dans notre bibliothèque commune. A été mis dans le pot commun de nos objets par mon compagnon. Combien de pavés comme celui-ci dans les bibliothèques des anciens soixante-huitards ??

Pas de nostalgie, de l'eau a coulé sous les ponts.

Objet volé à la communauté – Où vont nos impôts ???

Any

Pointer le clou

Un énorme clou en fer oxydé, en forme de champignon, avec une grosse pointe qui peut s'introduire dans les jointures d'un mur en pierre.

A cette époque, en l'an 1580, une poignée d'hommes éclairés semait un peu la pagaille parmi les membres bien-pensants de l'église catholique. Ça avait commencé à Paris bien-entendu, dans la capitale, mais ça s'était très vite propagé dans les villes du Sud où se parlait la langue d'Oc.

Là, nous nous trouvons à Chamborigaud, dans les Cévennes. Dans cette région les hommes étaient particulièrement révoltés, ils voulaient remonter aux sources du christianisme, revenir à la pureté des premiers chrétiens, pour faire court, ils s'insurgeaient contre les abus de l'église régnante.

Certains s'exprimaient ouvertement, d'autres taisaient leurs convictions par peur des représailles, d'autant que le maire de Chamborigaud était un fervent catholique qui ne ratait jamais aucun office.

Bon nombre de ces dissidents, exilés de la capitale, venaient s'installer dans ce village où résidait le chef des protestataires. Ils arrivaient de plus en plus nombreux, au fil de ces années ; ils se faisaient construire de belles maisons en pierre, car ils étaient fortunés pour la plupart, ou achetaient celles à la vente.

Le maire, cousin germain du curé de l'église, se retrouva vite débordé ; il ne savait à qui il avait à faire car la plupart de ces gens se montraient très discrets. Il avait

chargé son fils de la délicate mission de les interroger, l'air de rien, et lorsque leur appartenance à cette nouvelle secte ne faisait plus aucun doute, père et fils allaient, en pleine nuit, enfoncer une espèce d'énorme clou entre les pierres des façades de leur demeure. Il se passa du temps avant que les résidents ne se rendent compte de leur manège et un jour, le chef de ces protestataires, excédé de voir briller autant de clous, se rendit à la mairie pour demande des explications. Mais, répondit le maire, ce n'est qu'une simple coutume, dans notre pays, qui consiste à pointer du clou les nouveaux arrivants, les venus d'ailleurs, dans un but de bienveillance et d'hospitalité et il ajouta : Notre église serait honorée de vous accueillir. Le chef ne fut pas dupe mais, néanmoins, remercia le maire de ses bonnes intentions.

Quelques années plus tard, tous ces gens-là furent tués et les clous extirpés des façades.

Gisèle

« *Face de Lune* »

Petite figurine en terre glaise qu'on peut tenir dans sa main. Chevelure en bout de laine de toutes les couleurs. Des yeux ronds, deux trous en guise de nez, un trait pour la bouche. Pantalon en laine, mains invisibles, impression que l'on lui a coupé les deux bras. Pieds invisibles



Photo Domi

Lorsque Christophe Colomb au 15ème siècle débarque du Santa Maria sur une terre au-delà des mers, il pense avoir découvert l'Amérique. Des petits personnages hommes et femmes, nus pour la plupart, mais des colliers en or autour du cou, accueillent les nouveaux arrivants. Sans armes, ils les saluent... on se congratule mais pas pour longtemps, Colomb doit rapporter de l'or à Isabelle la Catholique. S'en suivra une extermination des indigènes indiens et une recherche brutale de l'or précieux. Plus tard, on ramènera quelques spécimens en Espagne mais beaucoup mourront pendant la traversée. «

Face de lune » survivra, le temps d'être exposé en live, à la cour de la Reine.

Pour éviter qu'il s'échappe, on l'entrave comme on fait avec les chameaux dans le désert, avec un autre indigène. Tous deux mourront au bout de quelques semaines, la tête tournée vers le soleil, après avoir prié leurs ancêtres.

Dans un musée de Madrid, dont je tairai le nom, on peut voir leurs petits squelettes ratatinés par les siècles.

« Face de Lune » a encore autour du crâne quelques bouts de laine de toutes les couleurs, mais surtout des rouges, c'était sa couleur préférée.

Any

Le bola

Mon objet



Pendentif en métal (argent ?) muni d'un cordon textile noir. Sphère travaillée de motifs – ronds, points, creux et pleins, serpents, triangles (le tout très fins). Dimension : 1,5 cm environ de diamètre.

Contient une petite bille en métal qui permet l'émission d'un bruit très léger. Cela s'appelle un bola. C'est un bijou. Origine ? Indienne peut être.

Il a une particularité : porté par une femme enceinte il produit par la musique des ondes bénéfiques pour le bébé.

J'ai ce bola depuis samedi matin (14 mars 2015). Alors que j'étais à la pharmacie pour me procurer des somnifères (au cas où) pour le stage, j'ai rencontré Christine, une jeune femme, épouse d'un collègue de travail. Elle portait le même bijou. Je lui ai fait remarquer que j'aimais cet objet qui évoquait pour moi la période de grossesse de ma fille. Aussitôt elle m'a dit qu'elle en avait acheté 2. Elle a envoyé son fils à la voiture et a insisté pour m'offrir ce bola. J'en ai été très émue et lui ai déclaré que je conserverais avec plaisir, en signe d'amitié avec elle mais aussi avec l'espoir que si ma fille est une autre fois enceinte, je lui transmettrai ce bola.

Dominique

Land' art

Objet de Joe

Branche séchée d'un végétal. Il s'agit de deux branches reliées entre elles. Chacune d'entre elles forme une tige comportant de part et d'autre des petites branches se terminant par des étoiles à cinq branches.

Couleur vert/gris. Très léger, rigide, fragile, pouvant se casser ou s'écraser.

Origine végétale mais pas de goût, pas d'odeur ; texture douce sans aspérité ni piquant.



Photo Any

Ils passent la journée dehors, avec leurs parents respectifs. Claire et Sylvain ont dix ans et se connaissent depuis qu'ils sont tout petits. Leurs pères sont copains d'enfance.

Ce dimanche ils sont en pique-nique. Les mères ont préparé de grandes glacières remplies de victuailles, les pères ont pris leurs cannes à pêche. Autant dire que Claire et Sylvain sont libres de s'amuser sans que leurs parents soient sur leur dos.

Alors les enfants décident de ramasser des branches, des fleurs et des feuilles, des pierres de couleur ou d'une forme bizarre. C'est un concours. Ils vont rapporter de quoi surprendre l'autre.

Sylvain est parti de son côté à la recherche d'une pierre précieuse, d'une ammonite, d'une poignée de terre remplie

d'éclats brillants. Il se dit orpailleur et creuse la terre pour dénicher le trophée qu'il rapportera à son amie. Il veut l'éblouir. Il veut que l'objet de sa quête soit inoubliable, lourd, qu'il résiste au temps. Il désire que Claire puisse conserver cet objet longtemps, très longtemps. Il est le chevalier et Claire c'est sa Dame. Il va lui faire la cour.

Claire reste dans la clairière où les parents se sont mis à jouer aux boules. Elle regrette que Sylvain soit parti loin, hors de sa vue. Elle aime le sentir près d'elle, entendre sa voix, l'écouter et lui parler. Elle joue au concours de l'objet insolite mais ce qu'elle aime le plus c'est partager un morceau de sa vie avec lui. Ils ne sont pas dans la même école. Pourtant elle s'imagine jouer aux osselets avec Sylvain ou faire la course avec lui. Elle n'a envie que de lui donner une mèche de ses cheveux, une dent de lait qu'elle vient de perdre, un élastique, un trombone qu'elle garde dans sa trousse, celui qui est vert. Elle n'a pas sa trousse et sa mère n'apprécierait pas qu'elle coupe ses cheveux. Le concours ! Que trouver pour Sylvain ?

Les mères ont laissé sur la table de pique-nique des grappes de tomates. Après avoir déposé les fruits, Claire récupère les deux branches. Elles sont presque identiques. Elle les enlace et l'odeur verte et piquante du plant de tomate lui fouette le visage. Ses yeux s'illuminent. Elle va en faire la couronne de son roi, une couronne éphémère, mais ce sera juste un instant, le symbole d'un royaume.

Claire a 78 ans. Sa fille l'a invitée. Il y a des tomates cerise sur le buffet. Le souvenir de Sylvain est encore là, escorté par l'odeur végétale de la branche de tomates.

Dominique

Le gratte-dos

Je reçois un gratte-dos en bois orné d'une chouette (symbole de sagesse !).

Lisse, léger: pratique pour se gratter le dos ! A une extrémité la chouette, à l'autre une forme de fourchette.

Chouette brune aux yeux marron foncé et au nez plat.



Oh ! C'est insoutenable! Mon dos me démange ! Et il n'y a personne pour m'aider... Un objet pourrait m'apporter du soulagement... mais, où est-il donc ???? Où est la chouette qui se termine en fourchette au bout d'un long manche ???? Elle seule pourrait m'aider à faire cesser ce supplice. Ah ! Le voilà !

Quelle jouissance...!!!

Maintenant que mon dos est apaisé je me surprends à regarder avec sympathie cette chouette aux yeux marron bienveillants. Elle est tout en rondeur, toute en douceur. Elle m'a apporté la paix grâce à sa fourche griffue. Je vais donc la garder précieusement !

Sylviane

Mon plumeau

Manche en plastique noir, droit, simple. A l'autre bout des plumes douces aux couleurs vives, joyeuses.

Je l'ai acheté il y a quelques années dans un but utilitaire : faire la poussière! Et je le garde parce qu'il a des couleurs joyeuses pour dépoussiérer aussi la grisaille du quotidien.

Insolite parce qu'on peut détourner sa fonction. Il rappelle la Joie, la Douceur, la Légèreté... tout ce que je recherche...

Il est posé sur l'étagère comme un rappel, un pense-bête quand j'ai tendance à me laisser entraîner vers la lourdeur, la Tristesse.... DEPOUSSIERONS !

Sylviane

Les plumes de mademoiselle Zaza

Je reçois un plumeau multicolore (de Sylviane) : Plumes roses, vertes, jaunes, bleues, rouges.

Cet objet dépoussière ma mémoire et mon imagination.
Merci Sylviane !

Photo M6



La vie de Madeleine Dubon a changé brusquement.

Bibliothécaire dans une ville très résidentielle et très ennuyeuse, Madeleine était réputée sérieuse. Pendant, et en dehors de ses activités à la bibliothèque municipale, sa vie ne s'épanouissait

pas vraiment. Un mardi par mois, elle assistait à la soirée « Connaissance du monde ». Ses dimanches après-midi étaient consacrés au cinéma ; elle allait voir un film avec son amie Martine. Ensuite, elles buvaient une tasse de thé et bavardaient pendant une demi-heure. Deux fois par an, elle se rendait à Versailles avec des amies, admirait les massifs de fleurs et donnait à manger aux canards. D'autres petites réjouissances aussi peu exaltantes occupaient sa vie, sans la remplir.

Maintenant, elle est danseuse dans un cabaret à Paris, à Montmartre plus précisément. Plus tard, peut-être, nous

vous raconterons l'incroyable aventure qui survint dans sa vie et fit basculer son destin.

Elle ne s'appelle plus Madeleine mais Mademoiselle Zaza. Elle a troqué ses pantalons bleu-marine et ses chandails irlandais contre une jupette en plumes multicolores. L'opération s'est faite sans douleur. Elle a, dans un même élan, envoyé valser ses chaussures Méphisto par-dessus le Moulin de la galette et porte des talons-aiguilles de douze centimètres.

Ses mollets galbés, son truc en plume, son bustier argenté ravissent tous les soirs des bandes d'américains, japonais et autres russes pleins aux as. Elle lève en cadence ses gambettes, avec ses copines du cabaret. Elle boit du champagne à la place du thé et récolte dans son décolleté des poignées de dollars, de yens, roubles et autres billets extravagants venus de pays qui n'étaient même pas inscrits sur son atlas géographique.

Après les représentations, elle transpire dans sa loge en se démaquillant et, quand elle a ôté ses faux cils, elle croise son propre regard dans la glace. Elle se dit quelques mots, comme :

« Waouh ! Zaza, tu as fait du chemin.

Ou, plus prosaïquement, compte les billets déposés entre ses seins. Dernièrement, elle a gagné en un soir l'équivalent de son ancien salaire mensuel de bibliothécaire. La seule question qu'elle s'est posée est :

« Pourquoi n'ai-je pas fait ce job plus tôt ? »

Odile Martin-Chareyre

Les objets insolites (Mô)

Chacun a apporté dans ses bagages un objet insolite.

Les objets sont placés sur la table, devant chaque participant. Chacun se saisit de l'objet et chante : «Savez-vous passer le tradéridéra, savez-vous passer, ceci sans vous tromper.»

Il se divise en 4 phases liées aux paroles de ladite comptine:

Phase 1 : «Saaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa.....»

Les joueurs prennent leur objet dans une de leur main.

Phase 2 : «.....vez-vous passer le Tradéridéra, savez-vous, passer, ceci...»

Phase dite «Normale» : Chaque joueur pose son objet devant son voisin de droite (ou de gauche peu importe mais il faut que tout le monde fasse pareil sinon ça va pas aller...), lâche l'objet, prend l'objet posé devant lui (provenant donc de son voisin de gauche) et recommence. A chaque syllabe, un mouvement des objets.

Phase 3 : «...sans vous tromper...»

Phase dite «de plantage général» : elle débute en réalité sur le « ceci » précédent. Au «ci», le joueur pose son objet devant son voisin de droite (normal) mais ne le lâche pas ! Il le ramène devant lui pour ponctuer le «sans vous» puis le met à nouveau devant son voisin de droite «tromper». Il peut alors lâcher l'objet. Ce n'est pas clair ? Ce n'est pas grave, vous vous planterez la première fois, nous sommes tous passés par là...

Phase 4 : *On intègre dans nos récits les objets qui nous parviennent au fur et à mesure.*



La Huppe

« Petite huppe, pourquoi as-tu quitté ton nid ? Ta maman est allée chercher des vermisseaux pour toi et tu t'es sauvée. Elle t'avait dit de rester dans le nid. Elle va s'affoler quand elle va revenir. Es-tu allée te cacher pour lui faire une surprise, mais c'est une mauvaise surprise. Tu verras quand tu auras des bébés, nous, les mamans on veille sur nos petits et s'ils se perdent, où les chercher ?

Petite huppe rentre vite au nid.

«Savez-vous passer le tradéridéra, savez-vous passer, ceci sans vous tromper.»

Regarde la dame de la maison d'en face, elle a des bigoudis sur la tête. Je sais que tu aimes le rose, c'est ta couleur préférée, je te vois toujours humer les roses du jardin, mais, là, ce ne sont pas des roses et autour des bigoudis, il y a les cheveux de la voisine. Si tu sautes sur

sa tête, elle va s'affoler, crier, elle aura peur d'être envahie par un essaim d'abeilles. Petite huppe, au lieu de vagabonder, obéis à ta mère, retourne à ton nid.

«Savez-vous passer le tradéridéra, savez-vous passer, ceci sans vous tromper.»

Tu vois ce que je t'avais dit, le danger est grand .As-tu aperçu le soleil qui brille sur un objet bizarre ? Ha ! Tu ne sais pas ce que c'est ? Et bien c'est un indien et même le grand chef indien il est habillé de peau de bison, de fourrure de renard blanc et sur sa tête des plumes de cormoran. Ho ! Il est très beau, il a le visage peint de bleu et de noir, signe de son grand rôle dans sa tribu...mais...mais...voilà il a un arc, pas un petit arc, le grand arc du chef. Tu sais à quoi ça sert un arc ? A envoyer des flèches et le grand chef ne rate jamais sa proie.

Alors, crois-moi, obéis à ta maman, va te cacher dans ton nid.

«Savez-vous passer le tradéridéra, savez-vous passer, ceci sans vous tromper.»

Tu es bien caché, tu as raison, tu ne verras pas le spectacle des jeunes de la maison. Tu es bien trop petit pour voir ça. « Quoi, tu me demandes ce qui se passe, tu veux voir ? C'est le garçon que tu connais, il est avec sa petite amie, ils jouent à des jeux sexuels. Non ne regarde pas et puis je me demande si cette boule bleue hérissée de piquants peuvent leur apporter quelques plaisirs. Je ne sais pas vraiment comment ils s'en servent mais moi je n'en voudrais pas ! Nous les huppées, quand ton papa me couvre, il fait ça vite et bien. Non c'est avant qu'il doit me plaire. Si sa parade n'est pas belle, si ses plumes ne

gonflent pas suffisamment, je n'en veux pas, alors leur boule bleue, je la laisse aux humains.

«Savez-vous passer le tradéridéra, savez-vous passer, ceci sans vous tromper.»

Ta maman ne t'a pas raconté notre migration vers les pays chauds. C'était un long voyage. Mais en Afrique nous avons découvert un objet insolite. C'est léger, beige, de forme oblongue et transparent. On le trouve dans les arbres d'Afrique, les arbres à saucisses ! Les humains les ramassent, les font sécher et ils s'en servent comme d'une éponge. J'en ai vu qui frottaient leur peau avec ce luffa et après, disaient-ils, leur peau était très douce. Nous, nous avons nos plumes que nous lissons et nous sommes vraiment plus beaux que les humains, surtout quand nous déployons notre huppe. Quand ta maman rentrera, demande-lui de te raconter notre voyage, c'était avant ta naissance, avant qu'elle rencontre ton papa et c'est une belle histoire.

AnnieB

Séquoia



Sur son lopin de terre les bras étendus recouverts de peau d'hermine. Le faciès bleuté, trois traits noirs distincts pour exprimer ses perceptions, un bec d'aigle aux oreilles démesurées et rouges. Ce n'est qu'un masque, pour éloigner les importuns. Son anatomie entourée d'un pagne en peau de buffles, décoloré par sa bien-aimée squaw.

Les plumes sur sa tête lui rappellent le rituel de tous les petits garçons de sa tribu.

La potion ingurgitée lors du passage de l'enfance à la grande personne, il se sentit pousser des ailes puis emporté dans les airs.

Le sorcier lui avait dit : « Tu es un homme maintenant, tu seras le protecteur de la réserve, c'est pourquoi je te nomme Séquoia de la forêt ».

Des lanières en cuir de renard aux chevilles et poignets, il est figé dans le temps. Il rêve, il n'a que ça à faire, penser. Alors il décolle, les ailes du rapace le soulèvent. Il plane au-dessus de l'océan. Il s'extasie dans cet espace surdimensionné. Une horde d'oies sauvages, de flamands roses et autres oiseaux migrateurs le croisent sans surprise. Un caneton glisse du duvet de sa mère, il l'attrape au vol pour le reposer délicatement en sécurité et continue son essor.

Les nuages ouatés s'altèrent en représentations discontinues. Le soleil le réchauffe et détourne sa route, il est face à un aéronef bien singulier. D'une couleur criarde et ridicule, en matière souple sans orifice, entouré de multiples aiguillons. Un OVNI ou un dispositif pour surveiller la terre. Il lui fait penser au porc-épic sur ces terres du Colorado. Non ce n'est pas un

hérisson, c'est un objet étrange. La chose s'éloigne. Une éclipse l'aveugle, le fait défaillir.

Séquoia hésite, sent le sable sous ses doigts, il entend le murmure. Il fait un effort surhumain il se hisse encore et encore. Il ne voit pas l'éponge, mais la touche, vite il la repose, et si c'était un essaim d'abeille ?

Il a faim, depuis combien de temps il n'a rien dans l'estomac ? Il comprend qu'il est près d'un étang, de colère il jette l'éponge. Se lève énergiquement les bras tendus, va au hasard, droit devant. Il marche. Séquoia en a vu d'autres ! Il va trouver sa pitance coûte que coûte.

Il s'en veut d'être perpétuellement absent. C'est à se demander s'il ne s'invente pas des situations fantastiques au-delà du réel. Il se cogne le front à un tronc, il est en colère. Il ne peut voir le nid au creux de l'arbre. D'ailleurs, il n'y a pas d'oisillons, du moins pas encore. Il est rassuré. C'est lui l'oisillon, tombé du nid douillet qu'il n'a jamais connu. Il baille, il préfère fermer les yeux pour faire parler ces objets insolites plutôt que de fumer du crack avec les autres petits de son âge.

Séquoia erre, il n'a pas d'abri. Il a trouvé ces objets dans les rues de Kaboul.

Désormais, il raconte cette histoire aussi insolite que sa vie misérable. En fait raconter des histoires c'est sa nourriture.

Krikri

Malika



Photo : Mô

- Malika ? Malika ?

- Elle est dehors. Elle cueille les luffas. Porte-lui donc cet autre panier et aide-la à les stocker sur la terrasse. Pour qu'elles sèchent.

Leila s'exécute. Elle rejoint sa tante qui profite de l'ombre des courges pour se reposer. Elle est allongée à même le sol craquelé par l'été ardent.

Malika a fermé les yeux. Quelque part, non loin, des oiseaux s'activent. Elle les a observés longuement. Les petits apprennent à voler au rythme des pi-ou pi-ou encourageants de leur parents. Elle a vu le nid savamment tissé de plumes, d'ouate et de brindilles.

Malika ne dort pas. Elle écoute les va et vient des ailes malhabiles.

Elle pense à son fils. Elle le revoit faire ses premiers pas hésitants. Ils sont tous les trois, Samir, Mohamed et elle. Elle a sur la tête les gros rouleaux que Mohamed lui a posés d'une main ferme pour détendre ses longs cheveux qu'il juge trop frisés. Elle savait déjà,

pour sûr, qu'il aurait préféré épouser une occidentale à la peau claire et aux cheveux lisses. Elle avait, plus d'une fois, surpris les regards insistants qu'il jetait, dans le souk, aux touristes qui, sans complexes, s'affichaient quasiment nues.

Samir, chameleon branlant, va de son père à sa mère, les bras écartés comme le totem que son oncle Sliman lui a rapporté d'Amérique et qui trône sur sa commode.

- Malika ? Malika ?

La voix de la petite Leila tire brutalement Malika de sa rêverie. Quand elle ouvre les yeux, ils sont remplis de larmes.

- Ça va pas tata ?

- Ce n'est rien, Leila, juste une brindille qui m'a irrité les paupières.

A quoi bon évoquer avec l'enfant tout ce qui fait son tourment. A quoi bon lui raconter comment Mohamed lui a arraché Samir – qui n'avait pas trois ans – pour l'emmener vivre en France avec sa blonde aux cheveux lisses.

Trois ans que Malika a été amputée. Son cœur-oursin la blesse à chacun de ses battements.

Leila se penche sur elle et lui fait un bisou.

- Allez, tata, on se remet au travail ?

Oui, s'activer et s'activer sans cesse. Surtout ne pas laisser de place au chagrin.

Mô

Une étrange maladie d'amour



Une petite morsure d'apprenti vampire, lors d'une unique nuit d'amour, m'avait provoqué un mal être ainsi que d'insupportables douleurs qui empiraient de jour en jour.

Mon médecin traitant m'envoya consulter les plus grands spécialistes dans les domaines de la psychiatrie, de la neurologie et de la douleur. Devant l'énigme que je leur posais, ils se mirent en rapport les uns avec les autres et travaillèrent de conserve aux fins de poser un diagnostic sur mon mal. Ils durent délaissier, en les rassurant, tous leurs patients. La faculté elle aussi prit mon cas très au sérieux. Craignant une imminente épidémie mondiale, l'Ordre des Médecins prit des mesures : les chercheurs furent tous réquisitionnés séance tenante pour plancher

sur cette maladie inconnue. D'où venait-elle, comment s'attrapait-elle, ils ne le surent jamais car ils ne voulurent jamais m'écouter quand je tentai de narrer ma relation avec ce jeune vampire sanguinaire. La contamination par un vampire ? Ils haussaient les épaules et appelaient un infirmier en psychiatrie qui me calmait avec une piqûre.

Tous les appareils les plus sophistiqués, les plus bourrés d'électronique furent utilisés par des spécialistes venus du monde entier pour photographier, analyser, radiographies, MEB, 3D, IRM, scintigraphies, prises de sang et j'en passe. Je n'avais jusque-là jamais coûté un centime à la sécurité sociale, mais là, ça va douiller me dit ma grand-mère.

Au bout de plusieurs mois de sauvages manipulations et examens qui me laissèrent exsangue, une cellule suspecte fut enfin isolée, analysée puis modélisée. Les trois plus grands pontes vinrent triomphants à mon chevet pour l'exhiber telle un trophée. J'éclatai d'un rire peut-être nerveux qui les vexa. Ils s'accrochaient à un plateau d'aluminium dans lequel roulait doucement une sphère de plastique bleue turquoise hérissée de picots. C'est votre maladie, dirent-ils en un chœur parfait en me tendant le plateau comme une offrande. Ne trouvant pas la force de le saisir, ils me le mirent sous les yeux, faisant tourner la boule en tous sens.

- C'est ça, ma maladie ?

- Oui, Madame, dit le plus âgé, le plus diplômé, celui à la voix la plus grave qui devint caverneuse, tous ces petits picots que vous voyez là tout autour, voyez-vous, transmettent chacun une maladie bénigne, guérissable.

Mais, tous ensemble... tous mêlés... tous en même temps ... là... Là, il lâcha le plateau, leva les bras et les yeux au ciel. Voulait-il me faire peur ? Je ne pus sortir un son de ma bouche.

- Là, ma petite madame, eh bien, là c'est une autre histoire. Vous êtes-vous regardée dans une glace récemment ? Non ? Tenez regardez-vous dans ce miroir, qu'il sortit de sa poche.

- Oui, fis-je, je sais j'ai un teint de papier mâché. Une colère de désespoir commença à m'emplir.

- Madame... euh... je vais vous expliquer. Voilà, tous ces petits virus que vous voyez là provoquent une maladie qui métamorphose la victime, vous en l'occurrence, en courge urticante-urtiquée après la perte des membres supérieurs et des membres inférieurs. Regardez vous-même. Il enleva le drap qui me recouvrait. Je hurlai.

- Mais où sont mes bras ? Et mes jambes ? Mes seins ? Ma peau ? Je hurlai, tentant de sauter hors du lit. Mais j'étais si raide, si rêche ! Si impuissante ! La terreur m'envahit au point que je ne sentais pas la peau de mon visage s'amollir un peu au contact de mes larmes. Il continua. Le grand professeur pontifiait sous le regard respectueux et quelque peu envieux de ses collègues plus jeunes.

- Oui, vous sentez bien, c'est cela, oui, n'est-ce pas. Votre corps se rabougrit comme une vieille, courge à l'automne. Vos os se sont desséchés, rétractés, nous les avons déjà prélevés et nous les conservons pour d'autres analyses... à l'étranger. Non ne pleurez pas, madame, ça ne vous les rendra pas. D'ailleurs, ils ne vous sont plus

d'aucune utilité, vous savez. Découpés, tranchés. En solution. Réduits en poudre. Oui, votre boîte crânienne aussi... oui, Madame. Donc, je disais, votre corps dans lequel ne circule plus aucun fluide, duquel plus rien ne sort, sauf ces quelques larmes, probablement les dernières, et dans lequel plus rien ne rentre... Non, c'est fini, vous ne pouvez plus manger, non plus. Ni boire. En fait vous êtes devenu un légume, qui sèche sur pied... si l'on peut dire. C'est regrettable certes, mais nous faisons le maximum avec mes confrères du monde entier pour... oui, vous avez compris.

- Mais, mais, docteur, vous allez me guérir. Je ne vais pas rester comme ça ? Si ? Je vais continuer à me dessécher ?

- Hélas, chère Madame, je le crains. Nous ne savons pas à quoi vous avez été exposée, alors, évidemment... ça ralentit les recherches.

- Mais je vous l'ai dit cent fois déjà. Vous ne m'écoutez pas, docteur.

- Professeur.

- Pire, ça les stoppent, d'autant, ajouta le plus jeune, qu'il faut trouver le remède qui convienne, car nous ne pouvons pas vous donner les traitements médicamenteux de toutes ces maladies... Leur absorption vous rendrait... vous ... Vous tuerait.

- Oui, repris le vieux sage, il nous faut trouver un remède unique qui les traite toutes, mais dans votre cas, je crains... Nous n'aurons peut-être pas le temps... Je crains le pire.

Je me remis à hurler de plus belle. Un signe et l'infirmier qui ne quittait plus ma chambre se rua sur moi et

m'injecta une dose qui m'abrutit. La bouche sèche, je quémandai sèchement

- Je ne demande plus de miracle, docteur, euh, pardon, professeur, pleurai-je sans larme, c'est promis. Je voudrais juste qu'on me mouille, qu'on me trempe dans un bain tiède, que je retrouve de ma souplesse. De l'eau, même sans savon. Ça me calmerait un peu. Ça gratte tellement, si vous saviez, et je ne peux même pas me gratter. Pouvez-vous un peu ? Oui là, et là, et là aussi. Oui partout, partout, partout.

Tous me grattèrent y compris l'infirmier. Je n'avais peut-être plus d'os ni de membres mais je sentais encore très bien.

On me trempa deux fois par jour. J'aimais ces bains, mais chaque jour je constatais que je me perdais un peu plus dans la baignoire. Je rétrécissais, ou plutôt non, plus exactement, des lambeaux de cet enchevêtrement de fibres jaunes pales qu'était devenu mon corps m'échappaient ainsi que des... défécation ? Je ne sais, ça y ressemblait : des petites choses noires, dures, plates et luisantes qui partaient avec l'eau de mon bain.

Le temps passa, toujours le même, toujours différent. Certains scientifiques – les plus pragmatiques, déçus du manque de résultats de leurs travaux – se résolurent à abandonner toute recherche. Constat fut fait : on n'avait trouvé aucun médicament susceptible ne serait-ce que de me soulager. Aucun soin efficace. Aucune guérison possible. Et par voie de conséquence, aucun moyen de inventer un vaccin pour l'avenir. Pendant ce temps je me réduisais.

On insista en haut lieu, l'éthique interdisait d'abandonner tout malade. Il fallait lui garantir sa dignité à défaut de lui rendre la santé.

- Faire quelque chose, mais vite, avant qu'elle disparaisse complètement, dit un savant, il n'en reste plus que quelques centimètres. Donner un sens au peu de vie qu'il lui reste. Qu'elle se sente utile, à la société.

- Comme un objet ou une matière première ?, questionna le professeur écolo de service.

- Ne sommes-nous pas tous de la matière première ? Venus de la terre ? Et ne devons-nous pas tous y retourner à la matière première, la terre ? Il était visiblement irrité, celui-là.

Nouveau problème : m'utiliser. M'utiliser ? Oui. Mais à quoi ? Ils se penchèrent sur cette nouvelle question et y travaillèrent d'arrachepied. Ils avaient beau chercher, ils retombaient toujours sur la même réflexion : ça gratte bien, on pourrait même, si la maladie s'étend, trouver un moyen de commercialiser les résidus des patients : gratteuse, tampon gratteur. Tampon frotteur, c'est mieux, non ? Personne n'était convaincu. Il fut décidé de convoquer les sommités pour un symposium international.

Tous autour de l'immense table ronde, ils interrogeaient, lançaient des idées en observant la malade-légume. A force de se passer de main en main ce qu'ils avaient baptisé Coucourge - Tiens, passe-moi la coucourge. Prends la petite Coucourge. Je m'étais ramollie, assouplie. Même mon intérieur s'adoucissait, devenait

caressant. Une vraie ouate sous les doigts, un petit nid, dirent-ils. C'était la maladie qui continuait son œuvre plus les tripotages investigateurs que je subissais journallement depuis des années, maintenant. Je n'aimais pas mon nouveau nom, mais j'avais perdu la parole. Alors !

Le grand savant russe, le professeur Enzimov, se leva d'un bond

- J'ai une idée, nous pourrions miniaturiser un cosmonaute et le mettre dans cette coucourge-nid et l'envoyer sur Mars.

- Non, dit la professeure Scarlett Hine, je préconise que nous envoyions une astronaute américaine sur Saturne.

- Et moi, dit le professeur Bourjoie, je propose que nous envoyions Miss Monde sur Vénus, elle nous ramènerait sûrement une documentation très intéressante.

- Les Français, tous des cochons, s'exclama le chœur international, vous ne pensez qu'à ça.

- Tâtez-moi ça, dit le professeur Palpopoulos, Coucourge est devenue un étui pénien, comme celui de Dyonisos qu'on vient de retrouver. C'est à ça qu'elle doit servir.

- Ah, il ne doit pas aller bien loin Dyonisos avec ça s'esclaffa la professeure Ana Lisys Godrun. Nos Dyonisos sont autrement mieux achalandés. Elle me prit, me caressa dedans dehors côté crin côté duvet. Doux, oui, mais sûrement pas compétitif avec ce qu'il y a sur notre marché, ajouta-t-elle. Entre ses doigts, je tremblais de peur et d'autre chose que je ne sus définir à l'époque. Elle commença à me rouler doucement entre ses longs doigts et, à la surprise générale, je commençai à

m'allonger, m'élargir et rosir. Elle continua. Je continuai. Mes fibres s'assouplirent encore, caressant les paumes des mains de la dame suédoise qui me caressait. Tous s'extasièrent, surtout les femmes, elles enviaient leur collègue. Elles me désiraient. Certains hommes baissaient le nez, pour vérifier, comparer, estimer, supputer, puis rougissaient en cherchant un regard complice ou au moins bienveillant chez les femmes. Mais elles n'avaient d'yeux que pour l'étui rose bonbon – moi - et Ana Lisys Godrun. D'autres plastronnaient fort

- C'est bien trop petit, je l'éclaterais, moi, si je l'enfilais. Avec ce que j'ai naturellement, je satisfais et je comble toutes les dames, quelle que soit leur morphologie et leurs appétits. Je peux vous montrer, si vous voulez. Il se leva

- Non, non, pas de ça, pas ici ! Nous devons rendre notre compte-rendu définitif dans 55 minutes. Je vous rappelle que nous n'avons plus un sou. Plus aucune subvention, nous avons tout dépensé, gueula le professeur canadien Mike Rossell. Il était le plus écouté de l'assemblée car outre son renom dans la sphère de la recherche scientifique, il était reconnu comme grand chaman. De mère huronne et de père pied-plat, il avait hérité de leurs sciences chamaniques et pratiquait une médecine très naturelle et très appréciées et surtout très efficace à base de fumées, de bains à décoction de plantes sauvages qu'il allait lui-même cueillir autour du lac de Salagou dans une contrée lointaine, la France, je crois, pleine de ressources naturelles. Il me prit entre ses doigts. Encore rose, encore plus frémissante. Il alluma sa pipe et tira dessus. Il souffla délicatement sur moi. Mes poils se hérissèrent et gonflèrent au contact de cette fumée délicieusement parfumée chargée d'humidité. Il se leva, m'emporta,

quittant la salle sans un mot. Nous allâmes au jardin de l'institut où il continua à souffler sa fumée bienfaisante. J'ouvris les yeux et je crois qu'il me sourit. Je continuai à grandir, au point qu'il me posa sur ses genoux. Il commença à me parler dans une langue inconnue, entendue peut-être dans un vieux western. Puis il chuchota et psalmodia, c'était bien de l'Indien. Je grossis encore et devins encore plus encombrante. Lourde, molle.

Au bout d'un moment, il se leva, mit mes bras – tiens ils avaient donc poussé – autour de son cou et m'emporta dans la grande salle où tous parlaient en l'attendant. J'étais toute nue contre son grand corps.

- Vite, faites dépêcher tout ce qu'il reste de ses os. Nous allons pouvoir la sauver. Au moins quelques centimètres, même en poudre. Ça suffira.

Ma tête posée contre son cou, je l'embrassai et lui murmurai : merci, docteur, folle d'amour je suis pour vous.

Viviane

Contes fantastiques

en petits papiers

Etymologie du mot fantastique : Etymon grec fantasein : «faire voir en apparence, donner l'illusion», «se montrer», «apparaître», lorsqu'il s'agit de phénomènes extraordinaires

Le fantastique se caractérise par une intrusion brutale dans le cadre de la vie réelle.

Le petit Robert : 1/ «Qui est créé par l'imagination, qui n'existe pas dans la réalité.» 2/ «Qui paraît imaginaire, surnaturel» insistance sur illusion, faux-semblant. »

Le plaisir de lire un récit fantastique, c'est le plaisir de se faire peur. «Je ne crois pas aux fantômes, mais j'en ai peur»

Les Thèmes : Cauchemars, délires, sortilèges, pactes avec le démon, vengeances avec les défunts, les vampires, la femme fantôme, l'arrêt ou la répétition du temps – Epidémies etc.

Les personnages : Spectres, morts-vivants, fantômes, vampires, loups garous, poupées vivantes, possédés, la femme-fantôme, automates animés.

Les lieux : souterrains, labyrinthes, tombeaux, châteaux hantés, échafaud, montagnes perdues, cimetières, chambres secrètes.

L'époque : la nuit, l'aube, le crépuscule, le brouillard, toutes les heures où la vision est perturbée

Chaque participant(e) écrit sur 5 papiers différents :

- *Un thème (à inventer ou prendre dans la liste) (tas T)*
- *Un personnage (à inventer ou prendre dans la liste) (tas P)*
- *Un lieu (à inventer ou prendre dans la liste) (tas L)*
- *Une époque/un moment (tas E) (à inventer ou prendre dans la liste)*
- *Une conclusion / situation finale (tas S)*

Chacun tire un papier du tas et imagine un conte avec les items tirés

Temps d'écriture à négocier selon le nombre de participants (il faut avoir le temps de se relire)



Photo : Joe

Barbie et Ken

En l'an de grâce deux mille quinze de l'ère du brouillard permanent qui couvrait tout l'hémisphère nord du grand pays des brumes grises, naquit une fille dont la beauté faisait rêver toutes les jeunes filles. Il s'agissait d'un être d'une grâce extrême dotée d'une chevelure blonde comme l'avait été le champ de blé que cultivait Jean Chevreul, le paysan qui vivait à l'ombre du château de Barberisse. Ce lieu raffiné était doté de splendides jardins suspendus qui baignaient dans la lumière artificielle des lampes à leds pour la bonne raison que le pays étant noyé dans une épaisse couche de brume, nul végétal ne pouvait pousser sans l'apport de cette source d'énergie artificielle qui se substituait au soleil inexistant depuis des lustres.

Le château dont les extérieurs luxuriants attiraient la convoitise de tous les rois et reines des pays voisins et même les émirs et khalifes de l'Orient, les princes sans nom qui gouvernaient des continents entiers, jusqu'aux puissants traders qui avaient le pouvoir de transformer le papier en espèces sonnantes et trébuchantes, avait cependant un énorme défaut, celui d'être hanté. Les chamanes venaient régulièrement tenter de percer le secret de ce lieu mystérieux, les sorcières s'y faisaient oindre de suc de crapaud pour renforcer leur clairvoyance. Tous les efforts fournis par le prince de Barberisse restaient infructueux.

Aussi, régulièrement, entendait-on des gémissements lugubres, des martèlements sinistres et une pluie de cendre couvrait épisodiquement toute la contrée sans qu'on en trouva l'origine.

Le prince, à la naissance de sa fille avait équipé tout le château de la quadriphonie et étalé de moelleux tapis fabriqués à la Savonnerie de Lodève afin de masquer tous les fracas des fantômes qui erraient du donjon aux écuries.

La jeune fille avait grandi et était devenue très belle, quoique un peu sophistiquée. Elle avait reçu de sa marraine Leslie de Lamérique un prénom insolite qu'elle seule portait, Barbie. Très vite elle incarna la beauté éternelle. En effet, son père avait pactisé avec le diable afin qu'aucune ride ne vint ternir ou vieillir la peau lisse et bronzée de sa fille. Il faut ajouter que bien que le pays fut éloigné des rayons du soleil, la jeune fille passait chaque jour trois heures sous des lampes spéciales qui avait le pouvoir magique de rendre la peau non pas laiteuse ou blafarde mais au contraire dorée jusqu'à obtenir la teinte des feuilles de l'automne.

Barbie serait ainsi toujours une jeune fille de 20 ans, éternellement jeune, belle bronzée et désirable. Aussi, au terme de quelques années l'âge de Barbie fut complètement oublié. Même son père qui avait maintenant une barbe très blanche ne savait pas quel était l'âge de sa fille chérie.

Il lui présentait régulièrement des prétendants mais Barbie, on ne savait pourquoi, refusait tous les Lothaire, les Geoffroy, les Godefroy – lequel connaissait parfaitement l'art du bouillon de culture à tel point qu'on l'appelait Godefroy de Bouillon, les Charles qui avait toujours martel en tête, les téméraires, Louis le quatorzième enfant de la lignée des rois du Soleil levant. Aucun de ces valeureux conquérants n'avait grâce aux yeux de la demoiselle Barbie.

Lorsque son père lui disait :

- Ne veux-tu point d'époux ma chère enfant ?

Elle répondait systématiquement :

- Que nenni ! Mais comme elle était bègue comme sa marraine, elle formulait Ken... Ken... Ken... Sans pouvoir dire la suite.

C'est pourquoi lorsqu'un jeune homme du prénom de Ken se présenta pour un CDI de plongeur-cureur d'évier au château, il fut immédiatement embauché.

Deux jours après il épousait Barbie.

Trois jours après, le père de Barbie tua Ken car il constata que sa fille avait passé sa nuit de noces dans les eaux grasses de la cuisine du château.

Dominique

Une histoire fantastique

C'était la nuit, l'enfant, terrorisé par la femme fantôme, était attaché.

Pieds et mains liés. Impossible de s'échapper.

Cette femme, habillée d'un linceul était effrayante.

Que lui voulait-elle ? Elle semblait vouloir l'emporter.

Mais l'emporter vers qui ? Vers quoi ?

A ses côtés, deux poupées possédées. Ces poupées, il les reconnaissait, c'était celles de sa sœur, celles qu'il lui avait volées.

Il ne savait plus que penser. Qu'allait-on faire de lui ?

Le punir, le tuer ?

Les poupées aux yeux noirs, au regard diabolique, se frottaient les mains.

La nuit était de plus en plus sombre, un brouillard épais.

L'enfant était porté, par la femme fantôme et les poupées possédées.

Quand soudain, il reconnut le cimetière.

Je vous en supplie ! Non, pas ça !

Je n'ai pas commis de crime, seulement emprunté les poupées de ma sœur.

Personne ne l'écoutait.

La femme fantôme stoppa devant un tombeau. Elle lâcha l'enfant.

Voilà où tu vas dormir à tout jamais ! Lui dit-elle.

Pétrifié, l'enfant se mit à pleurer.

Pitié ! Pitié ! S'il vous plaît ! Je suis encore un enfant !

La femme fantôme le bâillonna. Il commença à s'étouffer.

C'en était fini de lui. Ses larmes coulaient à flots.

Ses cris restaient coincés dans sa gorge. Personne ne l'entendait.

Soudain, il tomba du lit et fut réveillé, le cauchemar se terminait.

Il tourna la tête vers la fenêtre, et soudain, vit s'échapper la femme fantôme.

Les poupées possédées étaient redevenues des poupées d'enfant.

Il n'y comprenait rien, cette histoire le dépassait. Rêve ou réalité, on ne saura jamais.

Françoise



Dessin : Sylvie

Un vampire dans le miroir

En l'an 666, dans une nuit de pleine lune rousse, dans le vieux cimetière du Conte de Roubignac, en Transylvanie, la terre rouge sang s'ouvrit et laissa apparaître un cercueil recouvert d'un drap noir et de roses grenat. La lune rousse se mirait dans l'eau du lac, la comtesse se mirait dans son miroir.



Un jeune-homme s'extirpa du cercueil, de sa grande bouche cramoisie pointaient deux canines blanches, étincelantes, prêtes à se planter. Il reniflait comme un chien, cherchant une proie. Il ne se souvenait que vaguement des lieux car il avait été enterré là cinq cents

ans auparavant. Le cimetière ne comptait que quelques tombes envahies par les ronces, les inscriptions, sur les dalles, étaient à moitié effacées, néanmoins il put lire les noms et les dates :

César de Vinasky né en l'an 5 avant Jésus-Christ, décédé en l'an 103 après J.C., son oncle ; Elodie Catesnoï épouse de Romano de Vinasky, née en 90 après J.C., décédée en l'an 140 après J.C. sa femme ; Alberro de Vinasky son neveu, Léopoldo de Vinasky, son autre neveu, Léopoldia, sa sœur, sa sœur bien aimée...

Il écrasa une larme sur sa joue d'ivoire. Il avançait en titubant entre les tombes. Un goût de sang montait jusqu'à son gosier du tréfonds de ses entrailles. Une odeur âcre de sang chaud s'échappaient des fenêtres grandes-ouvertes. Il n'essaya même pas de pénétrer par la grande porte, il escalada directement la treille au tronc épais. Ses lèvres frémissaient, ses yeux se rétrécissaient.

La Comtesse, en robe de nuit de mousseline blanche, dormait tranquillement dans son lit à baldaquin, elle faisait un doux rêve. Ses longs cheveux noirs s'éparpillaient sur des coussins moelleux, en dentelle bleue. Il se perdit en contemplation devant elle.

Elle se regardait toujours dans son miroir et se trouvait belle. Lui, le souffle coupé, la dévorait des yeux, elle ressemblait à sa fille Adèla qui était morte dans ses bras, il y a plus de 350 ans. Il souffla doucement sur le visage de la châtelaine, elle esquissa un sourire. Elle se contemplait toujours dans la glace, mais à présent elle put voir se dessiner le visage du jeune homme, elle le trouva beau et son sourire s'agrandit. Il approcha son visage du sien, il sentait son souffle chaud, il effleura ses lèvres,

elle les entrouvrit, elle ouvrit les yeux, le vit, la crapaudine qui se balançait le long de son poitrail, lui chatouilla les lèvres, il caressa sa longue chevelure brune, y noya sa face, y sécha ses larmes, l'étreignit contre lui, elle se laissait faire comme une poupée de chiffon, elle fondait. La lune pleurait des larmes d'étoiles qui venaient s'éclabousser dans les draps chiffonnés. Il lui remonta la chemise en mousseline, il y eut un froissement tendre, elle succomba, il la serra avec fougue, le cou de la belle se tendit vers ses canines perlées, elle sentit les dents qui la mordillaient et à l'instant fatal où elles allaient se planter dans sa chair offerte, elle se réveilla en sursaut, elle se tordit entre ses draps blancs en hurlant tant la frustration était grande. Ce n'était qu'un rêve ! Elle se leva, décrocha du mur l'épée en or de son grand-père et se l'enfonça dans la poitrine.

A ce moment le beau vampire franchit la fenêtre. Il fut pétrifié par ce qui s'offrait à ses yeux : le sang jaillissait de la poitrine de la châtelaine comme l'eau d'une fontaine. Il s'en abreuva jusqu'à plus soif mais, comme preuve de son infini amour, il lui épargna la morsure fatale qui l'aurait faite vampire. Il s'empara d'elle, l'entraîna dans les hauts cieux où ils sont pour l'éternité.

Gisèle

La Dame aux Chats

Je m'appelle Éloïse Aka. Je vis dans le village de Celle, sur les rives du lac Salagou, dans la partie, presque, engloutie.

Autrefois, j'étais une jeune fille insolente, heureuse de vivre. Le lac, n'existait pas encore. Avec mes cousins, je courrais me cacher dans les grottes du massif de la Ramasse. C'était fabuleux ! Il y avait de grands dessins d'animaux préhistoriques et nous y gravions nos initiales, entrelacées, à l'Opinel. Un jour, avec Yvan, on a fait le pacte du sang. C'était aussi le jour de mes premières règles. Deux filets de sang dessinaient, sur mes jambes, des traces rouges comme la terre de chez nous. J'appartenais au Salagou, pas encore à Yvan.

Puis, vint le temps du barrage, tout était sens dessus dessous et nos trésors furent noyés : nos forêts, nos près, nos cépages... Je courais comme une folle pour sauver ce qui pouvait l'être. Par un matin, de brume, où l'eau montait inexorablement, je distinguais une barque accostée au rivage. C'était la première fois. En plissant les yeux, j'aperçus une silhouette massive qui se tenait debout.

- Viens ! Approche !

L'eau continuait de monter, léchant déjà les premières maisons du village.

- Viens ! Approche !

Je reculais, machinalement, de l'eau jusqu'à la taille. - Viens ! Approche !

La maison de ma grand-mère venait de disparaître...

- Viens ! Approche !

L'ombre, mystérieuse et trapue, s'allongeait jusqu'à me recouvrir. L'eau montait, toujours.

- Viens ! Viens ! Je peux sauver ton village si tu m'appartiens...

L'eau montait toujours...

- Viens ! Viens !

J'approchais. Je fermais les yeux. Et, je m'étendis sur la terre rouge... Le village de Celle fut sauvé.

Je m'appelle Éloïse Aka, on m'appelle la Dame aux Chats. Vous en avez peut-être, croisé quelques-uns...

Joe



Du lard ou de l'agneau

Il y a seulement quelques mois qu'il était dans la peau de quelqu'un d'autre.

Ce n'était pas un méchant Espéga. C'était un ancien joueur de rugby. Régulièrement, avec des potes, il allait voir des matchs dans la région.

Ensuite, victoire ou pas ils terminaient dans un troquet. Jusqu'à présent rien n'était arrivé mais voilà que l'inattendu se trouva au détour du chemin...

En rentrant chez lui, après une de ses virées, il arrêta la Punto pour pisser devant le cimetière du Puech et là, un être immonde lui sauta dessus. Ce forcené mi bête, mi-homme le griffa et lui enfonça ses canines dans le cou.

Espéga, un peu empégué, se dit qu'il regardait trop la TV. Avait-il eu la berlue ? D'un seul coup, la bête, les naseaux à l'affût, le lâcha pour se diriger vers le coffre du véhicule. Le monstre disparut dans la nuit comme il était venu. Espéga, sans qu'il le sût, ne dut son salut qu'au gigot d'agneau qu'un de ses copains lui avait donné lorsqu'il l'avait déposé à Lodève.

Et il rentra chez lui, quelque peu estourbi, des douleurs un peu partout, rien de plus normal après un match dans lequel il s'était engagé à 110%, comme à son habitude. Il se coucha sans réveiller Josiane.

La même nuit, le 29 mars exactement, il se réveilla quand sonnait le carillon du salon. Minuit.

Il grogna. Il se leva en titubant jusqu'à la salle de bain. Il appuya sur l'interrupteur. Le grand miroir lui renvoya

une image digne des bouquins de Stephen King dont il avait toute la collection dans la bibliothèque du salon. Des poils longs et drus sur les mains. Le front cabossé, des oreilles de chauve-souris. Putain ! C'était quoi cette connerie ?

Affolé, il se rhabilla. Dolmen son chien, de trouille, alla se planquer sous le canapé. Il devait en convenir, il était devenu un loup-garou. Il sortit du mas Delon. Josiane dormait encore.

Un brouillard à couper au couteau.

A la croix de l'Attrape Rêve, il s'agenouilla et implora tous les saints de Dieu et du Diable qu'on lui vînt en aide. Mais ni les uns ni les autres ne bougèrent le petit doigt. Alors, il s'enfuit vers le plateau de La Mourière, prenant ses jambes à son cou, hurlant à la mort. Grimpa à Olmet, se cacha dans la tour. Décida de rentrer malgré tout, au petit matin, tenaillé par une faim de loup. Il rasait les murs. La crainte d'être



Dessin : Mô

reconnu le faisait flipper. De plus, ce matin-là, le soleil s'en donnait à cœur joie.

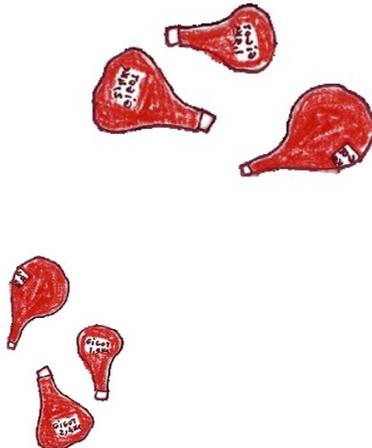
A son grand soulagement, pas d'âme qui vive dans les rues.

Il rentra sans faire de bruit dans la maison. Josiane dormait toujours. L'autre l'attendait sur le canapé du salon. Soudain, dans le cerveau d'Espéga, se dessinèrent non pas un, ni deux, ni trois mais douze gigots. Les douze gigots qu'il stockait dans son congélateur pour le grand tournoi de l'école de rugby du Puech



En deux temps trois mouvements, il balança par la fenêtre les douze gigots. Le monstre n'attendit pas d'invitation pour aller festoyer. Espéga verrouilla volets et verrous et alla se coucher. La chaleur parfumée de Josiane ne tarda pas à l'endormir, apaisé.

Krikri.



Madame la mort

Ce soir-là, j'avais regardé la télé jusqu'à point d'heure. A grand renfort de Paddy et de bières – c'était le 17 mars, jour de la saint Patrick, je zappais au hasard et j'étais tombé d'abord sur *Les Misfits* de John Huston, avec la scène fameuse où Marilyn tape une balle dans une raquette, au milieu d'un cercle concupiscent formé de cowboys avinés, puis un documentaire sur les aveugles et la lecture, qui m'avait tenu éveillé jusqu'à 1h du matin.

Aussitôt dans mon lit, je sentis mon corps peser sur le matelas avec une telle force que je me croyais entre les parois satinées d'un cercueil aux douces senteurs de chêne. J'étais bien. Je m'interdisais tout mouvement et aussitôt je fermais les yeux pour ne plus les rouvrir.

Sont-ce les trois coups de l'horloge ou une soudaine envie de pisser qui me jetèrent hors du lit ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que je me retrouvais dans la salle de bain, la tête dans le cul. Je n'avais pas éclairé pour éviter de me réveiller tout à fait mais je trouvais machinalement la cuvette. Les chutes du Niagara n'auraient pas fait plus de fracas. Je jetai un œil par la fenêtre. Le brouillard était dense, la nuit impénétrable pourtant je discernais, dans le jardin une ombre blanche, fugace, puis une deuxième, puis une troisième. Je passai ma robe de chambre, enfilai les bottes de caoutchouc restées dans l'entrée, décrochai le fusil et sortis.

Aussitôt je me sentis happé par la brume épaisse. Je ne voyais même pas mes pieds. Je criai : Qui va là ? J'armai le fusil. Là, sur ma gauche des frôlements dans l'herbe.

Je mis aussitôt la crosse sur l'épaule et visai. Je tirais un coup. La détonation et le flash réveillèrent la nuit. Je crus apercevoir un spectre, non pas un spectre. Madame la mort en personne, comme jaillie du tableau de Gauguin. Entourée de voiles blancs. Au lieu de fuir, j'avancais vers elle. Je trébuchai. Ma tête heurta violemment contre une jarre d'Anduze.

Quand je repris mes esprits, j'étais dans ma chambre, le soleil filtrait par la jalousie. Je touchais mon front. Je retirais ma main gluante. Je n'avais donc pas rêvé ?

Mô

Madame la mort – Dessin : Sylvie





D'après une tapisserie de la Savonnerie de Lodève

L'asile

J'avais pris ma voiture pour rejoindre le village voisin, on m'attendait au café pour fêter les cinquante ans de mon meilleur ami. Mais ce soir-là, tout s'enchaina pour le pire. D'abord, ma voiture hoqueta avant de s'immobiliser sur le bas-côté. Aucun voyant ne s'était allumé, elle s'était simplement arrêtée. Trop éloigné du village, je vis au loin des lumières. Et décidai de marcher jusqu' à ces éclairages lointains. Alors que j'avançais sur le chemin, une éclipse fit disparaître la lune, je n'y voyais que dalle. Et tel un cafard, je tournais en rond. J'arrivais par hasard devant une bâtisse : grande maison que je ne connaissais pas. Je tapais et la porte s'ouvrit toute seule. J'entrais. Le hall était immense : face à moi, un escalier de marbre blanc et noir, de chaque côté les murs étaient recouverts de tentures défraîchies, en lambeaux... l'une d'elles représentait une crucifixion sur le Mont Blanc. J'avançais un peu et demandais doucement :

- Y a quelqu'un ?

Je sentis derrière moi, le froissement d'une étoffe.

- Que madame m'excuse, dit un homme, je ne voulais pas vous effrayer. Que puis-je pour vous ?

L'homme qui se trouvait devant moi n'avait rien d'humain mais ressemblait à un spectre blafard, ses yeux rouges luisaient dans la pénombre du hall. Je sentis un frisson me parcourir, traverser mon dos...

- Que madame m'excuse encore, dit le spectre, vous êtes la bienvenue en ma demeure et pouvez y rester le temps qu'il vous faudra...

Pour toute réponse, je pris mes jambes à mon cou et courus jusqu'à ma voiture. Celle-ci démarra au premier tour de clé, la lune était réapparue et je retrouvais le chemin du village. Devrais-je raconter ma mésaventure à mes amis ou taire cette parenthèse inattendue et cauchemardesque ?

Sylvie

Les noms d'ici



Photo Joe

- *Rassembler des noms de lieux de la région du Lac du Salagou : aidez-vous de la carte, de la documentation, des noms collectés au cours de votre séjour.*
- *Vous pourrez utiliser ces noms en respectant ce qu'ils désignent (ex. la Lergue = rivière) ou en les utilisant d'une autre manière (ex. Lergue = nom de famille)*
- *Commencez votre texte en vous ancrant dans la géographie de la région où nous sommes puis libre à vous de faire évoluer votre texte à votre manière tout en veillant à utiliser un maximum de termes locaux.*
- *Vos personnages seront des personnages de la région (personnel de l'Office du Tourisme, viticulteur, maire du Puech, curé de l'église du village, etc.)*

Monsieur Pégairolles de l'Escalette

Monsieur Pégairolles de l'Escalette souffrait d'une rousserole aiguë ... on savait depuis longtemps qu'il avait également une malformation génétique, à savoir : un cœur en abside traversé de drailles de couleurs brunes-rouges ravinées. Cette particularité familiale provoquait des arrêts cardiaques par intermittence qui le rendait coléreux, acerbe et mélancolique.

On fit venir un Barry de Grand Chemin à qui on promit écus, victuailles et bijoux s'il accomplissait une mission de grande importance : il devait en l'espace de quelques jours ramener au Château de l'Escalette les choses suivantes :

- Une queue de scorpion du Languedoc
- Une tête de fauvette Pitchou
- Un cœur de Monticole bleu
- Un lézard ocellé
- De la résine de Pin d'Alep
- De la terre de la plaine viticole de la Marquerose

Tous ces ingrédients étant destinés à être pilés, broyés, concassés en une poudre miraculeuse qui avait en son temps soigné un des ancêtres de Monseigneur Pégairolles de l'Escalette.

Notre Barry de Grand Chemin partit dare-dare promettant d'être très vite de retour avec tout ce qui était demandé par l'entourage de notre pauvre Monseigneur.

Hélas, en chemin, après avoir suivi pendant quelque temps le ruisseau des Corbières, il arriva dans un endroit paradisiaque dénommé depuis l'antiquité : « l'Oasis des Garrigues ». Là, il fut accueilli par des nymphes venant tout droit de Mas du Paradis. Elles l'endormirent avec du Picpoul, de la liqueur d'iris d'eau où nageaient encore des petits crochetons du Lac du Salagou, et quelques câlineries que la bienséance ne me permet pas d'évoquer ici... Toujours est-il que le lendemain, quand il se réveilla, il sentit qu'il y avait quelques failles dans le dispositif d'accueil... surtout lorsqu'il se mira dans une mare d'eau claire et réalisa qu'il avait été transformé en iris nain tout juste bon à hanter pour l'éternité des ravins calcinés ou pullulaient des couleuvres de Montpellier et des genêts scorpion.

Monseigneur Pégairolles de l'Escalette mourut quelques semaines plus tard dans d'affreuses souffrances : son cœur en abside fut entreposé dans une chapelle Romane à côté d'un prieuré surmonté d'un frêle clocher à double arcade.

Any

Etrange sensation

Ce matin, Jules Bosc ressent une sensation étrange. D'ordinaire il se lève juste au moment où le lac se met à rougeoyer, lorsque les mésanges se rassemblent devant sa capitelle à l'endroit même où lui-même sort son quignon de pain. Mais ce matin il sent que quelque chose a changé. Il s'est levé plus tard que d'ordinaire alors que déjà son voisin Firmin Quissol, celui de la grande baraque, est déjà juché sur son tracteur dans sa vigne de grenache. Jules et Firmin se détestent depuis toujours. Car Jules a épousé Eve Lode alors qu'il l'avait courtisée en premier.

On pourrait dire qu'il y a prescription car cela s'est passé il y a 40 ans mais ils ne se sont jamais réconciliés.

- Bou diou, je suis pas d'aplomb ce matin, pense Jules.

Jules s'est mis à l'olive depuis que l'Europe lui a proposé une indemnité pour arracher sa vigne. Il avait 14 ha mais ses deux filles n'ont pas voulu reprendre l'exploitation. Il repense à son travail de viticulteur, les foires viticoles dans tout le pays, et tous ces efforts qui ont peu à peu fondu. Car une fois les vignes arrachées il a vu sa terre se couvrir de ronces, de genêts envahissants qu'il faut malgré tout maîtriser avant qu'ils ne rongent jusqu'à la bâtisse aux murs épais. Epais de soixante-dix centimètres dit-il aux quelques randonneurs qui passent près de sa maison.

Il vient de croiser Jean Rabejac, le Maire.

- Dis-moi Jules, lui dit Jean qui le connaît depuis toujours, tu viendras avec moi à la communauté de communes pour l'AOC ?

- Oh ! Tu sais moi l'AOC je n'y crois pas. Pas plus que leur vin soit disant bio. Tout ça c'est des histoires de technocrates. Alors pour l'AOC tu iras trouver qui tu veux, mais pas moi.

- Alors je vais demander à Firmin.

- Malheureux, tu n'y penses pas ! Pas lui. Tu sais bien qu'il fera tout pour faire capoter ton idée. Il est fier, orgueilleux et veut racheter toutes les vignes pour devenir majoritaire à la coopérative.

Les deux hommes poursuivent leur conversation jusqu'à ce que Jules avoue.

- J'ai la crainte de tout, ces derniers temps, je ne sais pas pourquoi.

- Tu es malade peut être, tu as vu le docteur au moins ?

- Non, c'est ma fille...

- Dis-moi ...

- C'est cause qu'elle travaille trop à la Savonnerie. Je suis tracassé. Ma petite Fauvette, elle se tue les mains à tirer sur les lisses. Ses yeux ils tirent aussi tellement elle doit mélanger les fils de couleur. Pense, vingt-huit mille couleurs différentes ! C'est pas une vie ça !

- Mais elle est fonctionnaire ta petite Fauvette. La mienne elle va jusqu'à Val d'Aurette pour travailler.

- Et ce ciel, tu as vu ce ciel ce matin. Regarde comme la ruffe est terne. Sent comme il fait froid soudain alors que pas un nuage ne traverse le ciel et qu'aucun vent m'apporte de la fraîcheur venue du Larzac. Je me demande ce qui se passe. Encore faute à l'uranium. Ils nous ont tout empoisonné. Même ma cartagène je lui trouve un gout amer.

Ils constatent que la lumière s'assombrit. Ils ont froid tous deux.

- Il me vient la maladie dans le corps dit Jules. Pourquoi j'ai froid comme ça ?

- Quelle heure il est ?, demande le Maire.

- 10h30, répond Jules sans consulter sa montre.

- Non, Jules tu n'es pas malade, c'est le jour de l'éclipse !

Dominique



Les Cartaginois

En arrivant au mas Delon, j'ai aperçu une pancarte qui m'a intriguée : Vin de Cartagène.

Vin des Carthaginois, ils sont venus jusqu'ici ? Étrange !
Le lendemain je sonne au caveau. Monsieur et Madame Rabeyjac m'accueillent.

Vin de Cartagène : jus de raisin plus un quart d'alcool.

- Le nom ? Ou bien apporté par les Carthaginois... mais chez nous ajoute Mme Rabeyjac, il n'y a pas de H comme en Espagne donc c'est la composition de notre Cartagène : 3 quarts +1 quart.

Depuis trois générations Jean Rabeyjac fait de la Cartagène et du vin du Puech. Mais la commune risque d'être envahie par les habitants d'Olmet car, voyez-vous, explique Madame Rabeyjac, Olmet tombe !

- Olmet tombe ?

- Oui des jardins sont déjà descendus et la maison de ma tante Guilhem va bientôt tomber. C'est que la terre, c'est de l'argile et des roches basaltiques ont dit les géologues. Avec le réchauffement climatique, la pluie ravine tout.

- Je n'y crois pas, rétorque Jean Rabeyjac, c'est des gens de Paris, ils n'y connaissent rien.

Madame Rabeyjac pourtant confirme :

- Même que, en bas, au Puech près de l'Aubaïgue, on a monté des espèces de grandes tentes rondes, ils, les écologistes, disent des yourtes ! Ils veulent que les gens d'Olmet laissent leur village, leur dolmen, leur église,

leurs jardins et qu'ils viennent s'installer en bas au risque de recevoir Olmet sur la tête ! Mais le pire c'est que ceux-là, qu'on dit « les écolos » ils veulent qu'on partage tout, les jardins, les maisons – enfin les yourtes – et pourquoi pas leur lit !!!

Alors ma tante, que son jardin est plein de fleurs, des iris, des euphorbes, des genets où viennent butiner les oiseaux, les grèbes, les rousserolles, les fauvettes pitchou, que de sa fenêtre, on voit le Salagou, Octon, les Cartels où son frère a perdu sa maison, vous croyez qu'elle va aller s'enterrer en bas, sans le soleil, sans la montagne, pour vivre « en communautés » qu'ils disent ! Non, ma tante, elle a dit qu'elle restait avec son vieux, tout perclus qu'ils sont, mais nés là, ils mourront là !

Alors j'ai voulu voir Olmet. C'est un petit village, perché sur un piton comme le Puech avec des jolies maisons où les cardabelles sur les portes donnent la pluie et le beau temps.

Après je suis descendue près du ruisseau d'Aumelas et j'ai vu les yourtes. J'ai découvert ce qui faisait si peur aux Cartagènes. La secte en réalité n'était qu'un couple de jeunes parisiens, épris de nature, qui ont construit des gites, en forme de yourtes, pour citadins voulant se ressourcer dans les garrigues, herboriser, nager, pêcher, photographier.

Je suis retournée au caveau des Rabeyjac, les Cartaginois, et je les ai rassurés. Ils étaient contents bien qu'un peu crédules. Ils m'ont offert une bouteille de Cartagène. C'était bien bon !

Je reviendrai pour voir si Olmet est toujours sur son piton et si les yourtes ont prospéré.

AnnieB

L'ermite Jean

En 1851 la région de Lodève prospérait grâce à la manufacture de Villeneuve. Un préfet de la capitale s'y était installé pour rendre des comptes. Les grands domaines viticoles appartenaient à la famille saint Julien. Le père mourut après la dernière attaque de phylloxéra. Le fils resté sur les terres et qui devait prendre la succession passait pour un original. Jean voulait peindre. Après la lecture du testament, il planta là son héritage. Son frère aîné administra ses terres avec son épouse. Très économes, ils lui allouèrent une petite pension : « Il ne fallait pas que ça coûte » et veillèrent ainsi à son éloignement. La fantaisie de ce frère pouvait nuire à la réputation familiale du vin St Julien.

Jean partit le deux décembre 1851 avec son mulet et sa carriole chargée de toiles et de pinceaux. Il avait à peine trente ans. A la sortie du Puech, il croisa une bande d'ouvriers. Ça grondait dans les campagnes au-dessus de Béziers. Ils disaient : « Les gars de Villeneuve vont nous rejoindre à la barricade ». C'était une insurrection à cause du coup d'état de Paris. Encore un empereur ! Y'en avait marre de trimer douze heures par jour à l'usine ou à la vigne pour payer les frasques de ces parisiens !

Personne n'arrêta Jean et son mulet. Il s'installa dans une grotte du causse de Toucou avec un lit de grésou. Il partagea sa solitude avec la huppe fasciée et la fauvette pitchou.

Trente ans après on avait oublié qu'il était de la famille saint Julien. Le cultivateur d'Octon disait : « Té j'ai vu le fada du causse » et comme on disait aussi que la sal avait

du goût, il ajouta : « Il doit pisser son ortie ». Ce qui était un ragot. Jean prenait son eau de la Tibérenque à la source de la Frille. Il fabriquait le rouge avec la terre de ruffe. Il laissait infuser le jaune de la fleur au cœur de miel du causse et pour le bleu, il avait le secret des plantes. Certes avec le mélange, peut-être que l'eau était un peu verte, mais qu'est-ce qu'on pouvait dire de la Dourbie et de la Lergue avec les usines de draps ?

Il descendait une fois l'an au marché de Lodève pour acheter une chèvre ou changer de mulet. Il y exposa quelques toiles. Le maire de Lodève passait par là avec son ami médecin, Ponce Gazel. Ce nom bien connu était celui de l'arrière arrière ancêtre, fondateur de l'ermitage de Jean d'Aureilhan de Liausson. Aujourd'hui en 1880, il menaçait de s'effondrer. Le dernier ermite avait peur. Il plaquait tout pour St Guilhem. Ponce proposa à Jean Saint Julien de prendre la suite, après quelques modiques réparations. Il pouvait y gagner une nouvelle notoriété, la dernière étant de polluer la rivière du causse, mais il refusa. L'avenir lui donna raison, car il ne fut pas connu comme ermite, mais renommé pour sa peinture. Ponce lui acheta une toile auréolée de rouge et de noir puis d'autres qui appartiennent aujourd'hui au musée de Lodève. Certains tableaux ont servi de maquettes pour la fabrication des tapis de la savonnerie à partir de 1966.

Elisabeth

Rencontre lunaire

C'est le printemps, les rives du Salagou sont peuplées de roselières et d'iris d'eau, d'un jaune éclatant, où les hérons trouvent refuge.

C'est le temps (250 000 d'années), qui a fait son travail en façonnant ce relief de ruffes, terre rougeâtre déposée dans des cuvettes. Ces ruffes ont servies à construire d'anciennes cabanes de vigneron, sur la commune de St Jean de la Blaquière, dans le canyon du Diable.

Sur la commune du Puech aux terres rouges, pour preuve d'une occupation remontant à 5 000 ans en arrière, on peut admirer un magnifique Dolmen.

La rivière qui coule au pied du village se jette dans la Lergue. Sur le lac du Salagou, plus précisément au lieu-dit « La Lieude », des empreintes de fossiles de Thérapside, plus communément appelés « reptiles », peuvent s'admirer sur une dalle ayant conservé ce passage.

Sur le site du lac, également, des édifices religieux, comme la chapelle de Notre Dame des Clans sur la commune de Celles, ou la chapelle romaine de St Pierre de Mérifons.

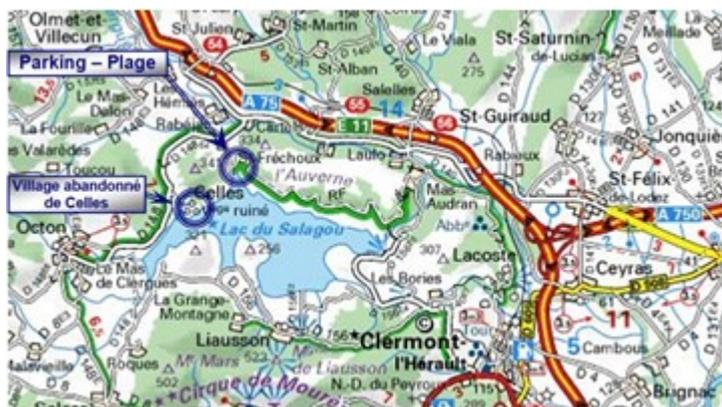
Enfin, plus loin, en bordure du lac, une combe, appelée « La combe du mort », sorte de tombe creusée naturellement par l'érosion des sables.

Un cadavre y a été retrouvé voilà quelques années.

Françoise



Photo Viviane



Silence on tourne au Salagou !

La fée de Malavieille qui habitait le château de Malavieille, avait sympathisé avec Madame de Roubignac d'Octon qui habitait le château de Bonaventure. Assez souvent, Madame la Fée enfourchait son aigle de Bonelli pour aller rendre visite à la Comtesse d'Octon. Elle attendait pour cela que le Petit Duc eût hululé trois fois, c'était un code entre elles.

Madame de Roubignac était un peu sorcière, à ces moments perdus, ce qui n'était pas pour déplaire à la fée de Malavieille qui raffolait des breuvages que lui concoctait la Comtesse. Celle-ci s'inspirait des recettes transmises directement par les Celtes qui s'étaient installés, cela fait quelques siècles, au Mont Liausson. Après avoir, toutes deux, dégusté ces puissants élixirs qui les illuminaient de la tête aux pieds, elles allaient à dos de mule, rendre visite au célèbre ermite Enjalbert qui vivait dans une grotte de Mourèze et qui, à force de manger des orties, était devenu tout vert épinard. Les deux dames l'avaient pris en pitié, à chacune de leur visite, elles lui offraient une liqueur douce qu'elles dissimulaient dans une gourde en métal et qui avait pour effet de le faire virer au rouge, rouge lie de vin, comme la ruffe de la région ; ainsi, disaient-elles en riant sous cape, il se rendra invisible aux yeux du commun. Le pauvre ermite ne s'en apercevait même pas, il retournait à ses méditations et elles s'en repartaient, toute hilarantes, sur leur mule. Sur le chemin du retour les bêtes refusaient d'avancer, alors elles mettaient quelques gouttes d'une essence spéciale sur leurs babines et celles-ci volaient

par-dessus les collines jusqu'à leur demeure. Les habitants s'écriaient :

- Tiens, un vol de mules ailées !

Ils avaient l'habitude.

Mais un jour la quiétude du lieu se trouva menacée : Deux hommes dans la ville ; en Zone Rouge, un grand film de Enrico avec Sabine Azéma et Anconina. De surcroît, une communauté de hippies étaient venue s'installer à Celles, petit village incendié et abandonné. Les autochtones n'appréciaient guère cette invasion mais la fée, elle, en était enchantée ainsi que son amie la Comtesse de Roubignac.

Une scène du film se tournait dans le bar d'Octon, qui ce jour-là, était plein à craquer ; Madame de Malavieille et Madame de Roubignac s'y étaient rendues, on ne les remarquait pas tant elles se faisaient discrètes. Sabine Azéma était accoudée au bar devant une menthe à l'eau dans laquelle la serveuse, avec la complicité de la fée, avait versé quelques gouttes du fameux élixir.

- Silence, on tourne !

Le metteur en scène, Enrico, lançait ses ordres d'une voix autoritaire ce qui agaçait notre fée. Sabine Azéma porta son verre à ses lèvres et but quelques bonnes gorgées. Les tables du bar étaient, pour la plupart, occupées par des hippies aux cheveux longs et fleurs dans les cheveux. Ils étaient figurants, tout de blanc vêtus. Au moins ils servent à quelque chose ! Ricanaient les gens du coin. Anconina s'approcha de Sabine et débita sa réplique. Alors, sous l'œil ahuri du metteur en scène, l'actrice traversa la salle, se dirigea vers une table et se

jeta sur un bel hippy aux yeux pistache ; elle l'embrassa à pleine bouche et ne voulait plus le lâcher. Enrico dut intervenir, il l'arracha brutalement des bras du jeune homme, mais à cet instant la fée lui lança un sort et il fut transformé en argile blanche pour qu'il passât plus inaperçu.

Tous les clients burent jusqu'à plus soif, toute espèce confondue, en compagnie de nos deux grandes dames. Il est à noter que l'Ermite Enjalbert, par amour pour l'humanité, n'avait pas décliné l'invitation de la fée qui, toujours à son insu, l'avait coloré en rose pâle.

A minuit, ils allèrent se baigner dans les eaux envoûtantes du lac, éclairées par la pleine lune. La fée Malavieille y plongea la statue d'argile blanche, Enrico réapparut, tout penaud. L'Ermite qui s'était trempé dans l'eau redevint vert épinard. Ils festoyèrent jusqu'au petit matin. Le film fut présenté au Festival de Canne.

Tout est bien qui finit bien. Les fées dansent encore à minuit sur le Lac du Salagou, les nuits de pleine lune.

Gisèle

O temps suspendis fort tes viols

O temps suspendis fort tes viols¹

On est complet au Madelon ² en large, du 14 au 21 mars. Tous les gîtes ont été réservés depuis quatre ans. Mêmes les yourtes d'Omelette³ ont été réquisitionnées. C'est pour le championnat du monde d'échecs qui se tient cette année à Le Puech. C'est la première fois et le maire, Monsieur Latour, a fait un discours en Lavalette insistant sur l'honneur qui est fait à sa commune où ils sont tous fous de joie de recevoir l'élite mondiale de la culture internationale.

Pour l'événement, l'Association des Joueurs d'Echecs Vaincus Bien qu'Ayant Roqué Fort⁴ Mais Méritants Quand Même a obtenu une AOC (Artistes Ocellément⁵ Contrariés).

Le maire de Lodève, celui qui exhibe sa montre Pion, achetée avec on ne sait quel argent – ou volée on ne sait à quel roi ni quand – et bien qu'habituellement très cavalier, ait prêté à Latour un tapis et une tapisserie récemment restaurés à Lodève. L'un pour la salle des mariages où aura lieu la finale, tapis des Gobelins 1675 (vingt fils au millimètre carré – pur soie de Chine) : fleurs de genêts, feuilles d'acanthé et lézards ocellés. L'autre, tapisserie de douze mètres carrés, de 1679 en soie de vers importés de Camplong en Asie jumelée à Camplong ici. Elle représente le roi et la reine faisant leurs ablutions matutinales en se savonnant mutuellement dans

¹ Viols- le-Fort

² Mas Delon

³ Olmet

⁴ Roquefort

⁵ Ostensiblement ou obligatoirement ou orriblement ou ... oh, la, la !

l'eau d'Eve ni d'Adam⁶. Elle sera suspendue, à l'aide d'une ruflette⁷ au mur d'argile⁸ entre les deux causes⁹ de la selle ce qui permet de faire passer le temps dans ces moments ennuyeux¹⁰ (pour ne pas dire ch...) mais indispensables à l'évacuation salutaire des viscères¹¹ et à la concentration des champions. Citons notamment André Le Sagouin¹² et l'aspirant¹³ Beluga¹⁴ qui à treize ans¹⁵ seulement est déjà un pion de premier plan. Il a été clairement le héros¹⁶ des juniors à Saint Maurice sous son nom d'artiste, André le Bègue¹⁷. Pour ses supporters il a lancé en criant des Matelette Lacoste qui écrasèrent des Cols du Vent : Alerte, tra la laire¹⁸. De colère Guilhem¹⁹ hurla : Gignac²⁰, alors ! Contre l'organisateur de Londres, Martin²¹, va au Diable. Jetez-le au Désert ! Et Etienne le gougeât²² : « Qu'est-ce qu'il grenache²³ ce Guilhem ! Regardez, il a un thym d'olive tellement il est coincé, Le Cros ! Il faudrait lui lavander un peu sa lune²⁴ et sa

⁶ Au choix Lodève ou L'Île Adam

⁷ Ruffe

⁸ Argelliers

⁹ Causse de la Celle

¹⁰ Pour ne pas dire ch...ant

¹¹ Vissec

¹² St-André de Sangonis

¹³ Aspiran

¹⁴ Belarga

¹⁵ Tressan

¹⁶ Clermont L'Hérault

¹⁷ Saint-André-de-Buèges

¹⁸ La Lergue

¹⁹ Saint-Guilhem-le-Désert

²⁰ Gros mot régional

²¹ Saint-Martin-de-Londres

²² Saint-Etienne de Gourgas

²³ Complote en langue locale

²⁴ Lunas

Roqueredonde, car il est immonde.» Le championnat, ça promet d'être très animé. Ça va être un vrai cirque !

L'office de tourisme distribue les plans des Rives et les cartes à Gênes²⁵. Le curé a fondé une chorale de fondus²⁶. Il a réuni les partitions des chants d'orgue et appelé : « Monte, Arnaud²⁷, faut répéter ! Ah, mais le voilà mon Félix de la baraque des intrus²⁸. Il flageold et arbousses car la poule l'a piqué²⁹avec son pinard pinot³⁰. Demain, je te veux à jeun, compris Félix ? »

Demain, à faux hier³¹, nous aurons du saumon³² à la Canourgue, c'est super lourd, mais j'ai les crocs.

J'ai déjà mis ma Lavalette pour éponger le Sorbs, essuyer le sel et le sale goût³³. Ensuite, j'irai au camp Long³⁴ sous ma Couvertoirade, au cœur de l'Hérault, faire la sieste près du clapier³⁵ de peur de Mourèze d'indigestion. Demain, le vainqueur aura droit aux vierges du Rocher³⁶ et moi je me rincerais l'œil. Et aussi la dalle avec leur jus de raison, faut dire qu'il a pas un Salagou, Hips !

Viviane

²⁵ Carhagène

²⁶ Fondemente

²⁷ Montarnaud

²⁸ La Baraque des Intrus

²⁹ Picpoul

³⁰ Bec de lièvre

³¹ Fozières

³² Soumont

³³ Salagou

³⁴ Camplong

³⁵ Le Clapier

³⁶ Rocher aux Vierges

La visite de la cave à L'Attrape-Rêve.

Entre le Causse du Larzac et les Cévennes se situe le gîte du mas Delon. Nous sommes en stage d'atelier d'écriture. Cependant certaines s'aèrent aux alentours si magnifiques. Autour de la table, il s'en raconte des contes.

Pas plus tard qu'hier au soir nous sommes allées presque toutes chez Monsieur et Madame Vahlies, retraités vigneron. Nous sommes attendus et les viticulteurs nous reçoivent dans la soirée. Je pensais trouver un couple d'un certain âge, ils sont guillerets à souhait.

Présentations faites, Monsieur raconte qu'ils ont dû arracher quatorze hectares de ceps de vigne. Leur reste un hectare. Depuis sur ces terres cramoisies, les gîtes ont remplacé les vignes.

Les effluves d'antan subsistent dans cet immense hangar aux voûtes dominantes, aux pierres de basalte noir régulièrement alignées. Les machines des temps laborieux sont les témoins de notre curiosité.

Reliques rouillées, muettes aux mémoires ardentes. Un pressoir d'où on imagine le nectar ambre se déverser dans les barriques en chêne énormes et mélancoliques.

Le vigneron relate avec ardeur leur existence passée. Nous écoutons fascinées. Sur des tonneaux ou sur les étagères trônent de fantaisistes bouteilles poussiéreuses dont une scellée à une époque Royale. Ce qui confirme la renommée de ce nectar liquoreux et précieux. Il évoque ses multiples déplacements pour faire connaître la Cartagène. Madame Vahlies nous invite à la déguster.

Nous allons prendre congé de nos hôtes lorsque Jeanne demande si les yourtes aperçues lors d'une balade ont un sens. Des écolos se sont implantés au bas du village. « Ils en ont le droit ? », interroge Jeanne. Cette seule question suffit pour délier la langue de notre hôtesse. Olmet est la proie de ces retors, ils ont pris en otage les habitants.», ajoute-t-elle de sa voix ponctuée et sure.

La terre d'Olmet descend, ses maisons se fissurent, c'est pourquoi les écolos désirent installer ces gens dans les yourtes. Madame Vahlies voit ces énergumènes d'un œil pas du tout catholique. Elle a un air entre deux airs et son auditoire n'en revient pas. « Ils ont tout mis en commun, même le jardin ! », dit-elle.

En douce je souris... Ils ne cultiveraient pas de la marijuana, par hasard, cette plante aux innombrables vertus ? Cool-cool, t'en veux ?

« L'église également est menacée, cependant l'office y est célébré tous les dimanches. Faut dire que les fidèles si âgés ne peuvent se déplacer. Le curé claudiquant en aveugle dans la chapelle n'a pas connu d'autres paroisses. Il a vu naître et enterrer ses ouailles, c'est dire si le temps a passé pour lui aussi. Alors si le ciel leur tombe sur la tête, ils iront direct au paradis. A la grâce de Dieu. Moi, les grenouilles de bénitiers, ce n'est pas mon fort. La maison près de l'église a été évacuée, c'est dire... Ma mère y habite mais pas question de la déloger, ça la tuerait. »

Nous n'osons pas trop épiloguer, toutefois, nous sommes sceptiques.

Krikri.

Une histoire presque... vraie

Nous étions missionnées par les fabrikultrices du Mas Delon pour aller enquêter sur les rumeurs qui circulaient dans tout le pays du Salagou. Le village d'Olmet perché sur une colline, face à celui du Puech connaissait depuis peu quelques troubles. Dans ce village, les murs des maisons se fissaient et des « étrangers au pays » avaient décidé de reconstruire le village au bas de la colline. Rumeur ou vérité ? Ces bruits circulaient de bouche en bouche et créaient un trouble dans ce pays de ruffe si serein qui s'étendait jusqu'aux eaux d'un bleu profond du lac du Salagou. C'est un pays de mystère et de légendes.

Après les recommandations d'usage de la part de nos compagnes de plumes, stylos, carnets en poche et appareils photos en bandoulière nous quittons le gîte en promettant d'être de retour avant la nuit puisqu'il nous revenait ce soir-là d'allumer le feu et de préparer les grillades qui viendraient assouvir l'appétit féroce de nos consœurs affamées par tant et tant de pages d'écriture. Notre mission était de la plus grande importance et nous avait valu d'être excusées pour l'atelier d'écriture de l'après-midi.

«Soyez prudentes!», nous crie alors Mô du pas de la porte, alors que nous nous éloignons.

Nous parcourons les forts raidillons qui nous mènent au village d'Olmet, source de tant de mystère et objet de notre enquête. Bien décidées à jouer les grands reporters en terre lointaine et conscientes des risques que nous prenons, nous nous mettons en quête d'autochtones pouvant nous expliquer ce mystère. Hélas, pas une âme qui vive dans ce village paisible qui domine la vallée. Dans les rues étroites, les portes

se ferment sur notre passage et les rideaux des fenêtres laissent deviner des paires d'yeux qui nous observent à la dérobadé. Bizarre, bizarre ! Quel est ce mystère que l'on veut tenir secret ? Ce climat de méfiance à notre égard n'est pas pour nous rassurer. Mieux vaut quitter ce lieu au plus vite et par le chemin le plus rapide.

Un sentier bucolique contourne le village en contrebas, nous l'empruntons. Rassurées d'avoir quitté ce lieu maléfique, nous cheminons. Autour de nous, tout n'est qu'harmonie et enchantement A l'approche du printemps, les bourgeons vert tendre nous saluent et les petites violettes sur les talus exhalent un doux parfum. Nous caressons la crinière soyeuse d'affectueux poneys qui nous accompagnent le long de la clôture. Nous sautillons et chantons, cueillons quelques fleurs sauvages qui, réunies en un bouquet, ornera la table du dîner.

Une silhouette d'homme apparaît au loin à la croisée des chemins, affairé à réparer un piquet d'une clôture Nous nous approchons. « Bonjour, c'est bien le chemin qui mène au Puech ? », demandé-je.

Soudain, les deux éclairs rouges de ses yeux me transpercent, de sa bouche aux crocs acérés, la bave coule. Il avance vers moi une patte velue prolongée de griffes. De sa gorge s'échappe un râle rauque : « Tu veux un bonbon ? » Celui que nous prenions pour un paisible paysan vaquant à ses occupations a l'apparence d'un être mi-homme mi-loup.

Notre sang ne fait qu'un tour et prenant nos jambes à notre cou, nous nous élançons sur le chemin en direction opposée. Mais, le temps d'un bref coup d'œil dans sa direction, nous réalisons qu'il n'est plus seul mais qu'une dizaine de créatures semblables sont sorties du bosquet et se lancent à nos trousses. Une horde sauvage nous poursuit. Le chemin est pentu et

pierreux. Nous le dévalons en jetant nos sacs à dos dans le talus pour faciliter notre course. Des gueules hurlantes et fumantes se rapprochent de nous. C'est alors que nous sentons nos forces se décupler et une énergie salvatrice nous transporter. Le courage revient. Nous ramassons des pierres pointues que nous lançons à tour de rôle en direction de nos poursuivants. L'un deux est blessé mais la vue du sang attise leur colère. Nous bifurquons par un sentier très étroit. Les ronces s'accrochent à nos bras, nos jambes, et nous lacèrent la peau mais nous ne ressentons plus la douleur. Il faut leur échapper sinon nous finirons en pâté pour loup. Nous approchons enfin du gîte, le corps en sang et le visage meurtri par les branches des arbres.

De loin, nous apercevons la lueur rouge du foyer du barbecue. Et oui, ne nous voyant pas revenir les fabrikultrices ont jugé bon de l'allumer pour que l'heure du repas soit respectée. Alertées par nos appels au secours et les hurlements des bêtes, les courageuses fabrikultrices se saisissent de tout ce qu'elles trouvent de tranchant et de pointu pour se ruer sur la horde sauvage. Certaines n'hésitent pas à prendre à pleines mains des brassées de brandons incandescents pour s'en servir de projectiles. A la vue des braises, les loups détalent et dévalent le flanc de la colline, bondissant pas dessus ruisseaux et trailles en direction du Salagou, les fabrikultrices toujours à leurs trousses. Arrivés à Vailhes au bord du lac, les loups, pour lesquels aucune autre issue n'est possible sautent dans l'eau froide du lac et se noient.

Jeanne

*Comme quoi on ne sort pas toujours indemne d'un stage d'écriture sur la ruffe !
(NDR)*

La Savonnerie

La Savonnerie de Lodève se situe à l'entrée, impasse des Lices à côté du centre commercial, site de l'ancienne gare SNCF fermée depuis 1981. Elle a gardé le nom d'origine. A l'époque de Louis XIII, deux lissiers de Paris attirés par la main d'œuvre et le site bon marché, se sont installés à Lodève. Ils l'ont transformée en manufacture de tapisserie royale destinée ensuite à la cour de Louis XIV, mais le nom est resté. A la tête de l'entreprise se sont succédé des Dupont, Lourdet, Duviviers, grandes familles de tisserands.

En 1826, la savonnerie a été annexée à la manufacture des Gobelins.

La ville de Lodève continua de prospérer grâce au monopole du marché de fabrication du drap qui servait à confectionner les uniformes des officiers et soldats de l'armée. Les usines de Villeneuve et de Lodève proches de la Dourbie et de la Lergue fonctionnaient à plein régime avec des ouvriers qui travaillaient douze à quatorze heures par jour, avec trois pauses d'une heure journalière et sans repos hebdomadaire. La devise était travail, honneur, patrie. Lodève ne souffrit donc pas économiquement de la fermeture de la savonnerie de Lodève. L'exode commença pendant la première guerre mondiale. Fermeture des usines de drap en 1918. Décroissance de la population. Dans les années cinquante c'était la ville pauvre de l'Hérault. Il restait quelques domaines viticoles.

André Malraux, alors, ministre de la culture décida de rouvrir la savonnerie en 1962 pour les épouses des

anciens harkis habiles en l'art du tapis, dans le but d'une réinsertion. Ceux qui avaient rejoints le camp français vivaient dans des camps de réfugiés.

Aujourd'hui les lissières sont diplômées de l'école des métiers d'art des Gobelins. Formation à l'art du tapis de haute lisse de quatre années.



Le métier très physique était destiné à l'origine uniquement aux hommes. Dans le bâtiment complètement rénové depuis 1987, sont installés cinq métiers à tisser, deux mètres de hauteur et environ un mètre de large. Chaque lissière œuvre sur son tapis, reproduction classique ou moderne. Un tapis représente cinq à sept années de travail. Ce sont des commandes de l'état. L'artiste peintre apporte sa maquette. Avec la

lissière et ses compétences de coloriste, ils essaient ensemble différentes teintes pour le meilleur rendu de la matière.

Les laines sont teintes aux Gobelins. On utilisait la garance, la cochenille, la gaude, l'indigo. On fabrique encore aujourd'hui la teinte la plus naturelle à la main. Les échantillons offrent 1600 à 26000 coloris possibles. Le dessin original est calqué avec des rouleaux et reproduit sur le métier installé avec fils de chaîne arrière et avant et un miroir pour regarder l'envers du tapis.



La lissière effectue un point noué avec sa broche, et passe alternativement devant et derrière un fil de chaîne en progressant de gauche à droite. Un nœud est ainsi formé sur l'envers de l'ouvrage et une boucle sur l'endroit. Au

fur et à mesure de l'avancement de l'ouvrage, la lissière tond puis démêle les poils et les range à la pointe du ciseau pour obtenir un fini parfait.

Tous les tapis sont noués à la main. Depuis la fin des années 1970, date des tapis d'artistes contemporains et du nouveau concept de décoration intérieure, ils sont destinés aux ambassades, châteaux et palais.



La savonnerie de Lodève n'est pas une annexe des Gobelins qui fabriquent essentiellement des tapisseries. Elle appartient au patrimoine de l'art du « savoir-faire » français.

Elisabeth

Portfolio

Photos : Any, Domi, Joe, Krikri, Mô, Viviane et ... Dieu reconnaîtront les leurs !

Ecrire, c'est bien.



Copier, c'est pas bien !



Mais draguer, c'est bien aussi.



Palabrer, c'est bien. Dedans ou dehors.



Découvrir la région, c'est drôlement bien !



Réfléchir, c'est dur !





Après c'est chacun sa technique !



Glander, c'est trop bien !



Sourire, c'est très bien.



Mais se retrouver autour d'une table pour manger en parlant ou pour parler en buvant, pour parler en mangeant, pour boire en mangeant ou... c'est bien aussi !



Après notre rando abracadabrante du Puech-Olmet par les sentiers, utilisation du bois pour faire de la braise. Jeanne Françoise et Krikri s'y sont collées ; le dernier soir, ce sera grillade sous l'œil implorant et les babines frémissantes de la chienne qui nous a toutes séduites lors de notre séjour.

Parfois une merguez ou une saucisse s'échappait... Mais chut !

Grillade escortée de pommes de terre au sel, succulentes.

Krikri





Après avoir préparé, bien entendu,



de la salade d'épinard aux fraises, du cassoulet montalbanais, des grillades avec Jeanne au bûcher et ses assistantes, du curry d'agneau, du ragout de morue, des crêpes à la pelle et à la poêle, des salades de fruits, de la mousse au chocolat, du batata be lamoun, des beignets d'aubergines, des tartes...



Le concours de cuisine

Lorsque nous sommes arrivées cela nous a fait bizarre de voir tant de monde à Frontignan. Arrivée à la maison chez moi j'ai eu l'impression de revenir de loin. Mais tout à une fin et la faim nous ne l'avons pas ressentie. Les bons petits plats simples de nos mères ou nos grands-mères concoctées par Mô : le cassoulet, la morue dessalée la veille, l'agneau au curry, les tartes tatin, tartes aux pommes, crème anglaise.

Le concours de cuisine tiré au sort. Chaque gîte a fait ses courses. La table mise, savamment décorée par des fleurs et végétaux, l'agape est annoncée. L'ambiance est joyeuse car c'est une soirée exceptionnelle. Nous prenons place.

Salade subtile imaginée par Domi, un assortiment printanier, aromatisé de vinaigre à la pulpe de framboise, escortée de beignets marocains aux aubergines proposés par Françoise. Ensuite un plat exotique Egyptien élaboré par Viviane. C'est une soupe de légumes aux boulettes de viande, servie avec du riz, le tout arrosé de bouillon citronné qui donne un goût exquis. Ce plat se nomme Batata.

Dessert confectionné par Syl et Jeanne, une mousse au chocolat noir onctueuse, savoureuse, un délice. Conclusion nous avons toutes eu la même note, tellement notre jury était épaté !

Trop nombreuses pour que chacune confectionne un plat, toutes avons participé à la préparation.

Krikri

Recettes

Salade Prima Vera

Pousses d'épinard, roquette, champignons de Paris frais, fraises,

Vinaigre de framboise, huile d'olive, sel et pPoivre.

Domi

Beignets d'aubergines à l'orientale

Ingrédients

Aubergines, farine 5 c. à s., 2 œufs,

2 gousses d'ail, sel, poivre, persil haché menu,

Gingembre, curcuma

2 à 4 c. à s. d'eau, huile pour friture.

Couper les aubergines en tranches fines, saler, laisser dégorger le temps de préparer la pâte à frire. Dans une terrine, mélanger farine, œufs, ail haché fin, sel, poivre, persil, eau de façon à obtenir une pâte qui fasse un ruban, laisser reposer ¼ d'h., chauffer la friture, tremper les aubergines dans la pâte qui doit bien envelopper le légume, plonger dans la friture chaude sur un feu qu'on aura diminué pour laisser le temps aux aubergines de cuire et en prenant soin de dorer la pâte. Vous obtiendrez en principe des beignets croustillants à l'extérieur et fondants à l'intérieur. A déguster chauds.

Françoise

Batata be lamoun

(Phonétique de l'égyptien parlé : pomme de terre au citron)

Ingrédients pour 4 personnes

Pour la soupe

1 demi-céleri branche
4 pommes de terre (selon l'appétit)
1 dose de safran
1 bon citron jaune
1 bouillon-cube ou bouillon viande ou poulet maison
1 cuillère à soupe rase de farine (pour le roux)
2 gousses d'ail (ou plus)
1 litre d'eau - Sel, poivre

Pour les boulettes de viande

250 à 300 grammes de bifteck haché (bœuf)
1 gousse d'ail haché
1 œuf
1 petite poignée de mie de pain (sec de préférence à faire tremper dans un peu d'eau)
Persil haché ou quelques feuilles de céleri hachées
Sel, poivre

Préparation

La soupe

Faire un roux blanc (dans un faitout mettre une cuillerée à soupe d'huile, faire chauffer à feu moyen).

Verser la cuillerée de farine, mélanger et faire épaissir sur le feu, quelques instants.

Verser un peu d'eau, bien mélanger au fouet pour ne pas avoir de grumeaux, puis le reste de l'eau.

Ajouter, l'ail épluché et coupé, la dose de safran, les pommes de terre coupée en morceaux, du sel et laisser cuire.

Quand les pommes de terre sont cuites, ajouter le céleri bien épluché et coupé en petits tronçons de deux centimètres, et un peu des feuilles, ainsi que le jus d'un citron (goûter pour rectifier l'assaisonnement. Laisser cuire dix minutes à petit bouillonnement.

NB - Là-bas... ils mettaient tout en même temps dans l'eau sans faire de roux. Mon expérience m'a montré que dans cet ordre, c'est meilleur car les pommes de terre durcissent et sont désagréables sous la dent quand on les fait cuire dans l'eau citronnée. Pour le citron, c'est au goût de chacun.

Les boulettes

Dans une jatte, déposer la viande, la mie de pain bien pressée, l'ail haché, persil et ou feuilles de céleri haché, l'œuf cru, sel, poivre. Bien tout malaxer - à la main.

Faire des petites boulettes de deux à deux centimètres et demi de diamètre.

Quand la soupe est presque prête (ou prête) déposer les boulettes et les laisser cuire à frémissement quelques minutes.

Traditionnellement, c'est un repas plat complet si on le mange avec du riz.

Pour la présentation, on parsème de quelques lanières de feuilles de céleri crues.

Evidemment pour le batata de Tofu, vous pouvez remplacer le bœuf par du Tofu mais c'est vous qui voyez !

Viviane

Le cassoulet montalbanais

Ingrédients pour 4 personnes

300 g de haricots secs (Trempés dans l'eau froide 12h)
2 tomates fraîches
2 petites carottes
1 petit navet
1 blanc de poireau
1 oignon
Des herbes de Provence
Sel/poivre
Ail/persil

300g de saucisse de Toulouse (grise, sans colorants !)
1 boîte de jarret de porc (de chez Aldi, c'est le meilleur !)
Du confit de canard (si vous avez du beau monde !)

Evidemment vous pouvez remplacer ces 3 éléments par du Tofu mais c'est vous qui voyez !

Préparation

Faire cuire dans de l'eau non salée les haricots : 1h.
Egoutter
Pendant ce temps : Faire revenir la saucisse – la retirer
Faire revenir les légumes coupés en dés, pas en bâchettes !
Vous pouvez ajouter de la graisse de canard ou de Tofu, c'est vous qui voyez !
Ajouter les haricots, couvrir d'eau, poivrer, mettre thym
et romarin, faire cuire : 1h
Ajouter la viande, faire mijoter pendant l'apéro.
Au moment de servir ajouter la persillade.

Mô

Le ragout de morue

Ingrédients pour 4 personnes

400 g de morue dessalée
700g de pommes de terre
Ail/persil
Sel/poivre
1c. à s. de farine

Préparation

Faire frémir 10mn la morue dans de l'eau non salée.

Garder le jus de cuisson.

Emietter la morue pour en retirer les arêtes.

Faire cuire les pommes de terre dans de l'eau salée modérément : 30mn

Egoutter les pommes de terre.

Dans une marmite, faire un roux (beurre, farine, manier et verser ¼ de l. de jus de cuisson refroidi), remuer.

Ajouter les pommes de terre et la morue, poivrer.

Ajouter du sel si besoin.

Avant de servir ajouter de la persillade en bonne quantité.

Evidemment pour le ragoût de Tofu, vous pouvez remplacer la morue par du Tofu mais c'est vous qui voyez !

Mô

Le curry d'agneau

Ingrédients pour 4 personnes

500g de gigot d'agneau ou d'épaule, sans os

2 tomates - 1 carotte

1 oignon- 1 poivron

1 cœur de céleri branche

2 cuillères à soupe de curry

1 brik de lait de coco

Sel/poivre

1 gros oignon nouveau

1 citron

1c. à café de purée de piment

Si vous avez le temps faites un aller-retour à la Réunion et ramenez un combava dont vous utiliserez une toute petite quantité de son zeste.

Préparation

Découper la viande en petits cubes (pas en dés ni en bâchettes).

Faire revenir dans de l'huile d'olive, ajouter les légumes coupés en dés. Recouvrir d'eau.

Ajouter le curry, le sel et le poivre. Faire cuire 30mn.

Pour le rougail : Pendant ce temps Emincer l'oignon.

Faites le macérer dans le jus du citron et le piment.

Avant de servir ajouter le lait de coco.

Servir avec du riz Basmati et le rougail.

Evidemment pour le curry de Tofu, vous pouvez remplacer l'agneau par du Tofu ou du Tofu mais c'est vous qui voyez !

Mô

Les cookies de Krikri

Ingrédients pour 4 personnes

85 g de beurre
1 œuf ça dépend...
85 g de sucre
Quelques gouttes d'essence de vanille ou 1 sachet de sucre vanillé
150 g de farine
100 g de chocolat noir
1 cuillère à café de levure chimique.

Préparation

Faire ramollir le beurre à température ambiante. Dans un saladier, mettre 75 g de beurre, incorporez le sucre, l'œuf entier, la vanille et mélanger le tout.

Ajouter petit à petit la farine mélangée à la levure, le sel et le chocolat coupé en petits morceaux.

Pour finir

Beurrer une plaque allant au four et former les cookies sur la plaque. (Environ le contenu d'une cuillère à soupe). Enfourner à 180°C pendant 20 min.

Souvenirs, souvenirs...

Auto stop

La Prima Vera est en goguette au village du Puech.

André, Mô, Gisèle et moi sommes partis les derniers. Un premier arrêt devant Jésus sur sa croix. Gisèle grimpe sur le socle tandis qu'à genoux, j'implore Marie. Péniblement nous arrivons au village. Un soleil timide nous accompagne.



Nous sommes gais. Nous récupérons les membres de La Prima Vera mais perdons leur trace aussitôt. Nous arpentons les ruelles aux maisons en pierres, village typiquement occitan, pas l'ombre d'un Puéchois. Nous commentons, prenons des photos sous une arche datant du moyen âge. Nous décidons de rentrer car il ya répétition. Chaque gîte a créé sa pièce qui doit être interprétée ce même soir.

Alors il n'y a pas une minute à perdre.

C'était compter sans le sens inné de Mô pour se perdre et nous perdre. Gi et moi nous lui collons aux basquets. Epatant ça descend. Un pont de pierre, la Lergue cristalline fredonne un charmant murmure. Le doute néanmoins commence à poindre.

Ce n'est pas la bonne direction. Miracle une voiture. Monique fait signe à l'automobiliste. Il s'arrête. Elle lui demande de nous emmener au Mas Delon. Elle s'essouffle, il y a urgence. Complaisant, il accepte. En costume, solennel, une voix sympathique. Il a les cheveux grisonnant. Trois quinquas, aux allures soixante-huitardes en rade au bord d'un ruisseau sautent dans la voiture.

Soulagée de ne pas rentrer à pied Gi, à la place du mort, fait la conversation.

Puis tout à coup la Prima Vera en vue. Faut pas qu'on nous voit, notre honneur de marcheuses en prendrait un coup. Gisèle vivement pose sa joue sur la cuisse du chauffeur : Mô et moi nous couchons à l'arrière. Plus loin André marche seul. Mô s'esclaffe, c'est communicatif.

Faut dire que ça nous amuse de feinter. Mon nez dans la sacoche sent le cuir. Sûr que notre chauffeur est une personnalité. Mô et Gi n'ont de cesse de discuter. Nous rions, telles des adolescentes. Stoïque, il conduit.

Assurément il ne nous prend pas au sérieux. Gi l'invite au gîte pour la représentation théâtrale. Il refuse poliment. A l'Attrape rêve le groupe flâne. On est démasquées. Le véhicule s'immobilise. On est arrivées. La récréation est terminée. Monique salue le chauffeur, le remercie de nous avoir épargné trois bons kilomètres. Gi lui propose juste un verre. Il ne peut se retarder. Un maire est très occupé surtout lorsqu'il a la charge de plusieurs communes !

Merci Monsieur le maire !

Krikri

Nostalgie

Nos postérieurs sur le banc humide à regarder le panorama poétique. Ecouter les bruits. Observer l'herbe perlée au petit matin, puis écrire.

La brume sur le lac de Salagou au petit déjeuner.

Pour les grandes ou moyennes randonneuses, à la sortie du Mas Delon, une voie romaine, une capitelle, un dolmen. Le chant des oiseaux des odeurs printanières de thym et autres iris nains, des mauves également, le long de la route sur la ruffe rouge.

Une atmosphère, l'éclipse pendant l'atelier des objets insolites, le Puech va me manquer.

Krikri

Table des matières

Avant propos	3
Légende de la chapelle de Clans	5
Le lipogramme	6
<i>Légende de l'église des Cloches</i>	7
<i>Les grelots du mulet</i>	8
<i>La Clans's church history</i>	9
<i>La narration d'antan du tumulus du Clans</i>	9
<i>Ave Santa Madona</i>	10
<i>Sauvés</i>	11
<i>De la mule au clocher</i>	12
<i>La vierge a perdu les eaux</i>	13
<i>Protection divine</i>	14
<i>Les clans de l'ânesse</i>	14
<i>Pas si bête, l'âne</i>	15
<i>Padipado</i>	16
Esprit, es-tu là ? (Sylvie)	17
<i>Plus gore que moi tu meurs</i>	17
<i>Prémises d'une révolution</i>	19
<i>Chers parents,</i>	21
<i>Le fantôme taché de sang</i>	23

<i>L'armoire à balais</i>	25
<i>Atelier Lecture à voix haute</i>	26
Fragments de lectures	30
<i>Palpitations</i>	31
<i>Matin de pluie</i>	37
<i>Matin de printemps</i>	39
<i>Petite reine</i>	41
<i>Le passage</i>	42
<i>Les grandes eaux</i>	44
<i>Kaléidoscope du 2ème jour</i>	48
<i>Immobile</i>	49
<i>Agression</i>	51
<i>Rainette aux cahiers bleus</i>	53
<i>Transmission</i>	55
<i>Inceste cannibale</i>	57
Haïkus	61
<i>Haïkus du Salagou</i>	64
<i>Haïkus Collectifs</i>	75
<i>Haïkus en Cadavres exquis</i>	77
Atelier précoce (Dominique)	79
<i>Aube</i>	82
<i>L'aube chasse la nuit</i>	83

<i>Découverte matinale</i>	84
<i>Ode à l'aube sous la couette</i>	85
<i>Découverte matinale</i>	86
<i>Sensations matutinales</i>	89
Ecrire le silence (Any)	90
<i>Communication</i>	91
<i>Silence choisi</i>	92
<i>Des silences fracassants</i>	92
<i>Concert</i>	94
<i>Vocation</i>	94
<i>J'écris Silence</i>	96
<i>O combien j'aimerais entendre le silence</i>	97
Les recettes du silence	98
<i>La recette du silence</i>	98
<i>Sous pape ?</i>	99
<i>Recette de silence de Tatavivi</i>	100
Photos d'enfance	102
<i>Les jours heureux</i>	103
<i>Annie</i>	105
<i>Any commente sa photo</i>	106
<i>Concerto pour percussions et voix</i>	109
<i>Dominique enfant</i>	111

<i>Papaouté</i>	112
<i>Souvenirs d'en France</i>	113
<i>Moi</i>	115
<i>Instantané de photo</i>	116
<i>Mon petit monde féérique</i>	117
<i>Photo d'une (autre) enfance</i>	119
<i>Petite fille oubliée</i>	121
<i>Une petite fille en rire</i>	122
<i>Ma Photo</i>	124
<i>La reine des elfes</i>	126
<i>Chez le photographe</i>	127
<i>Souvenir brûlant</i>	128
Les objets insolites (Dominique)	130
<i>Le clou arraché du passage</i>	131
<i>Pointer le clou</i>	132
<i>« Face de Lune »</i>	134
<i>Le bola</i>	136
<i>Land' art</i>	137
<i>Le gratte-dos</i>	139
<i>Mon plumeau</i>	140
<i>Les plumes de mademoiselle Zaza</i>	141
Les objets insolites (Mô)	143

<i>La Huppe</i>	144
<i>Séquoia</i>	147
<i>Malika</i>	150
<i>Une étrange maladie d'amour</i>	152
Contes fantastiques	161
<i>Barbie et Ken</i>	162
<i>Une histoire fantastique</i>	166
<i>Un vampire dans le miroir</i>	168
<i>La Dame aux Chats</i>	171
<i>Du lard ou de l'agneau</i>	172
<i>Madame la mort</i>	175
<i>L'asile</i>	179
Les noms d'ici	181
<i>Monsieur Pégairolles de l'Escalette</i>	183
<i>Etrange sensation</i>	185
<i>Les Cartaginois</i>	187
<i>L'ermite Jean</i>	190
<i>Rencontre lunaire</i>	192
<i>Silence on tourne au Salagou !</i>	194
<i>O temps suspends fort tes viols</i>	197
<i>La visite de la cave à L'Attrape-Rêve.</i>	200
<i>Une histoire presque... vraie</i>	202

La Savonnerie	205
Portfolio	209
<i>Le concours de cuisine</i>	220
Recettes	221
<i>Salade Prima Vera</i>	221
<i>Beignets d'aubergines à l'orientale</i>	221
<i>Batata be lamoun</i>	222
<i>Le cassoulet montalbanais</i>	224
<i>Le ragout de morue</i>	225
<i>Le curry d'agneau</i>	226
<i>Les cookies de Krikri</i>	227
Souvenirs, souvenirs	228
<i>Auto stop</i>	228
<i>Nostalgie</i>	231